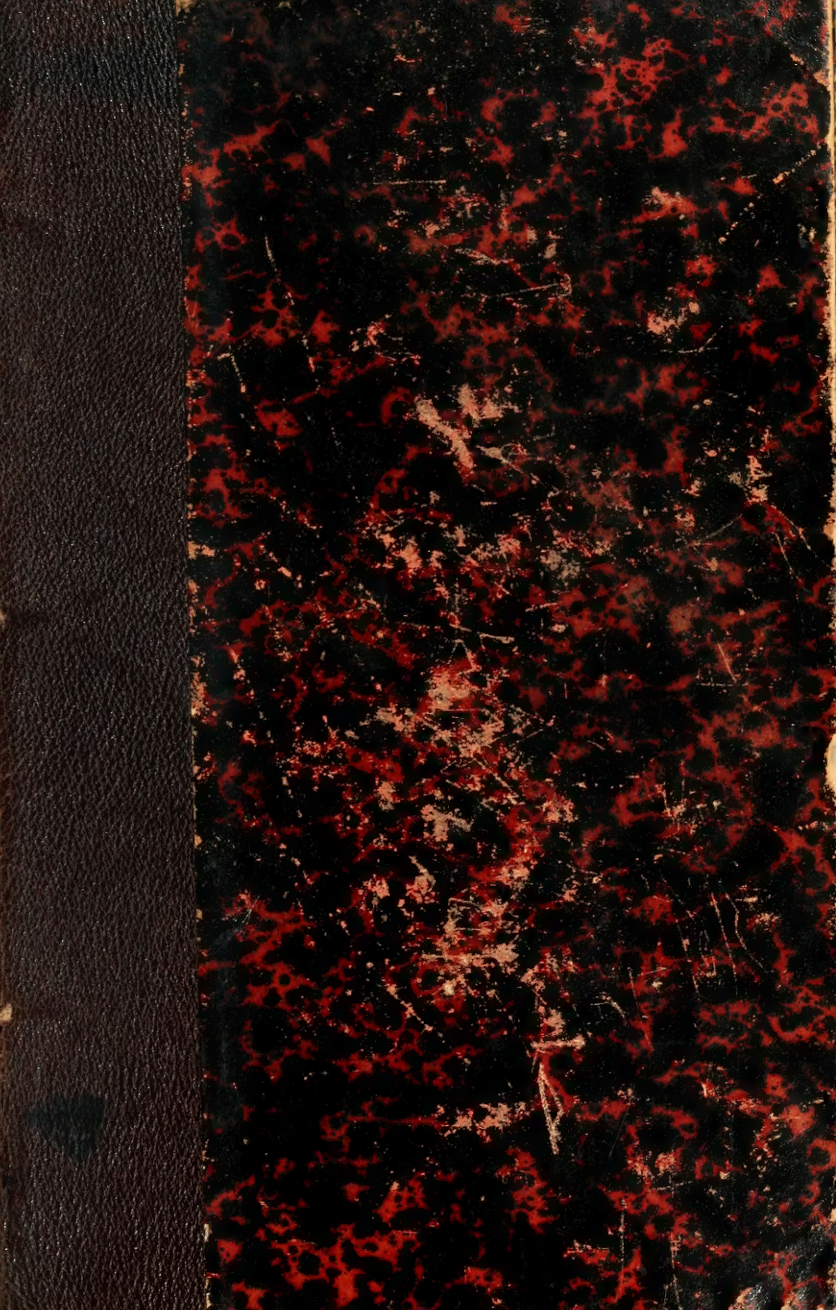






LIVRES ET QUESTIONS

D'AUJOURD'HUI

DU MÊME AUTEUR

Essai sur Taine, **son œuvre et son influence**, *d'après des documents inédits*, avec des extraits de 40 articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. Ouvrage couronné par l'Académie française (*prix Bordin*). 3e édition revue et corrigée. 1 vol. in-16. Hachette. 3 fr. 50

Pascal, *l'homme, l'œuvre, l'influence*. 3e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. 1 vol. in-16. Paris, A. Fontemoing. . . . . 3 fr. 50

Bibliographie critique de Taine. 2e édition refondue. 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque des Bibliographies critiques*. Paris, Alphonse Picard. . . . . 5 fr.

La Philosophie religieuse de Pascal et la Pensée contemporaine. 4e édition revue, corrigée et augmentée. 1 brochure petit in-16. Paris, Bloud. . . . . 0 fr. 60

Sainte-Beuve, Table alphabétique et analytique des Premiers Lundis, Nouveaux Lundis et Portraits contemporains, avec une *Etude sur Sainte-Beuve et son œuvre critique*. 2e édition. 1 vol. in-16. Paris, Calmann-Lévy . . . . 3 fr. 50

Chateaubriand, *Études littéraires*. 1 vol. in-16. Hachette. 3 fr. 50

Chateaubriand, Atala. Reproduction de l'édition originale, avec une *Étude sur la jeunesse de Chateaubriand*, d'après des documents inédits. 1 vol. petit in-18. A. Fontemoing. . . . 3 fr.

Opuscules choisis de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une Introduction et des notes, 3e édition revue et corrigée. Bloud. . . . 0 fr. 60

Pensées chrétiennes et morales de Bossuet, édition nouvelle revue sur les meilleurs textes, avec une Introduction et des notes, 2e édition. Bloud. . . . . 0 fr. 60

Pensées de Pascal, édition nouvelle, revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une Introduction et des notes. 3e édition, Bloud. 1 fr. 20

Pensées choisies de Joubert, suivies de *Réflexions, pensées et maximes de Chateaubriand*, avec une Introduction et des notes (pour paraître prochainement à la Librairie Bloud).

EN PRÉPARATION

Le Christianisme de Chateaubriand. Les Origines, l'Évolution, l'Influence. *Etude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des dix-huitième et dix-neuvième siècles.* A la Librairie Hachette.

Lamennais, son œuvre et son temps.

1243-06. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-06.

VICTOR GIRAUD
Professeur de littérature française moderne
à l'Université de Fribourg (Suisse).

LIVRES ET QUESTIONS
D'AUJOURD'HUI

PASCAL ET LA CRITIQUE CONTEMPORAINE
BOSSUET ET SON DERNIER HISTORIEN
LES PRINCIPAUX COURANTS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE
L'ŒUVRE DE SAINTE-BEUVE
LA TROISIÈME FRANCE
ANTICLÉRICALISME ET CATHOLICISME
NOTES SUR LA LITTÉRATURE SUISSE CONTEMPORAINE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1907

PRÉFACE

Les principaux morceaux qui composent ce volume ont paru dans la *Revue des Deux Mondes* au cours de ces deux dernières années. On leur en a joint d'autres d'une date un peu antérieure. On a cru, en les relisant, y retrouver l'écho des mêmes préoccupations : et l'on souhaiterait que telle fût aussi l'impression du lecteur.

Si l'on ne se trompe, l'inspiration maîtresse qui se fait jour à travers la diversité de ces études est suffisamment exprimée par les lignes que voici, et que l'on retrouvera plus loin :

A quelque point de vue qu'on se place pour étudier l'histoire de notre pays, — politique ou social, philosophique ou même littéraire, — dès que l'on creuse un peu profondément, on rencontre l'éternelle et vivante question de la croyance. Quel beau livre, par exemple, il y aurait à écrire, — Vinet l'avait bien pressenti, — sur *le Problème religieux et l'histoire de la littérature française*, et que de choses, en littérature même, il pourrait expliquer !

Nous n'avons pas eu l'ambition, pour le moment du moins, d'essayer, même par fragments, d'écrire, ou plutôt d'esquisser ce livre. Mais peut-être a-t-on, çà et là, réussi à faire sentir quel pourrait en être l'intérêt.

I

Car il y a un *fait* qui s'impose et s'est imposé à tous ceux qui étudient d'un peu près l'histoire de la littérature française moderne[1] : c'est l'espèce d'obsession et d'impérieux ascendant que le problème religieux a exercé de tout temps sur nos écrivains nationaux. Ce problème, avec plus ou moins de force, de profondeur ou de sérieux, ils l'ont discuté et retourné sous toutes ses faces, de préférence à tous les autres; et c'est une chose bien remarquable que les plus grands d'entre eux sont ceux qui l'ont le plus constamment agité, et que les plus grandes œuvres de notre littérature sont celles qui l'ont posé le plus fortement. Il n'y a pas dans notre langue, — et dans aucune littérature, — de plus grands écrivains que Calvin et Pascal, Bossuet et Voltaire, Rousseau et Chateaubriand, Lamennais et Renan; et l'on peut dire que, tous ensemble, ils ne se sont intéressés qu'à une seule question, qui est la question religieuse. Les poètes eux-mêmes n'ont pas échappé à la loi commune; et ni *Polyeucte*, ni *Athalie*, ni *Tartuffe*, ni *Jocelyn* ne sont des œuvres détachées ou indifférentes : ce sont aussi les chefs-d'œuvre de leurs auteurs.

Et ce n'est pas tout. Les grands écrivains français ne se sont pas contentés d'étudier à titre en quelque sorte purement individuel les questions religieuses; il ne leur a point suffi, pour y répondre, de s'isoler dans l'intimité de leur conscience personnelle; ils ont ouvert

1. Voir en particulier le *Manuel de l'histoire de la littérature française* de M. Brunetière et les fascicules parus de son *Histoire de la littérature française classique* (Delagrave).

largement les yeux sur le dehors, et sur le passé; ils se sont curieusement préoccupés de ce que leurs contemporains et leurs devanciers avaient pensé sur ces mêmes questions, et, tantôt pour les réfuter, tantôt pour les confirmer, ils ont tenu scrupuleusement compte de ces opinions extérieures. Une étroite et vivante solidarité s'est ainsi établie entre ces générations et ces œuvres successives; une constante tradition de pensée et d'inquiétude religieuses s'est ainsi maintenue et transmise de proche en proche. L'*Institution chrétienne* de Calvin est, à bien des égards, une « protestation » contre le roman de Rabelais, une âpre critique du naturalisme esthétique et moral dont il est la puissante expression. Les *Variations* de Bossuet, à leur tour, sont, après plus d'un siècle d'expérience historique, une réponse au grand livre de Calvin. Les sermons de Bourdaloue sont, comme on l'a dit avec beaucoup de raison, la vivante réfutation des *Provinciales*. Les *Pensées* de Pascal, ou plutôt l'*Apologie* dont les *Pensées* ne sont que les fragments posthumes, devait être dirigée à la fois contre l'épicurisme de Montaigne et contre le stoïcisme d'Épictète et de ses modernes disciples. L'œuvre tout entière de Voltaire a eu pour objet de ruiner celle de Bossuet et celle de Pascal, et de perpétuer entre l'idée chrétienne et la culture moderne un malentendu que le *Génie du Christianisme* s'est précisément efforcé de dissiper. Il serait facile de multiplier les exemples. L'histoire de la littérature française n'est, à la bien prendre, que celle d'un long duel ininterrompu entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, entre ceux qui croient d'une certaine manière et ceux qui croient d'une autre.

Ainsi donc, au regard de l'historien le plus objectif, le plus détaché de toute croyance positive, le problème

religieux apparaît comme dominant toute la suite de la littérature française. Il en est l'âme souvent visible, toujours présente. Il a littéralement hanté la pensée de la plupart de nos grands écrivains. Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore, c'est là un fait dont il est impossible de ne point tenir compte. Les *Pensées* de Pascal, le *Discours sur l'histoire universelle*, l'*Essai sur les mœurs*, l'*Émile*, le *Génie du Christianisme*, l'*Essai sur l'indifférence* et la *Vie de Jésus* ne sont pas des œuvres qu'on supprimera aisément de l'histoire de la littérature française.

II

Il suit de là qu'en posant et qu'en maintenant la question religieuse au premier plan de notre histoire littéraire, par quelque biais qu'on aborde cette dernière, et sous quelque forme qu'on l'étudie, on ne fait que se conformer à la nature même des choses et à la réalité des faits. Puisqu'en fait la plupart de nos grands écrivains ne se sont guère intéressés qu'aux choses religieuses, puisqu'en fait les plus grandes œuvres de notre littérature sont celles qui reflètent cet état d'esprit, voilà, semble t-il, le fait historique essentiel qu'il importe de mettre en pleine lumière, voilà le trait dominateur sur lequel on ne saurait trop appuyer. En entrant résolument dans cette voie, on ne fait d'ailleurs que répondre au vœu secret, à la pensée intime des plus grands de ceux qui ont écrit en français. Quel mépris, ou plutôt quelle douloureuse pitié un Pascal n'aurait-il pas pour un critique qui, dans les *Pensées*, ne serait préoccupé

que de retrouver la « rhétorique » de leur auteur ; et un Bossuet, pour celui qui, dans les *Variations*, voudrait s'obstiner à ne voir qu'un chef-d'œuvre de composition littéraire et qu'une admirable réussite d'art ! Voltaire et Rousseau eux-mêmes n'auraient pas assez d'ironies pour qui se bornerait, en parlant d'eux, à vanter leur « esprit » ou à célébrer leur « éloquence ». Ceux qui ont beaucoup travaillé, beaucoup réfléchi, beaucoup agi par la parole ou par la plume ont droit à ce qu'on ne travestisse pas leur physionomie véritable.

Et c'est pourquoi, si l'on veut aller au fond des choses, c'est bien la pensée religieuse de nos grands écrivains qu'il faut avant tout étudier, pénétrer, critiquer. Puisque le point de vue religieux est celui auquel ils se sont surtout placés pour voir le monde et pour juger la vie, c'est au point de vue religieux surtout qu'il faut se placer aussi pour les comprendre et pour expliquer leur œuvre et leur action. Et qu'on ne dise pas que, si ce point de vue s'impose en effet pour l'étude de ceux de nos grands écrivains qui sont en même temps des théologiens ou des philosophes religieux, il n'a plus du tout sa raison d'être pour ceux qui, romanciers ou dramaturges, moralistes ou poètes, ne paraissent pas avoir manifesté, dans leur vie ni dans leur œuvre, de curiosité à l'égard des questions religieuses. Il ne nous est point indifférent d'être renseigné sur la « religion » ou sur l' « irréligion » de Ronsard ou de Leconte de Lisle, de Racine ou d'Augier, de La Rochefoucauld ou de Vauvenargues, de Balzac ou de Flaubert, pour bien entendre leurs livres. Sans compter que l'attitude qu'ils ont prise à cet égard a plus d'une fois percé dans leurs écrits, c'est cette attitude même qui a déterminé l'orientation générale et la

signification de leur œuvre. Si Ronsard avait pris parti pour la Réforme, il n'aurait pas écrit les *Discours sur les misères de ce temps*, ni peut-être la *Franciade*; et son vers n'aurait pas eu cette sonorité joyeuse qui contraste si fort avec la « tristesse » du style de Calvin ou avec l'accent « nasillard » de la poésie de Du Bartas. Et qui ne voit que si Leconte de Lisle avait été chrétien, c'est le fond même de sa poésie qui en eût été entièrement modifié?

Au reste, si ce point de vue doit dominer tous les autres, il est bien entendu qu'il ne doit pas les absorber. Il serait un peu puéril de prétendre qu'une étude complète et détaillée sur Ronsard devrait avoir pour objet, sinon même pour titre, le catholicisme de Ronsard. On n'a même pas voulu dire qu'il y avait lieu de réduire une étude sur Bossuet à une étude sur les idées religieuses de Bossuet. On a dit simplement que, dans une étude sur Ronsard, ne dût-on consacrer que quelques lignes au catholicisme du poète, dût-on même n'en point parler du tout, il sera bon de s'être fait une opinion sur la question et de le faire sentir. Et l'on croit que l'étude ne pourra qu'y gagner en largeur de vues et en profondeur d'impression.

Mais, encore une fois, ce point de vue, pour important, et même essentiel qu'il soit, ne doit point être exclusif. La valeur religieuse d'une œuvre n'en détermine pas toujours et nécessairement, nous ne le savons que trop, la valeur littéraire. Les deux choses ne sont assurément point inconciliables; mais elles appartiennent, comme eût dit Pascal, à deux « ordres » différents. Et puisque nous venons de prononcer le nom de Pascal, ne pourrait-on pas concevoir, conformément à l'une des théories les plus profondes de l'auteur des

Pensées, pour apprécier et pour classer les œuvres de la littérature et de l'art, comme une hiérarchie de points de vue divers auxquels la critique pourrait successivement se placer?

Tout d'abord, et pour ainsi dire, au bas de l'échelle, le point de vue tout extérieur encore et tout matériel ou technique de la *forme*. Une œuvre étant donnée, qu'en vaut l'exécution? Quelles qualités, ou quels défauts de composition ou de style manifeste-t-elle? Jusqu'à quel point l'expression de sa pensée a-t-elle servi ou a-t-elle trahi l'auteur? Si une œuvre ne sort pas triomphante d'un examen de ce genre, elle peut avoir par ailleurs toute sorte de qualités très rares et très hautes : littérairement, elle n'existe pas. L'historien de la littérature française n'a pas à tenir compte, j'entends directement, des œuvres de Saint-Cyran ou du *Cours de philosophie positive*. En revanche, l'œuvre de Théophile Gautier, si pauvre de pensée, mais si remarquable de forme, compte dans la littérature française du XIXe siècle : il est vrai qu'elle ne doit pas y occuper une place prépondérante.

Car c'est ici qu'intervient le second point de vue, le point de vue de l'*esprit*, pour parler encore comme Pascal, ou de la pensée. L'œuvre littéraire digne de ce nom n'est pas une forme vide; et aussi bien, ne l'est-elle jamais complètement. Il ne se peut pas, même parfois sans le vouloir, qu'elle n'exprime des idées; et ces idées, il s'agit d'en évaluer l'originalité, la justesse et la profondeur. Plus une œuvre, d'ailleurs bien exécutée, nous apporte de vérités neuves, fortes ou pénétrantes sur l'homme individuel ou sur l'homme social, sur le monde, sur la nature ou sur la vie, et plus elle se classera à un degré élevé dans la série des œuvres qui s'imposeront à l'attention de l'historien

littéraire. Il arrivera même que la haute valeur de la pensée fera aisément passer sur certaines imperfections de la forme. L'œuvre de Vigny est assurément moins parfaite d'exécution que celle de Gautier; mais elle l'emporte singulièrement sur cette dernière par la qualité de la pensée qu'elle exprime; et Vigny est, dans les Lettres françaises, un nom infiniment plus considérable que celui de Gautier.

Et, enfin, si l'écrivain s'élève jusqu'à la question suprême que l'homme puisse envisager; si, dépassant le monde sensible et la région des apparences, il entre dans l'ordre de la « charité »; s'il s'attache à l'idée religieuse et en renouvelle les aspects; s'il pose avec une force et une ampleur nouvelles le problème de la croyance et celui de la destinée, alors, si son art ne le trahit pas, si sa pensée demeure lucide, vigoureuse et hardie, alors son œuvre prend une signification et une portée incomparables, et il semble que les questions qu'elle soulève lui communiquent un peu de leur grandeur et de leur éternité. Voilà ce qui classe définitivement une œuvre littéraire, et élève un écrivain au-dessus de ses rivaux, et parfois au-dessus de lui même. Même si, pour la perfection et l'originalité de la forme, pour la profondeur et la richesse de la pensée, les *Maximes* de La Rochefoucauld méritaient d'être égalées aux *Pensées* de Pascal, voilà ce qui maintiendrait entre les deux œuvres une distance infranchissable. Voilà ce qui, dans l'œuvre de Corneille, élève *Polyeucte* au-dessus du *Cid*, dans l'œuvre de Racine, *Athalie* au dessus de *Phèdre*, dans celle de Molière, *Tartuffe* au dessus des *Femmes Savantes*, — et le *Port-Royal* de Sainte Beuve au-dessus des *Nouveaux Lundis*.

III

On observera qu'en concevant ainsi les obligations de la critique, en même temps qu'on parvient à dégager des œuvres littéraires ce qu'elles contiennent d'éternel, on en dégage aussi ce qu'elles renferment de vraiment « actuel ». Il y a des époques de l'histoire où la préoccupation religieuse, qui demeure toujours le fond permanent de la pensée et de la vie humaines, se dérobe volontiers aux regards superficiels ou inattentifs, et semble, sinon s'atténuer et se dégrader, tout au moins se voiler et comme fuir le grand jour de la scène publique. Il en est d'autres, au contraire, où elle est si vivace et si aiguë dans les consciences, qu'elle multiplie en quelque sorte les occasions de se manifester au dehors, et qu'on la voit affleurer à la surface des faits, et cela dans les circonstances les plus diverses, et parfois même les plus insignifiantes de la vie sociale. L'époque où nous vivons aujourd'hui est sans aucun doute de celles-là. Tous les conflits qui nous mettent aux prises, toutes les questions qui nous agitent et nous divisent ont visiblement une origine religieuse. Et voilà pourquoi nous recherchons avidement dans les œuvres du passé le fond religieux qu'elles recouvrent et qui nous les rend plus familières et plus intimes. A les voir d'ailleurs sous ce jour, on reconnaît bien vite que le fond des problèmes n'a guère varié, depuis tant d'années qu'on les discute, et, bien souvent même, on s'aperçoit que les solutions que nos pères en ont proposées sont celles-là mêmes vers lesquelles nous nous orientons aujourd'hui. Il y a plus. Non seulement nous constatons qu'ils ont fréquemment posé les questions comme nous les posons à

notre époque, mais encore nous découvrons plus d'une fois chez eux comme des confirmations anticipées, et jusqu'alors inaperçues, de nos propres pressentiments. Les œuvres de génie sont justement celles que les contemporains ne comprennent pas tout entières, et qui plus encore qu'au présent, s'adressent surtout à l'avenir. Il a fallu toute l'érudition historique, toute l'impartialité critique, toute la pénétration psychologique, toute la sympathie religieuse du XIXe siècle pour bien entendre le *Polyeucte* de Corneille ; et qui sait si, sans les controverses récentes sur l'apologétique, nous saisirions bien aujourd'hui toute la signification des *Pensées* de Pascal ? Ainsi rapprochées de nous, ainsi mêlées à notre vie morale, les œuvres d'autrefois s'éclairent d'une lumière toute nouvelle ; elles prennent alors tout leur sens ; le frémissement de la vie circule de nouveau en elles. Nous retrouvons, à travers ces phrases toujours vibrantes, les généreuses passions qui les ont jadis soulevées ; nous revoyons les êtres de chair et de sang qui les ont écrites, et, à les sentir si près de nous, nos contemporains, presque nos frères, nous sommes tentés d'invoquer leur témoignage dans nos luttes d'idées et dans nos conflits de doctrines.

C'est là une tentation à laquelle on finit toujours par céder : avec raison, d'ailleurs. Si l'histoire était cette chose morte à laquelle certains, — des naïfs ou des habiles, — voudraient obstinément la réduire, ce serait la plus décevante des besognes et le plus puéril des divertissements. L'histoire est chose vivante, et elle est maîtresse d'action. En nous mettant en rapport avec ceux qui nous ont précédés dans la vie, elle nous est un moyen, non seulement d'élargir notre expérience et de communier, pour ainsi dire, avec toute l'humanité disparue ; elle éclaire le présent par le passé ; elle

nous permet de choisir en toute connaissance de cause le camp où nous voulons combattre; bref, elle nous aide à prendre conscience de nous-mêmes, elle oriente notre effort individuel ; elle rattache notre personnalité éphémère à celle de tous ceux qui ont, avant nous, défendu les mêmes causes et livré le même combat. A ce titre, elle est la plus précieuse des disciplines et le plus nécessaire des enseignements. Et si l'on veut essayer de voir clair dans la nuit où nous nous débattons, c'est à elle qu'il faut demander des lumières, des leçons et des conseils.

VICTOR GIRAUD.

Paris, 15 octobre 1906.

LIVRES ET QUESTIONS D'AUJOURD'HUI

PASCAL ET LA CRITIQUE CONTEMPORAINE

Enfin, nous les avons, ces « brouillons immortels », comme les appelait si bien Sainte-Beuve. Ils nous sont enfin livrés, et divulgués, dans le désordre et dans l'intimité saisissante de l'original autographe, avec les surcharges, les ratures, les renvois, les innombrables obscurités de cette écriture tourmentée et douloureuse[1]. Et l'on ne saurait trouver une occasion meilleure, à la lumière des publications récentes, pour revenir à cet émouvant Pascal, pour essayer, une fois encore, de deviner l'énigme qu'il nous propose.

1. *Pensées* de Pascal. *Fac-similé du manuscrit* 9202 (Fonds français) *de la Bibliothèque Nationale* (Phototypie de Berthaud frères). Texte imprimé en regard et notes, par Léon Brunschvicg. Un vol. in-folio, contenant 258 planches en phototypie, avec 258 pages de texte. Paris, 1905, Hachette.

I

S'il nous fallait dénombrer ici tous les travaux, — éditions, articles ou livres, — dont Pascal a été l'objet depuis quinze ou vingt ans, on serait étonné de voir combien de fidèles parmi nous entretiennent le culte de cette grande mémoire. Je doute que Taine et Renan eux-mêmes depuis leur mort aient donné lieu à autant de commentaires, suscité autant d'exégèses. Qu'on en juge par ce simple fait : en l'espace de moins de deux années, 1896-1897, il a paru jusqu'à *cinq* éditions *nouvelles* des *Pensées* et deux réimpressions; en moins de *six* ans, de 1899 à 1905, *six* volumes, *six* études d'ensemble consacrées à Pascal ont vu le jour. Pascal serait-il donc en passe de détrôner Voltaire ou Molière dans cette ferveur et cette communauté d'admiration que l'on professe d'ordinaire pour le grand écrivain qui représente le mieux le génie d'une race? Et commencerions-nous à être aussi fiers de l'auteur des *Pensées* que les Italiens le sont de leur Dante, et les Anglais de leur Shakspeare?

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que ces publications diverses ont renouvelé sur bien des points un sujet qu'on aurait pu croire épuisé, et qui, en réalité, est inépuisable comme les questions qu'il soulève. Car, à supposer que l'on sache un jour tout ce qu'il est possible de savoir de la personne de Pascal et de son rôle historique, son

œuvre est trop humaine et trop vivante encore pour qu'on ne discute pas à l'infini sur elle. Mais cette œuvre même, et l'homme qui l'a réalisée, nous ne les connaissons pas encore comme nous voudrions, comme nous pourrions peut-être les connaître ; et ce que nous demandons d'abord aux « pascalisants », c'est de nous faire pénétrer plus profondément dans l'intimité de la pensée et de la vie de leur héros.

Des deux grandes œuvres que nous a laissées Pascal, les *Provinciales* et les *Pensées*, la première est celle qui a le moins provoqué le zèle des récents éditeurs. Cependant, depuis l'édition que Havet, en 1885, a donnée comme pendant à son édition des *Pensées*, deux grandes éditions des *Provinciales* ont vu le jour[1]. La première est celle que Prosper Faugère a publiée dans la *Collection des Grands Écrivains de la France*[2], et qu'il n'a pas eu le temps d'achever. Il faut bien avouer qu'elle est assez loin de valoir l'édition des *Pensées* que le même Faugère avait publiée en 1844, et qui, assu-

1. M. Brunetière a publié aussi en 1891, à la librairie Hachette (5e édit., 1902), avec une Introduction, des notes et un appendice, une très interessante edition classique des *Provinciales* (Lettres I, IV et XIII, et extraits des autres). On discuterait volontiers ici quelques-unes de ses conclusions si l'on n'avait pas l'espoir qu'il reviendra lui-même un jour sur la question, et qu'il reprendra en les développant les vues nouvelles qu'il parait avoir sur le sujet, si du moins l'on en juge par quelques lignes trop brèves de son *Manuel de l'Histoire de la littérature française*.

2. *Œuvres de Blaise Pascal*, nouvelle edition d'après les manuscrits autographes, les copies authentiques et les editions originales, par M. Prosper Faugère. Paris, Hachette, in-8° ; t. I, 1886 ; t. II, 1895.

rément dépassée depuis, marque pourtant une date importante dans l'histoire posthume de ce livre mémorable. On peut adresser deux principales critiques à cette édition des *Provinciales* : elle ne se suffit pas entièrement à elle-même, et elle est établie sur un assez mauvais texte. L'auteur se proposait bien, à dire vrai, de revenir, dans un volume ultérieur, qui eût été consacré à l'*Histoire de la vie et des œuvres de B. Pascal*, sur certaines questions qui auraient pu aussi bien, et peut-être mieux, être traitées dans l'*Introduction* des *Provinciales*; mais il y a pourtant certains éclaircissements, certaines pièces justificatives que ses notes ou ses appendices auraient dû nous fournir, et que nous avons le regret de n'y pas trouver. De plus, au lieu de choisir, pour le publier, l'un des trois textes avoués par Pascal, — celui de l'édition originale in-quarto de 1656-1657, celui de l'édition in-douze de 1657, celui de l'édition in-octavo de 1659, — Faugère s'est avisé de reproduire le texte d'une copie manuscrite qu'il avait acquise, et qui est manifestement défectueuse. En revanche, il nous a donné d'intéressants détails sur l'histoire bibliographique des *Provinciales*, et il a eu la bonne idée de rechercher et de publier les divers textes des casuistes visés ou cités par Pascal, nous permettant ainsi de contrôler nous-mêmes les pièces du procès toujours pendant entre Pascal et ses adversaires.

Dans l'intervalle de cette publication, un autre éditeur des *Pensées*, M. Molinier, revenait à

Pascal, et nous donnait une édition des *Provinciales*[1], qui, si elle n'est peut-être pas définitive, pourrait bien être la meilleure édition que nous ayons encore du célèbre pamphlet. Mieux inspiré que Faugère, il nous ramenait au texte, — assez difficile à reconstituer dans son intégrité, — de l'édition originale, le seul dont Pascal puisse revendiquer entièrement la responsabilité; il y joignait des notes copieuses et précises, et une longue introduction que feront bien de consulter tous ceux qui voudront recueillir sur la question des *Provinciales* et de la casuistique un avis calme, motivé et vraiment désintéressé. Le « rationalisme » de M. Molinier, qui ne s'étale pas ici d'une façon aussi complaisante que dans la *Préface* de son édition des *Pensées*, nous le rend moins suspect que ne l'est tel autre éditeur des *Provinciales*, l'abbé Maynard par exemple. Se plaçant sur un terrain rigoureusement historique, M. Molinier a prouvé, faits et textes en mains, que ce ne sont pas les Jésuites qui ont inventé la casuistique; qu'elle est contemporaine non pas seulement du christianisme, mais de la morale même; qu'elle a donc, historiquement et moralement, humainement même pourrions-nous dire, sa raison d'être; et que si, dans le détail, Pascal a été, le plus souvent, d'une grande exactitude littérale, si même, psychologiquement, l'attitude qu'il a prise s'explique fort bien, il n'en est pas moins vrai que, sur le fond

1. *Les Provinciales de Blaise Pascal*, avec une préface et des notes, par Auguste Molinier, 2 vol. in-8°. Paris, Lemerre, 1891.

des choses, la raison et la justice ne sont pas toujours de son côté. On ne saurait, selon nous, être plus impartial et parler avec plus de bon sens : et cette *Préface* est à lire, — surtout après celle que Havet a mise en tête de son édition des *Provinciales*.

Le problème bibliographique des *Provinciales* est, somme toute, assez simple. Il n'en va pas de même de celui des *Pensées*. Les *Provinciales* sont un ouvrage achevé et publié par Pascal lui-même : les *Pensées* sont des fragments posthumes, des notes souvent inachevées, des matériaux épars. Il s'agit donc de savoir quel est le meilleur ordre à suivre pour les publier. Il s'agit, sans faire violence à la pensée de Pascal, de la rendre aussi accessible, aussi intelligible que possible aux lecteurs modernes.

En réalité, deux méthodes sont possibles pour éditer les *Pensées*. Ou bien l'on essaiera de retrouver le plan que voulait suivre Pascal dans son *Apologie*, et l'on disposera les divers fragments suivant l'ordre présumé de l'auteur. Ou bien, de propos délibéré, on renoncera à restituer le plan de Pascal, et l'on se contentera de classer les *Pensées* suivant leurs « affinités électives » sous certaines rubriques générales. Ce dernier procédé, qu'avait adopté Port-Royal, a été repris par Bossut dans l'édition qu'il a donnée en 1779, et le classement de Bossut, tout imparfait qu'il fût, s'est imposé à la plupart des éditeurs qui n'ont pas prétendu reconstituer le plan de l'*Apologie*. C'est

l'arrangement de Bossut que nous retrouvons dans l'édition Havet, et l'édition Havet jouit encore aujourd'hui d'une telle autorité que la disposition qu'elle consacre n'a sans doute pas cessé d'être en honneur et de recruter des adeptes[1].

De fait, c'est bien ce classement traditionnel, — à peine modifié sur certains points, — que nous offrent deux éditions « classiques » récentes : l'une, de M. Ch. Gidel, l'autre, de M. Margival. L'édition de M. Gidel, qui n'est qu'une édition d'extraits[2], vaut surtout par un commentaire très abondant et très nourri. Celle de M. Margival[3], — M. Margival est l'auteur d'un livre un peu paradoxal peut-être, mais fort curieux, sur *Richard Simon et la critique biblique au XVIIe siècle*, — celle de M. Margival a bien des mérites. Les notes en sont intéressantes et ingénieuses ; l'auteur y a joint une petite grammaire et un petit vocabulaire de la langue des *Pensées* qui, en attendant de plus

1. On notera que ce procédé se ramène en fait, et dans une certaine mesure, presque toujours au précédent. Il faut bien disposer les différentes sections suivant un certain ordre, et même, à l'intérieur de chaque section, il faut bien arranger les *Pensées* suivant une progression déterminée. Et l'on est ainsi presque insensiblement amené à figurer aux yeux, avec plus ou moins de rigueur, l'ordre général qu'on suppose avoir été celui de l'*Apologie* pascalienne. Cela est très frappant, sinon dans le classement adopté par Bossut, du moins dans le classement de Port-Royal, et dans celui de M. Brunschvicg, dont nous parlerons tout à l'heure. Et dans ces limites, d'ailleurs, rien n'est plus légitime.

2. *Pensées de Pascal*, choix et extraits, édition destinée aux classes, par M. Ch. Gidel. Paris, 1894, 1 vol. in-18, Garnier frères.

3. Pascal, *Pensées*, édition classique par M. l'abbé Margival. Paris, Poussielgue, 1897, in-12 ; 3e édition revue et corrigée, 1903.

amples travaux, rendront de réels services ; enfin, il a fait précéder son édition d'une remarquable étude sur Pascal et sur les *Pensées* ; et quel est l'admirateur de Pascal qui ne lui pardonnerait son pieux effort pour rendre l'*Apologie* parfaitement orthodoxe et pour en exorciser toute trace de jansénisme ?

Deux autres éditeurs récents des *Pensées* ont été plus hardis, — ou plus téméraires. « La dernière chose, a dit Pascal, qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première. » On n'a pas assez médité ce mot. On a oublié qu'au témoignage d'Étienne Périer, Pascal « disait souvent qu'il lui fallait *dix ans de santé* pour achever son œuvre », et que, peut-être, dans les notes et fragments qui nous sont parvenus, n'avons-nous pas les résultats du labeur d'*une seule année* de vraie santé. On n'a pas vu, d'autre part, que nous ne possédions pas *tous* les matériaux recueillis par Pascal. Enfin, et surtout peut-être, on s'est abstenu de se reporter au manuscrit autographe dont la vue, même superficielle, devrait suffire à décourager toute entreprise de restauration posthume [1] ; et l'on a voulu restituer encore le vrai plan, le plan définitif de l'*Apologie*, que Pascal n'avait sûrement pas arrêté. Dans un esprit bien différent, MM. Didiot et Guthlin se sont voués à cette œuvre, et il faut avouer que la « table des

1. Voir à ce sujet, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1879, l'article décisif de M. Brunetière sur *les Pensées de Pascal*. L'article a été recueilli dans les *Études critiques*, 1re série.

matières » qu'ils nous présentent a fort belle apparence. Seulement, il ne faut pas trop dépasser la table des matières; surtout, il ne faut pas se demander ce que Pascal eût pensé de cette disposition qu'on lui inflige encore. L'abbé Guthlin, dont l'ouvrage est posthume[1], avait d'ailleurs beaucoup étudié, beaucoup médité, beaucoup vécu Pascal, qu'il voudrait, comme l'abbé Margival, *orthodoxiser*, si je puis ainsi dire, le plus possible; et le pénétrant *Essai sur l'Apologétique de Pascal*, qu'il a placé en tête de son édition, compte parmi les bonnes pages qu'on ait écrites sur la question. Quant à M. le chanoine Didiot[2], « ce n'est pas seulement une nouvelle édition qu'il a voulu faire; c'est une nouvelle réfutation sans phrases des erreurs qui déparent l'un des plus beaux essais de la raison humaine et de l'apologétique chrétienne ». Et il tient parole. Voici quelques-unes de ses notes : « C'est justement le contraire qui est vrai.... Pascal se trompe.... Toujours la même erreur.... Ce genre de raisonnement ne se rapproche-t-il pas beaucoup du sophisme?... Ne soyons pas si pessimistes.... » — M. le chanoine Didiot, on

1. *Les Pensées de Pascal*, édition philosophique et critique, enrichie de notes et précédée d'une introduction par A. Guthlin. Paris, Lethielleux, in-18; 1896. — Voir, sur l'abbé Guthlin, l'étude de M Léon Lefébure, dans ses *Portraits de croyants au XIXe siècle*. Paris, 1905, Plon.

2. *Pensées de Blaise Pascal*, dans leur texte authentique et selon l'ordre voulu par l'auteur, précédées de documents sur sa vie et suivies de ses principaux opuscules, édition coordonnée et annotée par M. le chanoine Jules Didiot. Un vol. in-8°. Paris et Lille, 1896, Desclée et de Brouwer.

le voit, est optimiste, — sauf en ce qui concerne Pascal.

Cependant, parmi toutes ces restitutions, réimpressions et réfutations, le texte des *Pensées* de Pascal en restait au point où l'avait laissé M. Molinier en 1879. Un travail demeurait à faire, qui n'avait jamais été tenté, et dont l'idée était pourtant assez simple. Aussi bien, les amis de Pascal l'avaient-ils eue, et, pour diverses raisons, il est regrettable qu'ils ne l'aient pas réalisée. « Comme il y avait, nous dit Étienne Périer, plusieurs manières de l'exécuter (le dessein qu'on avait formé de donner au public les fragments des *Pensées*), l'on a été quelque temps à se déterminer sur celle que l'on devait prendre. La première qui vint dans l'esprit, et celle qui était sans doute la plus facile, était de les faire imprimer tout de suite dans le même état où on les avait trouvés. » Mais on ne s'y tint pas ; et Faugère qui, le premier, en 1844 [1], a tout ou presque tout publié, ne s'y est pas tenu davantage : il a mieux aimé reconstituer après

1. L'édition des *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal* que Faugère avait publiée en 1844 chez l'éditeur Andrieux, et qui était devenue introuvable, a été réimprimée en 1897 à la librairie Leroux, avec des additions et corrections préparées par l'auteur avant sa mort en vue d'une seconde édition. Le texte a été revu et corrigé de nouveau d'après le manuscrit autographe ; trois pensées omises ont été ajoutées ; un nouveau texte de l'*Entretien avec M. de Saci*, extrait d'un manuscrit des *Mémoires* de Fontaine, a été reproduit ; on y a joint enfin, avec des notes nouvelles, l'*Abrégé de la vie de Jésus-Christ*, par Pascal, le testament du grand écrivain, et plusieurs fac-similés de son écriture. Même après les progrès accomplis par les derniers éditeurs, cette édition reste encore utile à consulter.

Frantin le plan de l'*Apologie*. Pourtant, le travail, moins glorieux en apparence, était, en réalité, plus utile et plus fécond en curieux résultats. Il a largement payé de sa peine celui qui, plus de deux siècles après Port-Royal, s'y est le premier patiemment appliqué. Dans un volume qui fait partie du recueil des publications académiques de l'Université de Fribourg en Suisse[1], M. G. Michaut a entrepris de publier : d'abord, et avant tout, le précieux manuscrit autographe des *Pensées* conservé à la Bibliothèque Nationale, et cette fois, dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre même où nous l'a laissé en 1711 l'abbé Périer, neveu de Pascal ; puis tous les fragments qui nous sont fournis par d'autres sources[2]. Il a de plus relevé avec un soin extrême toutes les variantes qu'il a pu déchiffrer dans ces divers manuscrits, et toutes les leçons des principaux éditeurs précédents ; il a distingué par des différences de caractères l'écriture de Pascal des écri-

1. *Collectanea Friburgensia*, fasc. VI. *Les Pensées de Pascal* disposées suivant l'ordre du cahier autographe. Texte critique établi d'après le manuscrit original et les deux copies de la Bibliothèque Nationale, avec les variantes des principales éditions, précédé d'une Introduction, d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques, par G. Michaut. Un vol. in-4°. Fribourg, Veith, et Paris, Fontemoing.

2. Ces sources autres que le manuscrit original sont au nombre de quinze. Ce sont : les deux copies de la Bibliothèque Nationale, les deux manuscrits du P. Guerrier, le portefeuille du médecin Vallant, trois autres manuscrits, dont l'un a été possédé par Sainte-Beuve, l'édition de Port-Royal, l'édition Bossut, la *Vie de Pascal*, par Mme Périer, les manuscrits qui reproduisent les documents réunis par Marguerite Périer, le *Traité de l'éducation d'un prince*, de Nicole, et ses *Essais de morale*, la *Logique de Port-Royal*.

tures étrangères qui ont envahi même le manuscrit original, et des textes simplement imprimés. En un mot, il a traité les *Pensées* comme les philologues traitent d'ordinaire les textes anciens : il en a procuré l'édition proprement *critique*.

Par ce moyen, et grâce à cette méthode, deux principaux résultats ont été obtenus. En premier lieu, un certain nombre de *Pensées*, — une quinzaine environ, — que les éditeurs jusqu'alors avaient sans doute laissées tomber au cours de leurs classements ou de leurs restitutions, ont été retrouvées par M. Michaut dans le manuscrit autographe[1], et publiées par lui pour la première fois; quelques autres ont été complétées. D'autre part, il a prouvé d'une manière irréfutable que, dans leur zèle parfois intempestif de restitution ou de classement, tous ces prédécesseurs avaient morcelé et dispersé un peu partout des fragments qui, manifestement, formaient un tout continu. Il lui a suffi pour

1. Voici peut-être la plus intéressante de ces *pensées* inédites :

« Toute condition et même les martyrs ont à craindre, par l'Écriture.

« La peine du purgatoire la plus grande est l'incertitude du jugement. *Deus absconditus.* »

Cette *pensée* avait été retrouvée après coup par Faugère qui se proposait de la reproduire dans sa seconde edition. — C'est l'une de celles qui nous font le mieux saisir la parenté du jansénisme et du luthéranisme : la doctrine qu'adopte ici Pascal a ete condamnée par Leon X dans la bulle *Exsurge* : « *Tenendum est contra Lutherum, animas in purgatorio certas esse de sua salute; damnata siquidem fuit per Leonem X ejusdem propositio 38* : « *Animæ in purgatorio non sunt securæ de earum salute, nec probatum est ullis aut rationibus aut Scripturis ipsas esse extra statum merendi aut augendæ charitatis.* » (Hurter, *Theol. specialis*, *Tr.* X. *Thes.* CCLXVI. *De Purgatorio*, 824. *Scholion*.

cela de les lire et de les publier à la suite les uns les autres, selon les indications mêmes du manuscrit. Tel développement, par exemple, a été mutilé en *neuf* tronçons par Havet : encore ces neuf tronçons n'ont-ils été répartis qu'en deux articles différents; mais tel autre morceau, fragmenté en six tronçons par Faugère, en sept par Molinier, a fourni à Havet *neuf* pensées différentes qui ont été dispersées en *cinq* articles divers[1]. Que dire d'un pareil émiettement que rien ne justifie? Et le désordre même du cahier autographe ne serait-il pas préférable?

Un dernier éditeur, M. Léon Brunschvieg, ne l'a point pensé. Il lui a paru que, dans ce désordre même, il n'était pas impossible d'introduire sans arbitraire un certain ordre. Il ne pouvait être question pour lui de « reconstituer » à nouveau, et dogmatiquement, le plan de l'*Apologie*, — ces prétentions assez naïves des anciens éditeurs semblent bien avoir décidément fait leur temps; — d'un autre côté, — « et sur ce point, déclare avec raison M. Brunschvieg, la publication de M. Michaut a fait une lumière décisive », — il était impossible de s'en tenir au classement, au morcellement, pour mieux dire, de l'édition Havet. Il restait donc à tenter un nouveau classement qui, fondé sur une étude plus approfondie des manuscrits, se

1. Havet, sans prevenir du reste son lecteur, n'a pas craint de mutiler le *Mystère de Jésus*, et d'en détacher, pour les placer ailleurs, cinq *pensées* qui en font, sur le manuscrit, partie intégrante.

bornerait à ne pas briser l'unité des fragments écrits par Pascal, à les rassembler suivant les divers sujets auxquels ils paraissent se rattacher. Ils s'agissait « de rechercher de quelle façon ils se rapprochaient les uns des autres par l'identité de leur contenu, de quelle façon ils se liaient entre eux pour offrir une continuité logique ». Cette délicate opération, Pascal l'avait en quelque sorte commencée lui-même, car « non seulement, à maintes reprises, il avait marqué lui-même par l'indication d'un titre le chapitre auquel le fragment devait se rapporter ; mais il avait aussi jeté quelques points de repère qui nous renseignent sur le but du chapitre et sur la liaison des fragments qui le composent ». M. Brunschvicg a poursuivi et complété ce travail avec une conscience, une ingéniosité et un tact dont on ne saurait trop le louer. « La modestie même de notre ambition, écrit-il, nous permettait d'espèrer que nulle part nous ne trahirions la pensée de notre auteur, que nous pourrions rendre intelligible la lecture intégrale des *Pensées*, que nous aurions en un mot rempli en conscience notre devoir d'éditeur. » Ce témoignage, il peut en toute sécurité se le rendre à lui-même. Les quatorze sections entre lesquelles il a réparti les *Pensées* et qu'il a disposées suivant un ordre à tout le moins très habile, paraissent bien correspondre aux principaux stades, aux divers moments successifs de la pensée apologétique et de l'argumentation de Pascal [1] ; et de l'un

1. Ces quatorze sections sont les suivantes : I. *Pensées sur*

à l'autre de ces groupements, il existe une « continuité logique » indéniable. Et assurément M. Brunschvicg n'a pas, dans le détail, entièrement échappé à tout arbitraire, à toute incertitude. Il est telle *pensée*, ou tel groupe de *pensées* qui figurerait tout aussi bien dans telle section que dans telle autre. Mais cela était inévitable. Et d'ailleurs, l'auteur en convient lui-même de si bonne grâce, qu'il y aurait sans doute quelque injustice à insister là-dessus. On peut dire que, dans ce nouvel arrangement des *Pensées*, la part de l'arbitraire est, somme toute, réduite au minimum : et, s'il y a un classement qui, jusqu'à nouvel ordre, annule les autres, c'est celui-là.

C'est M. Brunschvicg qui s'était chargé de procurer l'édition des *Pensées* dans la *Collection des Grands Écrivains de la France*. M. Brunschvicg est philosophe de profession. Il a publié des articles et des livres où il apparaît dans un courant d'idées si différent de celui où nous introduit Pascal[1], que

l'esprit et sur le style; — II. *Misère de l'homme sans Dieu*; — III. *De la nécessité du Pari*; — IV. *Des moyens de croire*; — V. *La Justice et la Raison des effets*; — VI. *Les Philosophes*; — VII. *La Morale et la Doctrine*; — VIII. *Les Fondements de la Religion chrétienne*; — IX. *La Perpétuité*; — X. *Les Figuratifs*; — XI. *Les Prophéties*; — XII. *Preuves de Jésus-Christ*; — XIII. *Les Miracles*; — XIV. *Fragments polémiques*.

1. M. Brunschvicg est, entre autres ouvrages, l'auteur d'un petit livre intitulé *Introduction à la vie de l'esprit* (Paris, Alcan, 1900) où l'on trouve tout un chapitre consacré à *la Vie religieuse*, laquelle est définie par lui d'une façon bien singulière. S'il veut bien conserver encore parmi les vertus proprement religieuses la charité, il faut voir de quel ton tranchant de dédain tranquille il répudie et la mortification et l'humilité, — « l'humilité qui abaisse et qui tue ». Pour lui, « le premier fruit de la charité,

l'on pouvait craindre qu'il n'y eût une dissonance trop visible et trop choquante entre Pascal et son éditeur. Cette crainte, que l'exemple de Havet et de Molinier n'était pas pour diminuer, s'est heureusement trouvée presque entièrement vaine. « On est tenté, écrit M. Brunschvicg, de regretter que Havet, critique si clairvoyant des *Remarques* de Voltaire, se soit laissé entraîner par sa passion de la vérité jusqu'à se faire le juge et trop souvent le contradicteur de Pascal. » Il serait difficile d'adresser, — même sous cette forme si discrète, — pareil reproche à M. Brunschvicg. Si çà et là, en de brefs et rares passages, — car il s'échappe rarement, et sa pensée comme son style sont la fluidité et la prudence mêmes, — si çà et là il laisse percer sa tendance intime, s'il a aussi quelque pente à mettre en un relief peut-être excessif le jansénisme des *Pensées*, et surtout à exiler bien arbitrairement Pascal sur « son rocher solitaire », à l'y laisser « sans postérité philosophique » et « sans postérité religieuse », il faut reconnaître qu'en général cet « historien de Pascal qui ne veut être qu'historien » a rempli sa mission de manière à satisfaire les plus difficiles. Son édi-

c'est la tolérance ». Mais la tolérance rencontre en face d'elle les « religions particulières », qui ne sont pas seulement « de purs systèmes d'idées », mais des « groupes d'individus qui *se sont réunis en vue de la domination sociale* ». « Devant cette négation de l'esprit, déclare M. Brunschvicg, la tolérance, qui est l'affirmation de l'esprit, se transforme : *elle devient l'intolérance de l'intolérance.* » — C'est exactement le mot de Voltaire dans la *Relation du bannissement des Jésuites de la Chine* : « Je suis tolérant : et je vous chasse tous parce que vous êtes intolérants ».

tion[1], qu'il a dédiée à M. Ludovic Halévy, est à bien des égards un modèle d'information exacte et précise, d'intelligence historique et critique, de goût littéraire.

Nous avons indiqné les mérites du classement qu'a opéré M. Brunschvicg après une revision très attentive et une lecture nouvelle du manuscrit des *Pensées*. Mais M. Brunschvicg ne s'en est pas tenu là. Il nous a d'abord donné en note toutes les variantes que ses prédécesseurs et lui ont successivement relevées sur l'autographe; et, s'il n'a pas cru devoir recueillir un aussi grand nombre de leçons non manuscrites que M. Michaut, le choix qu'il nous en offre est encore suffisamment complet pour que les travailleurs eux-mêmes n'aient pas grand'chose à y regretter. De plus, il a accompagné la publication des *Pensées* d'un commentaire perpétuel où, naturellement, il utilise les travaux de ses devanciers, mais où il les complète sur bien des points par ses recherches et ses interprétations personnelles. Ces notes sont excellentes de ton, et l'effort qu'y déploie l'auteur pour comprendre et pour expliquer Pascal est souvent des plus heureux. « Le *Mystère de Jésus*, dira-t-il par exemple, défie tout commentaire. Nulle part peut-être n'éclate d'une façon plus profondément touchante le caractère unique et incomparable du christianisme : la concentration autour d'une personne réelle des sen-

1. *Pensées de Blaise Pascal*, nouvelle édition collationnee sur le manuscrit autographe et publiee avec une introduction et des notes, par Léon Brunschvicg, 3 vol. in-8°, Hachette, 1904.

timents les plus élevés et les plus universels qu'il y ait dans le cœur de l'homme, l'esprit de renoncement et l'esprit de charité. » On aimera sans doute cette justesse émue et cette sobriété d'accent. Au reste, pour le fond, le commentaire de M. Brunschvieg est d'un historien plutôt que d'un philologue et même d'un philosophe. Ce qu'il a voulu déterminer avant tout et mettre pour ainsi dire sous nos yeux, ce sont les sources de la pensée de Pascal[1]; ce sont les textes, — plus nombreux qu'on ne croit généralement, — dont Pascal s'est inspiré; il a jugé avec raison que « des rapprochements de ce genre nous permettent presque de nous asseoir nous-mêmes à la table où travaillait Pascal ». Enfin, il a fait précéder son édition d'une longue *Introduction*, qui contient, avec la réunion des principales pièces justificatives nécessaires à la complète intelligence des *Pensées*, — notons-y au passage l'heureuse reproduction du *Discours*, trop oublié, de Filleau de la Chaise, — une étude très nourrie sur les *Pensées*, leurs origines et leur histoire[2]. Les pages où M. Brunschvieg a essayé de

1. Sur cette question, si importante et si délicate, des sources et lectures de Pascal, M. Brunschvieg a, dans son *Introduction*, une trentaine de pages très instructives et fort pénétrantes : on est pourtant un peu étonné qu'il n'y ait pas tenu compte d'Epictete, que Pascal lisait, non pas, comme on le croit d'ordinaire, dans la traduction de Du Vair, mais dans celle du P. Goulu.

2. L'*Introduction* nous offre d'abord une histoire très attentive des différentes éditions des *Pensées* qui se sont succédé depuis 1670 jusqu'à nos jours. Il eût été bon de signaler une édition en deux volumes petit in-18, datée de 1785, et intitulée *Pensées et réflexions extraites de Pascal sur la religion et la morale* (Paris, imprimerie de Monsieur, chez Royez, libraire). L'auteur est l'abbé Ducreux,

ressaisir, avec le dessein général de l'*Apologie*, ce que l'on pourrait appeler, ce qu'il veut même que l'on appelle la philosophie de Pascal [1], sont à lire, même après celles que Ravaisson a jadis consacrées à cette question [2]; et je ne saurais, pour ma part, en faire un plus grand éloge.

M. Brunschvieg avait publié, avant sa grande édition des *Pensées*, une petite édition classique des *Opuscules et Pensées de Pascal* qui mérite d'être ici signalée [3]. La disposition en est des plus ingénieuses. Les lettres et opuscules divers de Pascal [4], — sauf

chanoine honoraire d'Auxerre; avant Frantin, l'abbé Ducreux a voulu rétablir le plan véritable de Pascal : il avait d'ailleurs consulté les manuscrits.

1. « Tout homme, dit excellemment M. Brunschvicg, tout homme est philosophe qui a su dominer et ramener à l'unité l'ensemble de ses conceptions scientifiques, psychologiques, sociales et religieuses. Pascal a-t-il parcouru, par un progrès de pensée dont il a déterminé les étapes, l'intervalle qui sépare l'expérience du Puy de Dôme et le miracle de la Sainte-Épine? A-t-il relié l'une à l'autre, pour en faire l'objet d'une même synthèse, la conduite de l'homme dans le monde et la conduite de Dieu vis-à-vis de son Église? A-t-il, en un mot, conçu dans son intégralité le monde intellectuel? S'il l'a fait, il y a lieu de décrire le monde de Pascal, comme on ferait pour le monde de Malebranche ou de Spinoza, de Schopenhauer ou de Hegel (p. CIII-CIV). »

2. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1887.

3. Blaise Pascal, *Opuscules et Pensées*, publiés avec une introduction, des notices et des notes, par Léon Brunschvicg, 1 vol. petit in-18, Paris, Hachette, 1897; 3e édition, revue et corrigée, 1904.

4. Parmi les éditions partielles récentes des *Opuscules* de Pascal, il y a lieu de mentionner celle de M. Charles Adam (Hachette, 1887), l'édition critique de l'*Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, par M. G. Michaut (Fribourg, Veith, et Paris, Fontemoing, 1896), et du même auteur une édition du *Discours sur les passions de l'Amour* (Fontemoing, 1900). M. Joseph Bédier, dans ses *Études critiques* (Colin, 1903), nous a donné un excellent texte critique de l'*Entretien avec M. de Saci*.

les écrits strictement scientifiques et théologiques, — y sont enchâssés, à leur date respective, dans une longue étude historique très lucide et très complète qui ramasse et utilise tous les principaux renseignements qu'on nous a transmis sur l'œuvre et sur la personne de Pascal [1]. Quant aux *Pensées*, elles sont publiées, mais sans les variantes, dans l'ordre indiqué précédemment, et avec un bon commentaire, dont les parties essentielles se retrouvent d'ailleurs dans celui de la grande édition. Et les mérites de cette disposition et de ce commentaire font de cette édition la meilleure des éditions courantes des *Opuscules et Pensées* de Pascal.

Enfin, M. Brunschvicg a tenu à honneur de compléter et de couronner cette remarquable série de travaux par une importante publication qui, souvent souhaitée des admirateurs et amis de Pascal, amorcée même, il y a une douzaine d'années, par M. Clédat, n'avait encore pu être menée à bonne fin. Il s'agissait de reproduire en phototypie le manuscrit original des *Pensées* et d'en multiplier ainsi à volonté les exemplaires. La maison Hachette, qui, depuis qu'elle existe, a tant fait pour les Lettres françaises, a repris et lancé l'idée, ouvert une souscription et réussi à intéresser à l'entreprise un nombre suffisant de pascalisants et d'amateurs.

1. Pourquoi M. Brunschvicg (p. 15), quand il en vient à parler du légendaire accident du pont de Neuilly, a-t-il conservé la date du 8 novembre 1654, qui provient, — M. G. Michaut s'en est expliqué d'une manière fort piquante dans une lettre qu'a publiée *la Quinzaine* du 16 avril 1902, — d'une erreur de lecture commise par ses imprimeurs?

Ce beau travail, dont la direction a été confiée à M. Brunschvicg, vient de paraître ; et l'exécution en est si parfaite que nous pouvons désormais nous donner l'illusion d'avoir sous les yeux le célèbre manuscrit 9202 de la Bibliothèque Nationale. D'un côté, on a reproduit, en une suite de planches d'un admirable relief, les pages successives de l'original autographe[1] ; et, en regard, avec l'indication des variantes et des ratures, avec des renvois aussi aux principales éditions antérieures, un texte imprimé, qui nous offre comme la traduction lisible des fragments, souvent malaisément déchiffrables, dont la photographie nous a rendu la vision. Et sans doute, l'on ne saurait prétendre que cette publication nous révèle un Pascal tout à fait nouveau, ni qu'elle dispense de recourir aux bonnes éditions des *Pensées* : elle n'annule même pas l'édition Michaut, « dont les services, dit très bien M. Brunschvicg, ne sont pas épuisés ». Mais, outre qu'elle permet à chacun de nous, suivant le mot de M. Brunschvicg encore, « d'améliorer sa connaissance du texte et de le porter à son plus haut point de vérité[2] », il semble que l'intérêt qu'elle nous présente

1. Un seul fragment a dû être laissé de côté, en raison de l'état du manuscrit, le fragment 79 de l'édition Brunschvicg. On y a joint en appendice, à titre de pièces de comparaison, — car on sait que le manuscrit original n'est pas tout entier de l'écriture de Pascal, — les reproductions photographiques d'une lettre de Pascal à Huygens, datée du 6 janvier 1659, d'une lettre de Mme Périer au médecin Vallant, et deux folios de la *Copie* donnée par Marguerite Périer au P. Guerrier.

2. Par exemple, voici, dans le *Mystère de Jésus*, un petit détail de rédaction dont les précédents éditeurs de Pascal ne paraissent

ne soit vraiment pas un intérêt de pure curiosité. Oui, il semble que quelque chose de la grande âme tragique et frémissante de Pascal ait passé et soit demeuré littéralement incrusté dans ces lignes inégales, impatientes, fiévreuses. — « Certitude, certitude, sentiment. Joie. Paix. » Quand on voit, dans le *Mémorial*, ces mots visiblement écrits après coup d'une écriture hâtive et comme triomphale, ou encore cette simple ligne, où la plénitude heureuse du sentiment intérieur est figurée aux yeux du corps d'une manière si parlante : « Joie. Joie. Joie. Pleurs de joie », — il semble que l'on saisisse de plus près et que l'on recueille plus directement l'écho de cette ardente et profonde parole. Ailleurs, c'est le fragment du *Pari*, si surchargé, si raturé, presque illisible, et dont la physionomie extérieure redouble, pour ainsi parler, le caractère si puissamment dramatique. Ailleurs encore, sur une même page, à quelques lignes du célèbre morceau du *Roseau pensant*, d'une haute, noble et sereine écriture, cette autre *pensée*, dont la forme visuelle elle-même a quelque chose de poignant et de sinistre : « Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais[1] ».

pas s'être avisés, et qui peut avoir son intérêt : « Je te suis présent par ma parole dans l'Écriture ». Pascal avait d'abord écrit : « dans la *Bible* ». Puis il a effacé le mot *Bible*, et il a écrit tout à côté : *l'Écriture*.

1. « Cela est classique et shakspearien tout ensemble, disait excellemment Havet; rien n'est plus discret et rien n'est plus fort. Pascal, sans doute, a rapporté cette *pensée* d'un cimetière; le bruit des pelletées tombant sur la bière lui était resté au cœur. »

Pascal avait d'abord écrit : *pour l'éternité*; et, comme si le mot *jamais* sonnait plus inexorable, il l'a substitué à l'autre d'un énergique trait de plume. Et. enfin, voïci cet étonnant *Mystère de Jésus*, que Faugère nous a fait connaître le premier, si éloquent, si émouvant d'aspect et de vision. Les phrases sont séparées les unes des autres par des traits horizontaux, comme pour mieux marquer les divers moments de la mystique méditation, et, si l'on peut ainsi dire, l'intime succession des strophes lyriques. Les lignes montent et s'élancent comme une prière. Dans le premier feuillet, se détachant sur un espace vide, comme pour mieux exprimer aux regards l'isolement et l'abandon de Jésus, d'une écriture appuyée et douloureuse, cette phrase qui attire et qui retient l'attention : « Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit ». Plus loin, l'écriture se fait toute fine et menue, et comme tout intérieure, pour traduire la miséricordieuse et ineffable parole : « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. — J'ai pensé à toi dans mon agonie; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.... » Et quel élan aussi dans la forme de l'admirable reprise : « Seigneur, je vous donne tout! » — Asurément il ne suffit pas, pour bien parler de Pascal, d'avoir vu et étudié son écriture; mais il semble pourtant qu'à contempler ses brouillons, on entre mieux dans la familiarité de son génie et dans l'intimité de son âme.

II

Pour y mieux entrer encore, il ne sera pas inutile de se reporter aux principales études que, depuis une vingtaine d'années, on a publiées sur l'auteur des *Pensées*. La critique et l'histoire n'auraient aucune raison d'être si, en même temps qu'un témoignage souvent involontaire rendu sur lui-même par le critique ou par l'historien, elles n'étaient une contribution à l'intelligence de plus en plus approfondie et de plus en plus complète des grandes œuvres du passé. Or, sans parler ici des introductions, presque toutes intéressantes et souvent même très suggestives, que les éditeurs dont il vient d'être question ont mises en tête de leurs éditions respectives, sans parler non plus des articles ou chapitres de livres récents qu'on a consacrés à Pascal [1], nous pouvons au moins retenir

1. Signalons pourtant, parmi les plus importantes de ces études, outre l'article déjà cité de Ravaisson, celui de Scherer sur *la Religion de Pascal*, écrit en 1887, à propos de l'*Essai* de M. E. Droz *sur le Scepticisme de Pascal*, et recueilli dans ses *Études sur la littérature contemporaine* (t. IX) : celui de M. Brunetière, *Jansénistes et Cartésiens*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1889, et recueilli dans la 4e série de ses *Études critiques* ; celui de M. Rauh sur *la Philosophie de Pascal*, dans les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux* de 1891 ; le chapitre sur *Pascal* de M. A. Gazier, dans la grande *Histoire de la littérature française*, publiée sous la direction de feu M. Petit de Julleville à la librairie A. Colin, et, dans ses *Mélanges de littérature et d'histoire* (Paris, 1904, Colin), l'étude sur *Pascal et Mlle de Roannez* ; l'article de M. Lanson sur *Pascal* dans la *Grande Encyclopédie*, et, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* d'avril 1900 et de janvier 1901, ses deux articles sur *les Provinciales et le livre de la Théologie morale des Jésuites*, et *Après les Pro-*

les livres proprement dits qui ont été écrits sur lui. Savants et poètes, lettrés et philosophes se sont tour à tour expliqués sur son compte. Il y a lieu de recueillir leurs dépositions[1].

Voici tout d'abord un savant, — un savant, dont la précocité intellectuelle n'a pas été sans analogie avec celle de Pascal, — qui a écrit tout un livre pour « s'incliner profondément devant la gloire » du grand écrivain[2]. Le livre est assez déconcertant. On s'attendait à ce qu'un homme qualifié comme l'était Joseph Bertrand répondît enfin à la question posée, il y a vingt ans, par M. Brunetière : « A quel rang ses inventions placent-elles Pascal dans l'histoire de la science? Quelle portée d'esprit scientifique, quelle puissance de réflexion, quelle capacité d'invention devons-nous reconnaître en lui? » Or, de toutes les questions que peut soulever l'étude de Pascal, celle-ci est presque la seule que Joseph Bertrand ait à peu près négligé de dis-

vinciales : le très curieux chapitre de Renouvier sur les *Pensées de Pascal au XIXe siècle* dans sa *Philosophie analytique de l'histoire* (t. IV, Paris, Leroux, 1897) ; l'étude extrêmement pénétrante de M. l'abbé Laberthonnière sur *l'Apologétique et la Méthode de Pascal* dans ses *Essais de philosophie religieuse* (Paris, 1903, Lethielleux) ; l'article de M. Lachelier intitulé *Notes sur le Pari de Pascal*, dans la *Revue philosophique* de septembre 1900 ; enfin, dans la *Revue de Fribourg* de février et mars 1904, les deux articles de M. Emile Faguet sur *Pascal amoureux*. — Ajoutons une assez curieuse brochure de M. Edmond Chamaillard sur *la Poésie et les Poètes devant Pascal* (Paris, 1904, Gougy), où l'influence de Corneille sur Pascal est fort nettement mise en lumière.

1. Cf. mon livre sur *Pascal : l'homme, l'œuvre, l'influence* (3e édition refondue, Paris, Fontemoing, 1904), et mes deux éditions des *Opuscules choisis* et des *Pensées* de Pascal (Paris, Bloud, 1905, 1906).

2. *Blaise Pascal*, par Joseph Bertrand, 1 vol. in-8°, Paris, C. Lévy, 1891

cuter. Ce grand savant était ainsi. Il aimait trop la littérature. Il mettait une sorte de coquetterie, — son *D'Alembert* en était déjà une preuve, — à parler de toute autre chose que de son métier. Il avait trop pris à la lettre le mot de Pascal : « Il faut qu'on n'en puisse dire, ni : Il est mathématicien, mais il est honnête homme.... » Et l' « honnête homme » en lui nous privait délibérément des informations que nous demandions au « mathématicien ». Comme d'ailleurs le simple lettré dans Joseph Bertrand ne valait pas le savant, personne depuis Montesquieu peut-être n'ayant écrit d'une manière plus dispersée, plus décousue et plus successive, il suit de tout cela que cet hommage au génie de Pascal n'a pas toute la signification qu'il aurait pu avoir et que nous étions en droit d'attendre. Non sans doute que tout soit non avenu dans ce livre. Il y a çà et là, et même en matière scientifique, plus d'une observation ingénieuse, plus d'une formule heureuse à glaner; et il est aussi assez piquant et très instructif de voir ce géomètre prendre contre Pascal la défense de la casuistique et des casuistes. Mais enfin, il faut bien avouer que, si nous ne connaissions Pascal que par ce volume, nous nous en ferions une idée fort incomplète.

Avec M. Sully Prudhomme[1], c'est un poète,

1. *La vraie Religion selon Pascal :* Recherche de l'ordonnance purement logique de ses *Pensées* relatives à la religion, suivie d'une analyse du *Discours sur les Passions de l'amour*, par Sully Prudhomme. Un vol. in-8°. Paris. Alcan. 1905.

mais un poète philosophe qui s'attaque à Pascal. M. Sully Prudhomme, en effet, n'est pas seulement le poète des *Solitudes* et des *Vaines tendresses*, il est aussi l'auteur d'une étude sur *le Problème des causes finales* et d'un livre intitulé *Que sais-je? Examen de conscience philosophique*. Il a publié en tête d'une traduction en vers du premier livre de Lucrèce une longue *Préface* qui a été remarquée et louée par Renouvier. « Ce travail, disait de son côté Scherer, est tout simplement l'un des essais les plus hardis, les plus rigoureux et les plus lucides que la spéculation contemporaine ait produits. Que le même écrivain ait écrit les *Solitudes* et rédigé la *Préface* dont je parle, c'est l'un des faits extraordinaires de notre temps. » J'ai peur qu'on n'en puisse dire autant de son récent ouvrage sur *la vraie Religion selon Pascal*. Le livre, à dire vrai, est moins un livre qu'un recueil d'études composées à des dates différentes et parfois, à ce qu'il semble, d'inspiration assez diverse. De là des redites et un certain manque d'unité que l'auteur, — qui est le scrupule et la probité mêmes, — n'a point cherché à masquer ou à faire disparaître, mais qui nuisent un peu à la parfaite clarté de l'ensemble.

On peut distinguer dans cet ouvrage trois principaux éléments : d'abord, un nouvel essai de restitution de « l'ordonnance purement logique » des *Pensées* relatives à la religion ; puis, une étude sur la « psychologie » de l'auteur des *Provinciales*; et enfin, un jugement sur la « religion » de Pascal et

sur le dogme catholique. La restitution tentée par M. Sully Prudhomme est intéressante, comme toutes les tentatives du même genre; mais, comme toutes les tentatives du même genre aussi, elle comporte une large part de « subjectivisme »; et, dans l'ensemble, elle paraît moins satisfaisante que celle de M. Brunschvicg, laquelle, d'ailleurs, on ne sait trop pourquoi, a l'air d'être ignorée du poète. Ses réflexions sur Pascal ne manquent parfois ni d'ingéniosité, ni de pénétration : on les voudrait seulement plus liées et exprimées sous une forme plus ramassée et plus vigoureuse. Mais c'est surtout dans la discussion des théories pascaliennes et des conceptions chrétiennes que ce travail paraît contestable, et, pour dire le mot, assez faible. Il y aurait, pour et contre le catholicisme, autre chose à dire que ce qu'en a dit M. Sully Prudhomme. Il est trop facile, pour critiquer tel ou tel dogme, d'en aller chercher la définition dans le *Catéchisme du diocèse de Paris*, et, sans autrement s'enquérir des interprétations et des commentaires de la théologie traditionnelle, des explications de la théologie positive, de raisonner sur cette simple formule, et d'en faire apparaître ce qu'on croit y voir d'intime contradiction. Cette méthode rappelle de trop près les procédés simplistes de la critique religieuse du XVIII[e] siècle; et l'on éprouve quelque peine à voir un esprit aussi délicat et aussi élevé que celui du poète de *la Justice* s'y attarder et s'en satisfaire. Ajouterons-nous que la conception de la science qu'il oppose aux données de la révélation chrétienne est

entièrement périmée de nos jours et qu'elle est abandonnée de tous les savants qui pensent? Il semble donc que, sur ces divers points, sur quelques autres encore, M. Sully Prudhomme n'ait pas suffisamment renouvelé les positions de sa jeunesse. « Bien que l'auteur de cet essai, nous dit-il, n'ait pas persévéré dans ses premières croyances, dans ses premiers actes de foi irréfléchis, son ouvrage pourra être lu sans aucune prévention par les chrétiens demeurés fidèles à leurs Églises respectives. » Le scrupule est touchant; et touchant aussi le désir qu'exprime le poète que son entreprise d'une restitution de l'ordre logique des *Pensées* soit « très profitable à ces chrétiens ». Elle l'eût été bien davantage, et pour tout le monde, si, rencontrant devant lui « la question controversée du conflit entre le dogme catholique et la raison », il l'avait reprise et discutée dans les termes exacts où elle se pose à la pensée contemporaine.

Venant à parler dans sa *Préface* de l'édition des *Pensées* publiée par M. G. Michaut, M. Sully Prudhomme s'exprime ainsi : « Cet ouvrage, précédé d'une lumineuse introduction, nous a fourni un précieux contrôle. » M. Michaut a depuis réimprimé en un volume à part, en l'enrichissant de nombreuses notes et de précieux appendices, l'étude sur *les Époques de la pensée de Pascal*[1] qui formait l'*Introduction* de sa grande édition des *Pensées*. Cette étude, d'une allure un peu lente,

1. G. Michaut, *les Époques de la pensée de Pascal*, 2e édition revue et augmentée. 1 vol. in 16, Paris, Fontemoing, 1902.

mais solide, judicieuse et bien informée, constitue l'une des meilleures biographies psychologiques que nous ayons encore de l'auteur des *Provinciales*. M. Michaut a essayé de faire la synthèse de tout ce que l'on savait de positif et de précis sur Pascal, et de retrouver, à travers ces documents qu'il interprète et qu'il commente avec beaucoup de sagacité, la succession des divers états d'esprit et d'âme par lesquels a passé le grand écrivain durant sa vie si courte et si remplie tout ensemble. On pourra, sur certains points de détail, pousser peut-être plus avant que M. Michaut et creuser plus profondément ; on pourra, sur d'autres, discuter quelques-unes de ses conclusions; dans l'état actuel des faits connus et des textes, il sera difficile de ne pas reconnaître presque toujours la sagesse de ses interprétations. Et comme, d'ailleurs, il nous fournit tous les moyens de vérifier ses dires, cet excellent travail demeure comme le point de départ à peu près indispensable de toutes les études ayant Pascal pour objet.

Nous n'en dirons pas autant du livre que M. Souriau a consacré à Pascal dans la *Collection des classiques populaires*[1]. Non qu'il n'y ait dans ce livre une étude fort consciencieuse du sujet, un vif et louable désir d'impartialité, et, çà et là, des renseignements et des observations dont on peut faire son profit. Mais l'auteur y soutient une thèse qui paraît bien paradoxale. M. Souriau a fait

1. *Pascal*, par M. Maurice Souriau, 1 vol. in-8°, Paris, 1897; Société française d'imprimerie et de librairie.

une découverte : il a trouvé que Pascal était janséniste, et c'est par le jansénisme qu'il explique toute l'œuvre de Pascal, et en particulier les *Pensées*. Il ne va pas « jusqu'à dire que, si Pascal avait eu le temps de parfaire son ouvrage, toute la fin eût été comme une suprême *Provinciale* », et il convient que « ce serait une pure hypothèse en l'air ». Mais, en fait, il n'établit pas une très grande différence entre les *Provinciales* et l'*Apologie* ; il écrit en propres termes : « Les *Pensées* sont surtout une exposition du jansénisme exaspéré, un nouvel *Augustinus* revu et considérablement aggravé » ; il déclare, — car il a le style volontiers imagé, — que « le *pascalisme* s'éloigne autant du christianisme que le soleil d'hiver, vu au travers des brouillards de la Normandie, diffère du plein soleil du Midi, en été ». En un mot, il fait des *Pensées*, pour une large part, une pure et simple reprise des *Provinciales*. Et il aboutit à cette conclusion : « A la reconstitution traditionnelle de l'*Apologie*, qui en faisait une superbe église gothique, originale, audacieuse, illuminée par de larges et éclatantes verrières, grande ouverte à la foule des fidèles, qu'elle appelle par le chœur de ses cloches sonnant gaîment à toute volée, je propose de substituer la vision suivante : le monument achevé se dresse devant nous, formidable, comme une abbaye du moyen âge : moitié temple et moitié forteresse. On prie à l'intérieur, dans des cryptes où d'étroites ouvertures, meurtrières plutôt que fenêtres, laissent filtrer une lueur triste ; mais sur-

tout la garnison, peu nombreuse, se bat en désespérée contre l'ennemi du dehors, tandis que du beffroi tombe comme un gémissement la note lugubre du glas. Ce n'est pas la bannière fleurdelisée de l'Église qui flotte sur le donjon : c'est le drapeau noir du jansénisme. » Cette « vision » a de quoi séduire une imagination de romantique ; mais pourquoi faut-il que ni la lecture intégrale des *Pensées*, ni les témoignages contemporains ne puissent nous permettre de nous en accommoder[1]?.

1. M. Souriau veut à tout prix que l'unique raison qui ait fait écarter par la famille de Pascal le *Discours* de Filleau de la Chaise soit le silence de ce dernier sur l'intention polémique de l'*Apologie*, et s'il regrette qu'Étienne Périer, dans sa *Préface*, « n'indique pas avec une absolue netteté toute l'idee maîtresse du livre », il y relève avec joie la discrète allusion aux jésuites, et il voit dans ces quelques lignes « le passage capital où la famille va rétablir bon gré mal gré la pensée essentielle de l'*Apologie* ». La conjecture est ingénieuse; mais on voudrait savoir sur quels témoignages, sur quels textes précis elle s'appuie. C'est là, selon nous, interpréter d'une façon bien arbitraire ce mot d'une lettre de Mme Périer au médecin Vallant sur le *Discours* de Filleau de la Chaise, qui « ne contenait rien, déclare-t-elle, de toutes les choses que nous voulions dire, et en contenait plusieurs que nous ne voulions pas dire ». A cette interprétation de M. Souriau il nous suffira d'opposer ce fragment d'une lettre de Brienne à Mme Périer : « *Vous souhaitez qu'on dise positivement* que ce sont de petits morceaux de papier qu'on a trouvés mal écrits et que c'étaient les premières expressions des pensées qui lui venaient lorsqu'il méditait sur *son grand ouvrage contre les athées*; que ni lui ni personne n'a repassé dessus que pour les mettre en ordre seulement; qu'on a encore les originaux en la manière qu'on les a trouvés, etc. On dira tout cela.... » — Il n'est pas ici, on le voit, question des jésuites, lesquels, assurément, eussent été visés dans l'*Apologie*, mais accessoirement, et non pas essentiellement ; et, conformément à la tradition, c'est donc bien « contre les athées » avant tout que Pascal se proposait de diriger tout le principal effort de son argumentation.

Tout autre est le *Pascal*[1] que Adolphe Hatzfeld a publié dans la *Collection des Grands Philosophes*. Fin lettré, philosophe même de vocation, lexicographe de rare valeur, Hatzfeld était un esprit de haute distinction et de vaste culture, et qui peut-être, extérieurement du moins, n'a pas donné toute sa mesure ni rempli tout son mérite. Taine, qui avait été l'un de ses premiers élèves, faisait de lui le plus grand cas : « Si je réussis plus tard, lui écrivait-il un jour, ce sera grâce à vos leçons, car vous m'avez appris à travailler et à conduire mon esprit, et vous me serez utile dans l'avenir autant que dans le présent ». Et plus tard encore : « J'ai passé par bien des mains, mais mon premier maître a laissé sa marque dans ma pensée et dans mes écrits ». D'origine israélite, il passait pour avoir été converti au catholicisme par Pascal. Peu après l'édition Faugère, il avait proposé à Cousin de publier, en collaboration avec lui, les *Pensées* dans l'ordre indiqué par Étienne Périer. Le projet n'avait pas abouti ; mais Pascal n'en était pas moins demeuré l'un de ses auteurs favoris, l'un de ceux avec lesquels il avait le plus vécu. La mort, malheureusement, si elle lui a laissé le temps d'achever son livre, ne lui a pas permis de le revoir et d'en corriger les épreuves, ni, par conséquent peut-être, de le porter à son dernier point de perfection. Tel quel, l'ouvrage est d'un réel intérêt. D'abord, l'étude de l'œuvre scientifique de Pascal

1. *Pascal*, par Ad. Hatzfeld. 1 vol. in-8°. Paris. Alcan. 1901.

y a été confiée à un spécialiste, le lieutenant Perrier, dont les observations viennent très heureusement compléter les indications trop brèves du chapitre de Joseph Bertrand sur *Pascal géomètre et physicien*. Nous y voyons très clairement que si, par son œuvre proprement dite, Pascal n'est que « le premier parmi les seconds », par la puissance et la capacité du génie il est au tout premier rang des grands savants, et de la race même des Descartes et des Newton[1]. Quant au travail propre de Hatzfeld, il témoigne, çà et là, peut-être avec quelque excès, d'une double préoccupation. En « soumettant au contrôle des textes les différentes opinions » qui ont cours sur le compte de Pascal, il a été très frappé de l'unité et de la continuité que lui ont paru présenter la vie et la pensée du grand écrivain ; et c'est cette unité et cette suite qu'il s'est particulièrement efforcé de mettre en lumière. L'idée ne laisse pas d'être assez juste ; mais, pour se donner plus complètement raison, n'est-il pas arrivé au biographe d'atténuer un peu ce que nous croyons savoir de « la période mondaine » de la vie de son héros? D'autre part, à l'inverse de

1. Je mentionnerais ici plus longuement les trois articles, d'une érudition aussi tranchante que superficielle, et d'ailleurs erronée, où M. Félix Mathieu (*Revue de Paris* des 1er et 15 avril, 1er mai 1906), à propos de l'expérience du Puy de Dôme, s'est évertué à convaincre Pascal de plagiat et de faux, si M. Abel Lefranc (*Revue bleue* des 11 et 18 août, 8 septembre), M. Brunschvicg (*Correspondance de l'Union pour la vérité*, n° 2), M. Michaut (*Revue latine* du 25 septembre), M. Duhem (*Revue générale des sciences*, 15 et 30 septembre : cf. du même écrivain dans la même *Revue*, 15 juillet 1905, un remarquable article sur *le Principe de Pascal*) n'avaient pas fait entièrement justice de ces singulières accusations.

M. Souriau, Hatzfeld a cru voir entre les idées des jansénistes et celles de Pascal plus d'oppositions que de ressemblances, et il essaie d'établir l'entière « conformité de l'*Apologie* à la doctrine de l'Église ». Dût-on trouver que, sur ce point encore, il exagère quelque peu, il y a lieu de tenir compte de ses observations, qui sont d'un homme très informé des questions religieuses. Et d'ailleurs, si Pascal revenait au monde, lui qui se proposait, au témoignage de Nicole, d'adoucir et d'humaniser la dure doctrine janséniste de la grâce, il est vraisemblable qu'il approuverait mieux cette interprétation que celle de M. Souriau.

Le livre d'Adolphe Hatzfeld fait partie, avons-nous dit, de la *Collection des Grands Philosophes*. On a, de nos jours, une tendance, parfaitement justifiée, selon nous, à considérer l'auteur des *Pensées* comme un « grand philosophe », et c'est sans doute pourquoi l'on voit des philosophes de profession s'y appliquer si volontiers. C'est un éminent philosophe, M. Émile Boutroux, qui nous a donné le *Pascal* de la *Collection des Grands Écrivains français*. M. Boutroux est, comme l'on sait, l'auteur de remarquables et profondes *Études d'histoire de la Philosophie*, et, surtout peut-être, d'un petit livre sur la *Contingence des lois de la nature* qui a fait date dans l'histoire de la pensée contemporaine. Son livre sur *Pascal*[1] est sorti d'un cours de deux années professé à la Sorbonne, et qui a eu

1. *Pascal*, par Émile Boutroux. 1 vol. in-16 ; Hachette, 1900.

un très vif et très légitime succès : l'intérêt passionnant du sujet, la réputation du professeur, sa pénétrante et scrupuleuse méthode, l'émotion contenue de sa parole y attiraient, y retenaient un nombreux et attentif auditoire. La courte *Préface* de son livre est touchante, et en indique bien l'esprit : « Pascal, avant d'écrire, se mettait à genoux, et priait l'Être infini de se soumettre tout ce qui était en lui, en sorte que cette force s'accordât avec cette bassesse. Par les humiliations il s'offrait aux inspirations. — Il semble que celui qui veut connaître un si haut et rare génie dans son essence véritable doive suivre une méthode analogue, et, tout en usant, selon ses forces, de l'érudition, de l'analyse et de la critique, qui sont nos instruments naturels, chercher, dans un docile abandon à l'influence de Pascal lui-même, la grâce inspiratrice qui seule peut donner à nos efforts la direction et l'efficace. » L'historien s'est si bien abandonné à l'influence de Pascal, il s'est si bien identifié avec lui qu'à chaque instant, dans la trame de son style, des réminiscences, des tours, des pensées de Pascal viennent s'enchâsser et se fondre, et que, parfois, on a comme l'illusion d'entendre Pascal se raconter lui-même. Cette identification qui, à l'ordinaire, produit les plus heureux effets, et donne à tout le volume une couleur et un accent très *pascaliens*, n'a-t-elle pas, d'ailleurs, çà et là, entraîné quelques inconvénients? Sur la question des *Provinciales*, par exemple, on est tenté de trouver que M. Boutroux épouse bien aisément la cause de son auteur

ou, du moins, l'on voudrait qu'il en eût un peu moins l'air : ne va-t-il pas jusqu'à paraître justifier le mot célèbre de Pascal, et qu'on lui a reproché avec raison : « Je ne suis pas de Port-Royal »? On eût souhaité peut-être aussi que le dédoublement de ces deux pensées eût lieu à la fin, et qu'après avoir si profondément pénétré et compris Pascal, l'historien, le philosophe portât sur la personne et sur l'œuvre de Pascal un ferme et décisif jugement de fond. Enfin, n'est-il pas arrivé parfois à M. Boutroux d'interpréter avec une certaine hardiesse conjecturale les états d'âmes successifs de Pascal? Je ne suis pas absolument sûr, pour ma part, que la conversion définitive de Pascal ait été tout à fait telle que M. Boutroux l'a « reconstituée » dans le très beau, dans l'admirable chapitre qu'il a consacré à cette question. Mais ce sont là des objections de détail qui n'entament en rien la haute et rare valeur de l'ensemble. Quand on songe aux difficultés de toute sorte, — difficultés d'exécution surtout, — que rencontrait le dessein de M. Boutroux, on ne peut qu'être frappé de l'aisance avec laquelle il les a le plus souvent surmontées. Il est toujours délicat de se placer pour ainsi dire dans une âme étrangère pour en étudier et pour en revivre la vie intérieure; et, quand cette âme est celle de Pascal, l'entreprise a de quoi décourager les plus hardis. M. Boutroux a eu cet heureux courage, et le portrait qu'il nous a tracé de son héros est au total le plus complet, le plus intime en quelque sorte, et le plus ressemblant que nous ayons encore.

III

Dans les dernières pages de son livre M. Boutroux soulève discrètement une question qui se pose comme d'elle-même au terme de cette revue des derniers travaux relatifs à Pascal. Pourquoi a-t-on tant écrit depuis quelques années sur l'auteur des *Pensées*? Pourquoi a-t-on tant de fois réédité ses œuvres? Pourquoi, en un mot, l'étudie-t-on de nos jours avec une ferveur et une piété si singulières?

Un fait tout d'abord est à signaler, que nous avons déjà noté au passage. Visiblement, ce qui attire nos contemporains dans l'œuvre de Pascal, ce sont les *Pensées* beaucoup plus que les *Provinciales*. Certes, les *Provinciales* demeurent une œuvre de tout premier ordre; mais il est indubitable qu'elles ont un peu vieilli. En dehors de l'intérêt littéraire et historique qu'elles nous présentent toujours, et qui est considérable, il semble que les « honnêtes gens » d'aujourd'hui aient moins de raisons de se passionner pour elles que ceux du temps de Pascal. Il nous faut un certain effort pour entrer pleinement dans l'état d'esprit qu'elles requièrent et qu'elles entretiennent. Les questions qu'elles agitent nous paraissent moins essentielles, moins vitales, moins actuelles qu'on ne l'a parfois prétendu. Surtout, nous sommes moins sûrs qu'autrefois que, sur le fond du débat, Pascal ait toujours raison contre ceux qu'il a

si éloquemment combattus. Les problèmes ont changé d'aspect depuis vingt ans. Des travaux comme ceux de Molinier et de Joseph Bertrand, d'Henry Michel et de M. Thamin ont déplacé les points de perspective. Quand nous rencontrons ce mot de Havet : « Casuistique et morale relâchée sont choses inséparables », nous sourions, et nous nous demandons s'il a non seulement étudié, mais simplement compris la question même qu'il tranche. Il y avait une casuistique stoïcienne; il y a une casuistique kantienne; et ni le stoïcisme, ni le kantisme n'ont jamais passé pour être des « morales relachées ». Ce sont là des préjugés de « victimes du Deux-Décembre » que nous ne pouvons plus partager. Trop neuf dans ces sortes de questions, et entraîné d'ailleurs par l'esprit de parti, Pascal, malgré tout son génie, n'a pas, philosophiquement parlant, réalisé l'œuvre d'éternelle justice et d'absolue vérité dont on l'a loué imprudemment quelquefois. Et s'il n'était l'auteur que des *Provinciales*, qui sait si, dans un avenir assez prochain, on le lirait, — en dehors des historiens et des critiques, — beaucoup plus qu'on ne lit, de nos jours même, la *Satire Ménippée* ou les *Pamphlets* de Paul-Louis Courier?

Mais il est, — heureusement pour lui et pour nous, — l'auteur des *Pensées*. Et c'est bien décidément à cette œuvre inachevée que vont les préférences, les admirations, le culte pieux des générations montantes. Et la question que nous posions tout à l'heure reparaît sous une forme nouvelle.

Pourquoi aimons-nous le Pascal des *Pensées*? Pourquoi ni les éditions qu'on nous en donne, ni les interprétations qu'on nous en propose n'épuisent-elles notre curiosité, ne lassent-elles notre attention, et n'usent-elles notre patience?

Il semble que ce qui nous attire dans les *Pensées*, ce soit tout d'abord l'incomparable maîtrise de l'écrivain. « L'homme, a dit Pascal, est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous »; et peut-être, dans cette saisissante et profonde formule, nous a-t-il livré le secret de ce style dont personne peut-être en notre langue n'a égalé la puissance et la variété. Le style de Pascal, — et c'est peut-être la meilleure définition qu'on en puisse donner, — a ceci d'admirable qu'il « s'accommode à tous nos besoins », et qu'il les « remplit » tous. Logique, ironie, éloquence, poésie, mépris, colère, pitié, tendresse, il prend tous les tons; toutes les formes de la pensée, toutes les nuances du sentiment, il les exprime avec une aisance, avec une justesse et avec une force qui tiennent véritablement du prodige. Nous autres, médiocres écrivains que nous sommes, notre expression reste toujours en deçà et au-dessous de notre pensée : elle en est un pâle reflet, un écho lointain et affaibli, et nous nous lamentons de ne savoir rendre avec des mots ce que nous croyons sentir en nous de profond et de rare. Pascal, lui, a l'expression *adéquate* : c'est la pensée même qui, comme la déesse antique, jaillit tout armée du cerveau de l'écrivain. De là la vigueur ramassée de ce

style; de là sa force de persuasion et d'émotion, et ce que je voudrais pouvoir appeler sa capacité de vibration et d'ébranlement. Il est telle parole de Pascal qui entre en nous avec une telle force irruptive que, de longues années durant, aux heures de rêverie solitaire, nous l'entendons retentir encore au fond de notre âme. — « Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne du plaisir des sens, *qu'ils s'en soûlent et qu'ils y meurent.* » Je défie bien quiconque a lu ceci pour la première fois de n'en avoir pas reçu comme une véritable secousse physique. C'est le geste réprobateur du Dieu d'Israël qui abandonne son indigne créature; c'est l'accent irrité du prophète hébreu qui repousse et qui condamne. — Et ceci : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » Peut-on, avec moins de mots, plus fortement exprimer l'épouvante et l'abandon de l'homme qui cherche Dieu dans « tout l'univers muet » et qui ne l'y trouve pas? — Ailleurs enfin, ce sont les paroles ineffables du « Dieu d'amour et de consolation » qui pacifie et qui relève : « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.... J'ai pensé à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi.... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes.... Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures.... » — Quelle poésie, quelle douceur et quelle tendresse! Quelle âme que celle qui trouve de pareils accents! Et quel prestigieux écrivain que celui

qui sait en prolonger en nous le contagieux frémissement!

Il y a un trait par où le style de Pascal intéresse plus particulièrement peut-être notre sensibilité contemporaine. Nous n'avons pas impunément traversé le romantisme et le naturalisme. Au contact des œuvres sorties de ces deux écoles, nous avons contracté une invincible horreur du style abstrait. Nous voulons que les écrivains s'adressent à notre imagination en même temps qu'à notre raison ; nous exigeons d'eux qu'ils mettent sous nos yeux les choses mêmes dont ils parlent; et plus les images qu'ils nous en fourniront seront nettes, vives et familières, plus nous leur saurons gré de correspondre ainsi à nos goûts et à nos désirs. Et cela est si vrai que, parmi les grands écrivains du passé, nos préférences vont précisément à ceux qui, d'instinct, ont réalisé notre idéal d'aujourd'hui : elles vont à Saint-Simon et à La Fontaine, à Molière et à Bossuet; elles vont surtout à Pascal. Celui-ci l'avait bien prévu. « La manière d'écrire d'Epictète, de Montaigne et de Salomon de Tultie [à savoir Pascal lui-même] est la plus d'usage, qui *s'insinue le mieux*, qui demeure le plus dans la mémoire, et qui se fait le plus citer, *parce qu'elle est toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie.* » C'est cela même. Rien d'artificiel et de convenu dans ce style; rien d'académique et de compassé; tout y est concret, et tout y est vivant. La brusque familiarité des tours, la hardiesse saisissante et l'éclat des images, le réalisme même

de l'expression, tout cela nous attire et nous ravit, et nous pardonnons à Port-Royal d'avoir cru devoir orner un peu cette simplicité et parer cette négligence, puisque les scrupules mêmes des pieux solitaires ont permis aux éditeurs modernes de retrouver et de nous rendre sinon un nouveau Pascal, du moins un Pascal plus vivant encore, plus naturel et plus intime, et dont la langue même fût en conformité plus étroite encore avec celle que nous parlons[1].

La conformité n'est pas moins étroite, elle est plus significative encore entre les idées de Pascal et les nôtres. Si grand cas que nous fassions du style, nous en faisons un plus grand encore de la pensée :

1. Voici un exemple assez curieux des retouches, si contraires à nos habitudes modernes, que le goût timoré de Port-Royal a fait subir au texte de Pascal : c'est à propos de la *pensée* dont j'ai cité tout à l'heure le début : « ... Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens, qu'ils s'en soûlent et qu'ils y meurent. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder, et d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis, — qu'ils se consolent. Je leur annonce une heureuse nouvelle : il y a un libérateur pour eux : je le leur ferai voir : je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux : je ne le ferai point voir aux autres. Je ferai voir qu'un Messie a été promis, qui délivrerait des ennemis : et qu'il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non des ennemis. » — Port-Royal n'a point reculé devant l'expression : *qu'ils s'en soûlent* (le mot soûler, d'ailleurs, était noble au XVIIe siècle). Mais, en revanche, le lyrisme triomphal de l'admirable mouvement qui suit l'a un peu effarouché : *Je leur annonce une heureuse nouvelle... je leur ferai voir... je montrerai... : je ne ferai pas voir aux autres. Je ferai voir...* — Port-Royal imprime tout simplement : « Qu'ils se consolent ; il y a un libérateur pour eux ; il y a un Dieu pour eux. Un Messie a été promis pour délivrer des ennemis ; et il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non pas des ennemis. »

et nous admirerions moins Pascal s'il n'était pas, selon le mot d'un de ses interprètes, M. Brunschvicg, « un penseur tel que les temps modernes n'en ont pas eu de plus profond ». Qu'on ouvre au hasard le recueil des *Pensées*. On y rencontre à profusion des mots qui frappent par leur profondeur et leur justesse, et dont il semble que la réflexion n'épuisera jamais le sens et la portée. Observations sur l'homme et sur la vie, sur la nature et sur la science, sur la morale et sur la société, sur l'art et sur la philosophie, on trouve de tout cela dans ce petit volume, et tout cela exprimé avec une vigueur de concision, avec un je ne sais quoi de direct, de plein et de définitif qui en redouble la puissance suggestive. A quoi bon citer? A quoi bon rappeler des formules qui sont dans toutes les mémoires? Il semble vraiment que cet homme soit allé au fond de toutes les questions qui peuvent intéresser l'homme, et que, de chacune de ses explorations à travers le monde moral, il ait rapporté des lumières nouvelles. Plus on voudra réfléchir par exemple à la célèbre distinction entre l' « esprit géométrique » et l' « esprit de finesse », ou à la théorie des « trois ordres », plus on les trouvera riches de signification, plus l'on verra s'en dégager d'infinies conséquences. Mais il y a plus. Pascal ne s'est pas contenté de formuler « sous l'aspect de l'éternité » des idées vraies d'une vérité éternelle; il était doué d'une telle force de pensée, il avait une telle capacité d'invention qu'il lui est arrivé non seulement de pressentir, mais encore

d'exprimer avec une singulière netteté des conceptions toutes contemporaines. — On a rapproché non sans raison le procédé logique de Pascal qui consiste essentiellement à opposer deux thèses contradictoires, deux vérités partielles et incomplètes, et à en chercher la justification dernière dans un point de vue supérieur qui les domine en les unifiant, de la dialectique de Hegel qui procède également par thèse, antithèse et synthèse; et ce n'est pas la seule idée hégélienne que l'on trouverait dans Pascal. — Voici maintenant du Darwin ou du Spencer : « Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? La coutume est une seconde nature, qui détruit la première. Mais qu'est-ce que nature? Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? *J'ai grand'peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume*, comme la coutume est une seconde nature[1]. » — Voici du Taine : « *Talent principal, qui règle tous les autres* » : c'est exactement la fameuse théorie de la *faculté maîtresse*[2]. — Les discussions récentes sur « les faillites

1. « La nature de l'homme, dit encore Pascal, n'est pas d'aller toujours, elle a ses allées et ses venues... La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc. Le flux de la mer se fait ainsi... » — N'est-il pas bien remarquable de le voir s'inscrire déjà en faux contre la conception du progrès *rectiligne*, si chère aux philosophes du XVIII[e] siècle, et en arriver, par une vue de génie, aux théories toutes contemporaines de nos évolutionnistes sur la *régression* : *itus et reditus*?

2. Cf. encore la *pensée* suivante : « Il y a un certain modèle d'agrément et de beauté qui consiste en un certain rapport entre notre nature, faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous

partielles de la science » sont comme enveloppées dans plus d'une *pensée*, notamment dans celle-ci : « La science des choses extérieures ne me consolera pas de l'ignorance de la morale au temps d'affliction; mais la science des mœurs me consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures ». On pourrait multiplier les rapprochements et les exemples. En vérité, ce penseur mort il y a plus de deux siècles nous est plus contemporain que tel autre qui vit encore. Comment ne le lirions-nous pas avec passion? Nulle pensée n'est plus excitatrice et plus fécondante; nulle n'éclaire de plus vives lueurs tous les problèmes qu'elle a remués; et nous retrouvons en elle, sous la forme la plus précise et la plus actuelle, l'écho de toutes nos préoccupations.

C'est dire que, plus encore que le grand écrivain et le profond penseur, ce qui nous attire en lui, c'est le philosophe religieux et l'apologiste. Car le Pascal des *Pensées*, il ne faut pas l'oublier, est avant tout un apologiste du christianisme. C'est là que, dans son œuvre, tout devait converger; c'est à une démonstration de la vérité de la religion que tout devait aboutir; c'est à renouveler et à fortifier nos raisons de croire qu'il voulait travailler; c'est à toucher des « libertins », à convaincre des « athées », à conquérir à son Dieu de nouvelles âmes, c'est à

plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée : soit maison, chanson, discours, vers, prose, femme, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits, etc. Tout ce qui n'est point fait sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon... » — On a reconnu là la théorie que Taine a rendue célèbre sous le nom de *modèle idéal*.

convertir, en un mot, qu'il voulait faire servir tous les dons qu'il sentait en lui. « Si ce discours vous plait et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Être infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, *de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire.* » Que parlions-nous tout à l'heure de son génie de style et de sa profondeur de pensée! Pascal estime que tout cela « ne vaut pas une heure de peine ». Ou plutôt, si, plus que personne, il a ambitionné la gloire de bien écrire, c'est qu'il sait quelle est la valeur persuasive du style; s'il a exprimé sur toutes sortes de questions des idées fortes et neuves, c'est que ces idées étaient un acheminement à la grande démonstration qu'il voulait tenter. Mais tout cela est pour lui un moyen, et non une fin. Son objet propre, essentiel, c'est l'étude du problème religieux et apologétique; c'est à poser ce problème dans toute sa force et dans toute sa rigueur, c'est à en élucider toutes les données, à en éclairer tous les aspects qu'il a employé toutes les ressources de son incomparable génie. A force de sincérité et de logique, ruiner ou diminuer tout au moins les difficultés de croire, rapprocher de lui l'incrédule, et, dans la mesure où un homme peut travailler au salut de ses frères, frayer et préparer les voies à la grâce, voilà manifestement ce qu'a voulu faire Pascal, et ce qui a été pour lui, dans les dernières années de cette vie douloureuse, « l'œuvre uniquement nécessaire ».

Et c'est précisément ce qui nous le rend particulièrement cher. Il est devenu banal d'observer que le problème religieux préoccupe étrangement la pensée contemporaine. Autant, il y a vingt-cinq ou trente ans, ces questions intéressaient peu ceux qui se piquaient de penser, autant aujourd'hui elles sont redevenues actuelles et vivantes. Une philosophie aussi timide qu'elle était verbeuse, aussi superficielle qu'elle se croyait habile, l'éclectisme, — puisqu'il faut l'appeler par son nom, — avait cru supprimer le problème en accumulant les nuages et en multipliant les phrases. Elle « démontrait » l'existence de Dieu, — et quel Dieu! celui de Voltaire et de Béranger, le « Dieu des bonnes gens », pour tout dire, — dont elle limitait d'ailleurs prudemment la puissance; elle « prouvait » l'immortalité de l'âme; elle fondait une « religion naturelle »; elle esquivait d'ailleurs la question de la révélation et celle de la transcendance du christianisme; l'ombre de Platon et celle d'Aristote, celle de Descartes et celle de Bossuet étaient invoquées ensemble ou tour à tour, et l'on tenait pour des « sceptiques » tous ceux qui, dans le présent ou dans le passé, se montraient réfractaires à la foi nouvelle. Pendant près d'un demi-siècle, la langue dont on a pu dire qu'il y a une probité attachée à son génie abrita toutes ces équivoques. Quand on se réveilla de ce long sommeil philosophique, on s'aperçut que les questions religieuses, bien loin d'avoir été comme définitivement éconduites des préoccupations des hommes, reparaissaient plus graves et plus angois-

santes que jamais. De tous côtés on se reprit à les étudier avec une singulière ardeur. Il n'est personne de nos jours qu'elles laissent indifférent. Les esprits les plus dégagés de toute attache confessionnelle, au lieu d'en nier l'importance, comme ils n'y eussent point manqué jadis, sont les premiers à donner l'axemple d'une étude sinon toujours impartiale, du moins toujours passionnée et toujours attentive ; et sous nos yeux, des hommes politiques, — on sait avec quel succès, — s'improvisent tous les jours théologiens ou canonistes. Faisant écho à ce mouvement général des esprits, on a même vu se produire en ces dernières années quelques-unes des évolutions morales les plus curieuses dont l'histoire des idées ait gardé le souvenir. On peut en sourire ou s'en plaindre : on ne peut nier, — car il y a des *faits* qui sont indéniables, — que l'inquiétude religieuse soit un des traits dominants de notre temps.

Dans ces conditions, il était inévitable que l'on revînt à Pascal. Pascal avait été l'une des victimes de l'éclectisme. Cousin avait eu le mérite de remettre en honneur le texte original des *Pensées* ; mais, avec sa fougue habituelle, il s'était aussitôt empressé de dénoncer le « scepticisme » de leur auteur; et, sans prendre garde à l'équivoque du terme, on l'en avait cru sur parole. On ne s'était pas rendu compte que Pascal n'était « sceptique » qu'à l'égard de l'éclectisme : et, de fait, il n'était pas besoin d'être clairvoyant pour lire à presque toutes les pages des *Pensées* la condamnation formelle des théories favorites de Victor Cousin. « Le déisme,

presque aussi éloigné de la religion chrétienne que l'athéisme qui est tout à fait contraire » : voilà de ces *pensées* que Cousin n'a jamais pu pardonner à Pascal, et il était naturel que Pascal, le vrai Pascal, bénéficiât de la juste réaction qui s'est produite contre la pseudo-philosophie de Victor Cousin. D'autre part, à étudier comme on le fait à notre époque les questions religieuses, on ne pouvait manquer d'interroger l'homme qui, peut-être, dans les temps modernes, les a posées avec le plus de force et de profondeur. Un théologien protestant, Auguste Sabatier, n'a-t-il pas pu dire : « Une histoire des destinées des *Pensées* de Pascal serait l'histoire à peu près complète de la philosophie religieuse en France dans les trois derniers siècles »? Et un philosophe catholique, l'abbé Laberthonnière, de s'écrier à son tour en parlant de Pascal : « Et qui donc a scruté comme lui, avec une pareille hardiesse, les fondements de toutes choses, et surtout les fondements de la religion? » Et cela est vrai. Sur la question de la croyance, sur celle des rapports de la raison et de la foi, des différents ordres de connaissances et de certitudes, sur celle de la révélation et du surnaturel, bref, sur toutes les questions qui sont comme à la base de toute enquête de ce genre, Pascal abonde en vues qui rejoignent exactement les conclusions actuelles de la psychologie et de la philosophie religieuses[1].

1. Dans son beau livre sur *Newman, Essai de biographie psychologique* (Paris, Bloud, 1906), M. l'abbé Bremond remarque justement que Pascal est presque le seul des grands écrivains et

Voici, par exemple, une remarque qui ruine par avance la plupart des objections dont a vécu la critique du XVIIIe siècle et celle même du XIXe : « Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles : mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'intérieur et d'extérieur [1]. » C'est la gloire de Pascal d'avoir si profondément repensé sa religion que son œuvre s'est comme insérée dans la définition de la religion même.

Un autre trait le rapproche encore de nous. Il est incontestable que nous savons gré à Pascal, non seulement d'avoir deviné et formulé, en matière religieuse, nos conceptions toutes contemporaines, mais encore d'avoir traité ces questions non pas en théologien de profession, mais en « honnête homme ». « Ceux-là honorent bien la nature, écrit-il quelque part, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, et même de théologie. » Il sentait bien que c'était là une partie de sa force. « Lorsqu'on entend les prédicateurs, disait un jour Bossuet, je ne sais quelle accoutumance malheu-

penseurs français que connaisse bien Newman, dont il s'inspire, et qu'il cite volontiers. Le *pascalianisme* et le *newmanisme* contemporains sont, à n'en pas douter, deux faits du même ordre. — Voir, à ce propos, dans les œuvres d'un des amis de Newman restés anglicans, le doyen Church, un remarquable sermon sur Pascal (R. W. Church, *Pascal and other sermons*, London, Macmillan, 1896, p. 1-24).

1. Ce pourrait être comme l'epigraphe du livre du P. Tyrrel, traduit en français par M. Augustin Leger, *la Religion extérieure*, Paris, Lecoffre.

reuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Évangile, fait qu'on l'écoute plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les mauvaises mœurs; on dit *qu'ils le font d'office*; et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme *que l'on croit du monde*, simplement et sans affectation, propose de bonne foi *ce qu'il sent de Dieu en lui-même, quand il ferme la bouche à un libertin* qui fait vanité du vice, ou qui raille impudemment des choses sacrées, encore une fois, chrétiens, qu'une telle conversation, assaisonnée de ce sel de grâce, a de force pour exciter l'appétit et réveiller le goût des biens éternels! » Pascal est venu réaliser le vœu de Bossuet. Il a vécu dans le monde; il sait comment s'y posent les questions, et quel tour il faut donner à son argumentation pour se faire écouter et pour convaincre. Il a vu des « libertins » réels et vivants; il a discuté avec eux; il connaît leur état d'esprit; il s'est rendu compte que les syllogismes de l'École n'ont le plus souvent sur eux aucune prise ; et il estime, — car il est géomètre et logicien, — qu'ils ont parfois raison de penser que tel ou tel d'entre ces raisonnements sont dépourvus de toute force probante. Ces arguments-là, lui, Pascal, il les sacrifie sans pitié ; et à ceux qu'il conserve, il donne un air de nouveauté et d'imprévu, qui en redouble la puissance de persuasion. De là cet accent tout chrétien, certes, mais très laïque de son *Apologie*; de là cet air d' « honnêteté », et cette probité intellectuelle qui dédaigne les triomphes trop faciles, et d'ailleurs illusoires, et

qui, loin de dissimuler les difficultés, les souligne et les accuse, plus éprise de vérité et de franchise que d'habileté, moins soucieuse de réfuter des abstractions que de conquérir des âmes. De là enfin ce je ne sais quoi de vécu, de concret, de *positif*, qui répond d'une manière si complète aux exigences de notre réalisme. Par delà les livres et les sophismes à discuter, Pascal a vu des hommes à réduire; et il a jeté sur ses contemporains un regard si aigu et si perçant que, par delà les hommes de son temps, il a atteint ceux du nôtre [1].

Pascal a bénéficié enfin du mouvement tournant que nous voyons se produire dans l'apologétique contemporaine [2]. Pour mieux répondre aux préoccu-

1. Il n'est pas jusqu'à l'exégèse où Pascal, rien qu'en s'y appliquant, n'ait jeté de lumineux et décisifs coups de sonde. C'est du moins l'avis d'un écrivain particulièrement compétent, le P. Lagrange, dans un très curieux et pénétrant article de la *Revue biblique* (octobre 1906) sur *Pascal et les Prophéties messianiques*. « Au cours d'études assez prolongées sur les prophéties, écrit-il, nous avons été vivement frappé de ce que les *Pensées* contenaient sur ce point de fécond et de décisif, *on dira même, si l'on veut, d'actuel.* » Quelle est exactement, au regard de la critique moderne, « la force probante » de ces prophéties, et en quoi consiste-t-elle? « Pascal, nous dit le P. Lagrange, a entrevu, il a vu, *il a proclamé la vraie solution*, et les brèves notes qui la contiennent sont peut-être ce qu'il a écrit de plus beau. » Et il cite, et il commente avec « ivresse » un certain nombre de *pensées* (voir notre édition : VIII, 11 : X, 8, 16, 18 : XI, 14, 16 : XII, 16, 26, 29 ; XIII, 20, ou édition Brunschvicg, nos 571, 659, 675, 678, 729, 733, 772, 783, 838), d'où il résulte que, d'après Pascal, toutes les prophéties sont essentiellement relatives à l'avènement d'un ordre spirituel nouveau, celui de la charité ou de la sainteté. Or, il est incontestable que cette prédiction a été réalisée par le christianisme et par le seul christianisme. Le P. Lagrange estime que la preuve ainsi conçue « est vraiment solide, et *la seule qui puisse faire impression* sur un esprit armé de toutes ces forces de résistance que la culture moderne oppose trop souvent à l'action vivifiante de la foi. »

2. Sur cette question, on ne saurait rien lire, à notre avis, de

pations croissantes de la pensée laïque, l'apologétique, — des discussions récentes ont mis ce fait très nettement en lumière, — l'apologétique, en ces dernières années, a renouvelé ses procédés et rajeuni ses méthodes. Elle a pris résolument contact avec la philosophie moderne, et elle a constaté qu'en bien des cas cette philosophie, dont on avait tant médit sans toujours la bien connaître, avait travaillé non pas contre elle, mais pour elle. Elle a donc emprunté à cette alliée involontaire un peu de son esprit et quelques-unes de ses conclusions. A cette école, elle a appris à laisser tomber certains arguments vieillis qui n'ont peut-être jamais bien porté, mais qui, assurément, ne portaient plus; elle s'est pénétrée d'une dialectique plus souple, plus vivante, moins abstraite, plus conforme au mouvement même de la pensée d'aujourd'hui; enfin, et surtout, elle s'est rendu compte de l'absolue nécessité pour elle de donner pour fondement à toutes ses démarches ultérieures une solide et précise enquête psychologique. Que Pascal n'ait pas été étranger à cette orientation nouvelle de l'apologétique, c'est ce qui ressort d'une simple constatation de fait : tous les apologistes contemporains qu'on lit, et qui agissent, et qui sont pris en considération par leurs adversaires, qui même parfois arrachent à ces derniers de précieux aveux, sont visiblement nourris de l'auteur des *Pensées*, se plaisent à le citer et à se recommander de lui. Mais quand Pascal

plus décisif que l'étude déjà citée de l'abbé Laberthonnière sur *l'Apologétique et la Méthode de Pascal.*

n'aurait eu aucune espèce d'influence directe sur eux, ils ne pouvaient manquer, un jour ou l'autre, de se reconnaître pour ainsi dire en lui. L'attitude intellectuelle et morale que nous venons de définir, c'est, en effet, exactement celle que Pascal avait prise dans l'*Apologie* dont nous n'avons que des fragments. « L'idée mère de cette *Apologie*, a très bien dit Vinet, c'est de partir de l'homme pour arriver à Dieu. » C'était là une vue de génie, très féconde en lointaines conséquences, et qui fait de Pascal, dans l'histoire de l'apologétique, un nom aussi considérable que celui de Socrate dans l'histoire de la philosophie. Car la révolution que, selon une très heureuse formule, Socrate est venu opérer en philosophie, il l'a opérée, lui, Pascal, dans un autre domaine; il a fait descendre l'apologétique du ciel sur la terre. Et, dans cet effort, il a porté une telle supériorité de génie, une telle sincérité et une telle pénétration de pensée, un sentiment si vif et si puissant des besoins et des exigences de l'homme moderne, que ce livre, tout inachevé qu'il soit, est peut-être encore, à l'heure actuelle, la plus forte et la plus agissante des *Apologies du christianisme*, et qu'en tout cas, les *Apologies* actuelles ou futures semblent ne devoir remplir tout leur objet que dans la mesure où elles reprendront et réaliseront le dessein de Pascal, et où elles se rapprocheront de l'œuvre qu'il avait rêvée.

Voilà, semble-t-il, quelques-unes des raisons qui font de Pascal celui peut-être de nos grands écrivains que nous aimons le mieux et le plus profon-

dément, et des *Pensées* le livre que bien des esprits, à l'heure actuelle, considèrent comme le plus beau de la langue française, comme le plus représentatif des hautes qualités de notre race. Quand Gœthe déclarait Voltaire « le plus grand écrivain que l'on pût imaginer parmi les Français », il se trompait, et il oubliait au moins Pascal : ni pour la force et pour l'éclat du style, ni pour la profondeur et la noblesse de la pensée, Voltaire n'est comparable à Pascal. A ceux qui seraient tentés de nous accuser, nous autres Français, de légèreté et de prosaïsme, nous pouvons répondre par ce mince recueil des *Pensées*. Depuis plus de deux siècles qu'il a vu le jour, il n'a pas pris une ride. Que dis-je! Il semble que, de jour en jour, nous en comprenions mieux la richesse de signification et l'étonnante portée, et que, de jour en jour aussi, un plus grand nombre d'âmes y viennent puiser l'aliment quotidien de leur vie morale. Nul écrivain parmi nous ne méritait mieux cet honneur. Car, s'il m'est permis de reprendre ici et d'appliquer à Pascal lui-même la plus belle et la plus touchante parole qui soit tombée de cette plume merveilleuse, nul n'a versé plus généreusement le sang de son humanité dans son œuvre.

1er août 1905.

BOSSUET

ET

SON DERNIER HISTORIEN[1]

Je viens de faire subir au *Bossuet* de M. Rébelliau une épreuve d'où peu d'ouvrages du même genre seraient, je crois, sortis aussi pleinement triomphants. J'ai professé un cours de toute une année, soit vingt-cinq leçons, sur *Bossuet et son temps*. J'ai dû refaire pour cela, — dans la mesure du possible, — le travail auquel s'est certainement livré M. Rébelliau pour écrire son livre. J'avais de plus entre les mains les notes d'un cours fort remarquable qui fut professé à l'École normale en 1890-91 par M. Brunetière sur le même sujet. A chaque instant, je confrontais les résultats de mon enquête avec les fines et savantes analyses de M. Rébelliau; et, neuf fois sur dix, il m'arrivait de lui donner raison. Je voudrais noter ici les quelques points sur lesquels j'ai cru trouver sa critique un peu trop sommaire, et ceux aussi sur

1. *Bossuet*, par Alfred Rébelliau. Paris, Hachette, 1900, in-12, 208 p. (*Collection des Grands Écrivains français*).

lesquels il m'est difficile d'accepter ses conclusions.

Tout d'abord, est-ce que je me trompe? mais il m'a paru que M. Rébelliau était aujourd'hui moins favorable à son auteur que lorsqu'il écrivait son beau livre sur *Bossuet historien du protestantisme*[1], ou encore l'excellent chapitre, si suggestif et si plein, qu'il consacrait à Bossuet dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française* publiée sous la direction du regretté M. Petit de Julleville. Par exemple, il nous parle de « cette philosophie de l'histoire universelle, *étroite*, mais imposante, dont les *Oraisons funèbres* et le *Discours sur l'histoire universelle* offrent tant de magnifiques formules ». Or, si nous rapprochons de ce jugement cette autre déclaration de M. Rébelliau, que je crois très juste, d'après laquelle le *Discours sur l'histoire universelle* « nous montre avec la plus grande loyauté quelle conception des destinées de l'humanité ancienne et moderne peut et doit se faire un chrétien convaincu et conséquent[2] », il suivrait de là que la conception chrétienne de l'histoire mériterait d'être accusée d' « étroitesse ». J'ai peine à croire, je l'avoue, qu'on puisse tenir ce langage de la haute conception providentialiste qui a été, qui est encore celle des chrétiens, et qui, dans l'antiquité, notons-le, a été aussi celle des nobles

1. *Bossuet historien du protestantisme, Étude sur l'Histoire des variations, et sur la controverse entre les Catholiques et les Protestants au XVIIe siècle*, par Alfred Rebelliau. 1 vol. in-8°, Paris, Hachette, 1892.

2. *Histoire de la langue et de la littérature française*, A. Colin, 1898, t. V, p. 317.

stoïciens. Évidemment, l'expression de M. Rébelliau a dépassé ici sa pensée. Il a voulu dire, j'imagine, et sur ce point je serais entièrement de son avis, que les applications que Bossuet a faites de son idée de la Providence sont parfois un peu étroites et arbitraires : encore y a-t-il lieu de noter, — et M. Rébelliau en a fait lui-même l'observation quelque part, — que ce défaut est bien plus sensible dans les *Oraisons funèbres* que dans le *Discours*. Dans le *Discours*, Bossuet « étudie les causes secondes avec la conscience et la pénétration d'un historien dégagé de toute prévention religieuse ». Et quant à la conception qui domine l'ouvrage, — je continue à citer M. Rébelliau, — « encore que toute mystique, elle mérite autre chose que les dédains inconsidérés dont l'ont accablée certains penseurs qui étaient plus dignes de la comprendre [1] ». — Rien de plus juste, selon moi : mais je crains qu'aujourd'hui, dans son nouveau livre, M. Rébelliau ne donne trop aisément raison à ces mêmes penseurs, quand il écrit encore : « Si l'on pouvait creuser jusqu'au fond l'histoire des *âmes*, qui sait s'il n'apparaîtrait pas plus de distance

1. *Histoire*, etc., *id.*, *ibid.* — Les penseurs dont il est ici question sont surtout Scherer et Renan. — M. Rébelliau relève en note les divers passages où « ces critiques dédaigneux » se sont expliqués sur le compte de Bossuet. Il faut joindre à ces textes une lettre bien curieuse de Renan à Alphonse Peyrat sur, ou plutôt contre Bossuet : elle est datée du 8 avril 1856 et elle a été publiée par le *Figaro* du 14 octobre 1892 : « La *Politique tirée de l'Écriture*, y lit-on entre autres choses, ignoble parodie de la Bible au profit de Louis XIV ». Pourquoi faut-il que de grands esprits soient parfois aussi inintelligents les uns des autres?

entre Bossuet et Malebranche ou Leibniz, qu'entre Bossuet et Locke ou Auguste Comte même? » S'il s'agit des *âmes*, je crois pouvoir répondre hardiment non, et je ne serais pas très embarrassé pour en emprunter l'aveu à M. Rébelliau lui-même, — voyez les dernières pages de son étude. — Mais s'il s'agit des *esprits*, — et il me semble que c'est bien ce qu'a voulu dire ici M. Rébelliau, — je ne puis m'empêcher de protester encore. Non certes qu'à mes yeux ce soit rabaisser Bossuet que de le rapprocher d'Auguste Comte ; et même, à mon gré, ce serait bien plutôt le surfaire. « Comte, a dit M. Faguet dans une mémorable étude [1], est le plus grand penseur, à mon avis, que la France ait eu depuis Descartes » ; j'ajouterais volontiers : et depuis Pascal, et je serais tout prêt à souscrire à ce jugement. Mais si, au seul point de vue philosophique, Bossuet est assez loin de valoir Comte, n'est-ce pas lui faire tort que de le comparer à Locke? Locke, je crois bien que tous les philosophes de profession de nos jours en conviennent, est l'un des penseurs les moins originaux que l'on connaisse : sa réputation a été inventée, si l'on peut dire, par les « philosophes » français du XVIII[e] siècle qui, à cet égard, ont donné leur mesure en adorant « le sage Locke » et en ignorant ou méconnaissant Berkeley ; et il y a sans doute plus de vigueur de pensée, plus de vues originales et profondes sur l'homme et sur le monde dans dix

1. *Politiques et Moralistes du XIX[e] siècle*, 2[e] série, Société française d'imprimerie et de librairie, 1898, p. 369.

sermons de Bossuet que dans l'œuvre tout entière de l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*. — Ailleurs enfin, toujours à propos de Bossuet, M. Rébelliau nous signale « les inconvénients intellectuels d'une *robustesse* morale insuffisamment *affinée* ». La formule est bien joliment ironique : mais est-elle aussi respectueuse qu'on pourrait le souhaiter? est-elle juste surtout? et ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette observation ne gagnerait-il pas à être exprimé d'une façon qui ressemblât moins à une épigramme[1]?

M. Rébelliau a conçu son travail comme étant non pas uniquement, mais surtout une biographie psychologique, ou, pour mieux dire, une biographie intellectuelle et morale de Bossuet. Les ouvrages du grand écrivain y sont moins étudiés en eux-mêmes et pour eux-mêmes que par rapport à l'homme qui s'y est peint. Le dessein était à coup sûr parfaitement légitime ; en un certain sens, il était même très nouveau ; et il a été excellemment réalisé. Mais s'il présente de grands avantages, il comporte aussi un inconvénient. L'œuvre de Bossuet, — qui est presque tout Bossuet, — ne nous apparaît plus dans sa masse imposante ; on perd un peu de vue les trente ou quarante gros volumes

1. Dans une nouvelle édition de son *Bossuet* (1905), M. Rebelliau a laissé subsister l'expression que je relevais ici ; mais il a fait ailleurs une correction qui justifie, ce me semble, la critique que j'avais cru devoir lui adresser. Il note que Bossuet manqua plus d'une fois « *de tact, d'adresse*, du sentiment des nuances et des distinctions *nécessaires* ». — « Il manqua de *finesse avisée*, du sentiment des nuances et des distinctions *opportunes*, » lit-on dans l'édition de 1905.

qu'il a laissés derrière lui ; et je ne sais si lui-même n'aurait pas été tenté de reprocher à son historien d'accorder trop d'attention à sa personne, et pas assez à ses écrits. En revanche, la personnalité de Bossuet, et ses alentours, les influences qu'il a subies ou acceptées, les époques de sa vie et de sa pensée, tout ce qui contribue en un mot à rendre un portrait plus ressemblant et plus vivant, tout cela ressort en pleine lumière, dessiné d'un trait net et fin, dans le livre de M. Rébelliau ; et l'image qu'on finit par en emporter est d'une rare et originale précision. M. Rébelliau avait promis de nous peindre « le Bossuet vrai, qui a changé, lutté, qui a vécu » : il a bien tenu sa promesse.

Sur les origines, l'éducation, la « formation religieuse » de Bossuet, M. Rébelliau a dit tout ce qu'il y avait à dire, et il l'a dit avec l'ingénieuse et alerte concision qui est la marque propre de son talent d'écrivain. Toujours habile à démêler ce qui, dans le développement du génie de Bossuet, doit être rapporté au « moment » et au « milieu », M. Rébelliau néglige de faire appel à la « race », cette autre notion que la critique de Taine a mise si fortement en relief. Je me rappelle à ce propos une amusante boutade de M. Brunetière. Constatant quelque part, et le déplorant d'ailleurs, qu'on a fait en ce siècle, — je me trompe, au siècle dernier, — un singulier abus de l'idée de race, il s'écriait : « Combien de Bourguignons ne sont pas Lamartine ou Bossuet, mais Piron, par exemple ! [1] » Et

1. *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 6e série.

en effet, Bossuet est un compatriote de Piron à qui, sans contredit, il ne ressemble guère. Mais il est aussi le compatriote de saint Bernard et de Lacordaire, de Mme de Sévigné et de Buffon, de Lamartine enfin; et s'il y a un « génie bourguignon » comme il y a un « génie breton », j'aurais aimé qu'à propos de Bossuet M. Rébelliau en esquissât une définition, analysât comme il aurait su le faire ce savoureux mélange de ferme bon sens et d'idéalisme généreux qui me paraît composer à ces divers écrivains comme un commun air de famille. Et j'aurais voulu aussi qu'il nous donnât son avis motivé sur une question qui, je crois, a été posée pour la première fois par M. Brunetière : « Bossuet a-t-il eu des doutes? » s'est demandé ce dernier[1]. La question est intéressante, quoique probablement insoluble, et elle ne saurait surprendre que ceux qui sont un peu novices en matière de psychologie religieuse. Pareille chose est bien arrivée pendant quatre ans à celui pour lequel Bossuet professait une si vive admiration, à saint Vincent de Paul lui-même[2]. On se rappelle d'autre part la célèbre apostrophe de l'*Oraison*

p. 291. — Le même volume contient un article sur Bossuet qui — quoique assez court, — c'était primitivement un article de la *Grande Encyclopédie*, — ne laisse pas d'être très plein et fort précieux : c'est la seule étude d'ensemble que M. Brunetière, qui a tant écrit sur Bossuet et si souvent parlé de lui, ait consenti à publier sur le grand orateur, avec une autre notice de *Dictionnaire*, extrêmement suggestive elle aussi.

1. *Manuel de l'histoire de la littérature française*, p. 190. — Cf. *Études critiques*, 6e série, p. 200-201.

2. Emmanuel de Broglie, *Saint Vincent de Paul*, p. 27-28.

funèbre d'Anne de Gonzague : « Qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu *plus que les autres*?... Pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que *les autres qui les ont vues, les ont méprisées*? » Pour ma part, j'inclinerais à penser, — et c'est à peu près la solution à laquelle semble s'être arrêté M. Brunetière, — que les perplexités de Bossuet, — s'il en a eu, — ont dû être surtout d'ordre intellectuel, qu'elles n'ont d'ailleurs jamais ruiné ou même ébranlé dans son âme ce qu'il appelle lui-même « le fondement de la foi », et qu'elles provenaient surtout de l'embarras provisoire où il s'est peut-être trouvé parfois pour répondre victorieusement et sur-le-champ à telle objection qu'on lui adressait, à telle « difficulté » qu'il entendait soulever. Enfin, s'il fallait dater ce qu'on pourrait appeler ses inquiétudes d'apologiste ou de « convertisseur », peut-être y aurait-il lieu de les rapporter principalement à l'époque de Metz.

Les pages que M. Rébelliau consacre à Bossuet orateur sont excellentes, pleines de vigueur, de finesse et de mesure. Je regrette pourtant un peu de n'y point trouver un développement sur la composition dans les sermons, cette partie si originale de l'art du grand prédicateur. Et il me semble aussi que M. Rébelliau exagère quelque peu quand il nous représente la haute société du temps comme si pleinement croyante, encore que très dépravée, et Bossuet lui prêchant presque exclusivement la réforme des mœurs et, « comme la presque totalité des orateurs de sa génération, insistant peu sur le

dogme ». Il y avait, si je ne me trompe, plus d'incroyance et d'incroyants qu'on ne le dit bien souvent à la cour même de Louis XIV; et Bossuet là-dessus devait savoir à quoi s'en tenir mieux que personne : n'a-t-il pas eu à prononcer l'oraison funèbre de Condé et celle de la Palatine? « Qui sait, disait-il dans l'oraison funèbre de cette dernière, qui sait si la Providence *n'aura pas amené ici quelque âme égarée*, qui doive être touchée de ce récit? » Et ailleurs, dans le *Sermon sur l'Unité de l'Église* : « On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme ». Je crois que ce fut toujours sa devise, même à partir de 1660. Il a prêché la morale, mais il n'a point négligé le dogme, ce qu'on faisait trop souvent autour de lui. En même temps qu'aux croyants qu'il s'agit d'affermir dans leur conduite, il s'adresse aux incroyants qui peut-être se sont glissés dans son auditoire et qu'il ambitionne de convertir; il discute avec eux, il leur parle leur langage : « Je le vois bien, leur dit-il, votre esprit est rempli de tant de belles sentences, qu'un Montaigne, *je le nomme*, vous a débitées[1]. »

1. *Sermon pour la Toussaint*, 1669. Voir à ce sujet les pénétrantes *Études critiques et morales sur Bossuet* de M. F. Strowski dans les *Annales de philosophie chrétienne* de décembre 1900, février et mars 1901. M. Strowski, à qui nous devons un livre si remarquable sur *Saint François de Sales* (Plon, 1898), et un autre sur *Montaigne* (Alcan, 1906), a publié à la librairie Lecoffre un volume sur *Bossuet et les extraits de ses œuvres* (1901), conçu à peu près sur l'excellent modèle de l'édition classique des *Opuscules et Pen-*

Il a en un mot le désir de justifier sa foi à leurs yeux : et de son œuvre oratoire on pourrait dégager toute une apologétique, toute une « philosophie » même qui, du reste, est justement celle qu'il a développée dans ses autres ouvrages.

Je passe sur les chapitres où M. Rébelliau étudie avec une grande abondance d'information précise, de vues justes et neuves, la controverse avec les protestants, l'instruction du Dauphin et le « renouveau » de la culture classique de Bossuet, les influences profanes dans les ouvrages de philosophie et de politique que nous a laissés le grand écrivain ; et j'en arrive au chapitre qu'il a consacré à Bossuet historien. M. Rébelliau m'a paru un peu sévère pour le *Discours sur l'histoire universelle* ; et lui qui invoque quelque part contre Bossuet l'autorité d'un éminent historien contemporain, Mgr Duchesne, je ne sais s'il souscrirait à cet intéressant jugement que le même historien portait, il y a quelque temps, sur le *Discours* : « Après Tacite, les circonstances devinrent de moins en moins favorables à la production des belles œuvres historiques. Le christianisme introduisit, il est vrai, avec des vues générales sur l'origine et la destinée de l'humanité, un cadre chronologique où se classait commodément tout ce que l'on savait, au temps des empereurs romains, sur le passé du monde connu. Mais la décadence littéraire et scientifique était déjà telle et se prolongea si bien, que ces faci-

sées de Pascal que M. Léon Brunschvicg a publié à la librairie Hachette, et qui en est le digne pendant.

lités nouvelles n'aboutirent qu'aux chétives compilations d'Eusèbe de Césarée, et qu'*il fallut attendre quatorze siècles* avant que Bossuet n'en tirât le *Discours sur l'histoire universelle*[1]. » En tout cas, y a-t-il bien lieu de reprocher à Bossuet dans son *Discours* « *l'oubli* des arts de la Grèce, *le silence* sur Mahomet et les Arabes »? D'abord, — M. Rébelliau l'a lui-même noté ailleurs[2], — Bossuet a bien parlé « en passant », il est vrai, mais il a parlé de ces « incomparables statues ». Avouerai-je d'autre part que, bien loin de le blâmer d'avoir insuffisamment insisté sur la splendeur de la civilisation hellénique, je serais plutôt tenté de trouver qu'il en a parlé avec trop d'enthousiasme, et que peut-être a-t-il trop aisément fermé les yeux sur les réels défauts d'une société que nous avons trop souvent le tort de voir à travers les admirables œuvres de ses philosophes et de ses poètes? Et quant à Mahomet et aux Arabes, si Bossuet n'en a dit que fort peu de chose[3], voici les raisons qu'il nous en donne lui-même. Parlant du « second Discours » où il se propose de donner une suite à « la première partie de l'histoire universelle », il écrit, s'adressant au Dauphin : « Ce même Discours vous découvrira les causes des prodigieux succès de Mahomet et de ses successeurs. Cet empire, qui a commencé deux cents

1. *Un siècle. Mouvement du monde de 1800 à 1900* (Paris, H. Oudin, 1901, p. 552).

2. *Histoire de la langue*, etc., t. V, p. 315.

3. Car, en dépit de la déclaration qu'on va lire, Bossuet en a parlé à plusieurs reprises dans la première partie de son *Discours* (*Onzième époque*, éd. Jacquinet, p. 157, 158, 159, etc.).

ans avant Charlemagne, pouvait trouver sa place dans ce Discours celui que nous avons ; mais j'ai cru qu'*il valait mieux faire voir dans une même suite ses commencements et sa décadence.* » Ce sont là presque les dernières lignes de l'*Histoire universelle* : évidemment, M. Rébelliau ne les avait plus présentes à la mémoire, quand il a écrit son livre [1]. Le célèbre ouvrage de Bossuet n'est assurément pas sans défauts; mais il ne faut pas lui en prêter d'imaginaires [2]. Et, pour ma part, je suis bien convaincu que si quelqu'un voulait en faire une étude aussi approfondie que celle de M. Rébelliau a jadis consacrée aux *Variations*, il n'aurait pas de peine à montrer que le *Discours*, même aujourd'hui, n'a pas beaucoup perdu de sa valeur, et qu'il est au total l'une des grandes œuvres de la littérature historique. Telle était, à n'en pas douter, l'opinion de Michelet lui-même, du premier Michelet, tout au moins : « Michelet, écrivait il y a quelques années M. Gabriel Monod, Michelet avait profondément étudié le *Discours sur l'histoire universelle*..., et il a certainement eu l'idée qu'il écrivait lui aussi en

1. Dans la nouvelle édition de son *Bossuet*, M. Rébelliau a du reste modifié son texte. « On comprend beaucoup plus mal, écrit-il, l'oubli des Phéniciens, l'oubli des arts de la Grèce, l'*ajournement de Mahomet et des Arabes à un autre Discours* ». Même sous cette forme atténuée, la critique me paraît encore imméritée.

2. Je ne sais pourquoi, le *Discours sur l'histoire universelle* est de tous les ouvrages de Bossuet celui qui a provoqué les méprises les plus singulières. C'est ainsi que, dans son *Romantisme des classiques* (t. III, p. 279), M. Émile Deschanel lui reproche de n'avoir pas « soufflé mot »... de l'Amérique. Pour un *Discours* qui s'arrête, — le titre même en témoigne, — à la mort de Charlemagne, la critique est au moins bizarre.

composant son *Précis d'histoire moderne*] son *Discours sur l'histoire moderne* : il est plus d'un passage où il rappelle Bossuet par la grandeur, la force et l'autorité de son langage comme par la vigueur concentrée de ses jugements[1]. » On voudra rapprocher ces lignes de celles-ci où le même écrivain, notant dans la thèse de M. Rébelliau un point que celui-ci avait négligé de développer, s'exprimait ainsi[2] : « M. Rébelliau aurait pu ajouter que nulle part les qualités d'historien de Bossuet, son goût pour la vérité exacte puisée aux bonnes sources, son aptitude à voir la réalité, don distinctif du génie, n'apparaissent aussi complètement que dans les oraisons funèbres, c'est-à-dire dans les œuvres où il semble permis, sinon nécessaire, de voiler ou de farder la vérité ». On ne saurait mieux dire, ni, je crois, plus juste. Et j'ai été étonné, je l'avoue, qu'aujourd'hui encore, dans sa nouvelle étude, M. Rébelliau, à qui nous devons une si bonne édition des *Oraisons funèbres*, n'ait pas cru devoir indiquer rapidement tout ce que, dans ces discours d'apparat, il y a de réalité historique directement observée et longtemps insoupçonnée des regards modernes sous la discrétion voulue des allusions que sans aucun doute les contemporains avaient vite fait de percer à jour[3].

1. *Préface* du *Précis de l'histoire moderne* de Michelet (édition C. Levy, 1898, p. XXXIII).

2. G. Monod, *Revue historique*, mai 1892, p. 104.

3. A tous les exemples qu'on a donnés de cette remarquable probité historique de Bossuet, même dans les *Oraisons funèbres*, j'en voudrais joindre un que je crois n'avoir vu noté nulle part.

Et pourtant, cette justesse et cette bravoure de sens historique ont eu leurs limites. M. Rébelliau l'a très bien montré dans les chapitres où il a étudié les dernières années et les dernières polémiques de Bossuet. N'a-t-il pas d'ailleurs ici encore été quelque peu sévère pour l'éloquent adversaire de Jurieu et de Richard Simon? A-t-il suffisamment plaidé en sa faveur les circonstances atténuantes? N'a-t-il pas un peu trop écouté le dernier, savant et ingénieux biographe du subtil oratorien[1]? Je me contenterai de poser ces questions, étant moi-même trop incompétent en ces difficiles matières d'exégèse et

L'un des jugements les plus justes qui ait été porté sur Henriette d'Angleterre est assurément celui-ci, qui est de Mme de Motteville : « Les mouvements de son cœur la portaient à suivre *âprement* tout ce qui ne lui paraissait pas criminel ni entièrement contraire à son devoir, et qui, d'ailleurs, pouvait la divertir ». Or, ce jugement est confirmé par Bossuet lui-même. A-t-on remarqué combien de fois le mot « *gloire* », appliqué à Henriette, revient dans l'oraison funèbre de Madame, — je l'ai trouvé *huit* fois en moins de *trois* pages; et le discours en a quarante-trois? — Et ce qu'il entend par ce mot, Bossuet nous le dit (éd. Rébelliau, Hachette, p. 182-183) : « Et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, « qu'elle (Madame) allait être précipitée dans la *gloire* »? Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées? La *gloire*, il est vrai, les défend de quelques faiblesses; mais la *gloire* les défend-elles de la *gloire* même? Ne s'adorent-elles pas secrètement? ne veulent-elles pas être adorées? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre, et que peut se refuser la faiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir *à l'ambition, à la grandeur, à la politique*, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu? » L'allusion est, je pense, assez transparente.

1. Henry Margival, *Richard Simon et la critique biblique au XVIIe siècle* (Paris, 1900).

d'histoire ecclésiastique pour avoir le droit d'émettre un avis personnel. J'ai l'impression cependant que le dernier mot n'a pas encore été dit sur ce point, et qu'il nous reste à entendre une des deux parties. Quelle que soit l'opinion qui finisse par triompher, il est peu probable, à dire vrai, qu'elle bouleverse entièrement l'idée que dès maintenant, et grâce en partie à M. Rébelliau, nous pouvons nous faire de Bossuet, et le jugement d'ensemble que nous avons à porter sur son œuvre. — Génie essentiellement *traditionaliste*, Bossuet s'est attaché à l'idée de tradition d'une prise si forte et d'un mouvement si impérieux qu'il a failli ne pas voir tout ce que cette idée comportait de souplesse et de vivante complexité. Non content de tenir fermement « les deux bouts » de cette chaîne aux multiples et flexibles anneaux, il a voulu sentir aussi solides dans sa main tous les chaînons intermédiaires, et il leur a trop libéralement prêté la rigidité métallique qu'il aurait voulu leur voir. Affaire d'éducation intellectuelle sans doute; affaire aussi de tempérament personnel et de tendance invincible d'esprit. Dans la célèbre méditation *sur la Brièveté de la vie*, Bossuet tout jeune s'était solennellement promis de toujours « penser non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure ». Il a presque trop bien tenu parole. Il n'a pas toujours su distinguer assez nettement en histoire entre l'essentiel et l'accessoire, entre le contingent et l'absolu. M. Rébelliau quelque part l'oppose justement à Newman[1]. Il

1. « Il ne pouvait, tout de même, écrit M. Rébelliau (p. 152),

est bien certain que Newman s'est fait de la tradition une conception plus large, plus souple, moins littérale en un mot, et, partant, plus « lo-

deviner ni Hegel, ni le cardinal Newman, ni les appropriations théologiques de la théorie de l'évolution ». Sans doute. Pourtant, s'il est vrai, comme le dit ailleurs M. Rebelliau (p. 102), que « c'est précisément l'affaire des grands hommes d'avoir plus de clairvoyance que le commun », Bossuet aurait pu avoir quelque pressentiment des conceptions newmaniennes : un de ses contemporains, et même de ses devanciers, le jésuite Pétau, les avait bien fort nettement entrevues.

Or, c'est faute d'avoir eu cette idée essentiellement newmanienne, du « développement » doctrinal, que l'argumentation qui forme le fond de l'*Histoire des variations* et des *Avertissements aux protestants* nous paraît aujourd'hui caduque et ruineuse. Bossuet a très bien montré que les Églises protestantes ont « varié » à l'infini depuis les origines de la Réforme, et cela, contrairement à la prétention des premiers Réformateurs, qui avait été précisément, par réaction et par protestation contre les soi-disant « variations » de l'Église romaine, de restaurer la pureté du christianisme primitif, et que donc le protestantisme avait fait banqueroute à tous ses plus solennels engagements : et il est incontestable que, sur ce point, il a eu cause entièrement et triomphalement gagnée. Mais quand Jurieu lui réplique que, « en religion comme ailleurs, le changement est la condition du progrès » et de la vie, et que, d'ailleurs, « l'Église primitive a varié sur les dogmes les plus essentiels », il faut bien reconnaître, — et M. Rebelliau l'a bien fait voir, — que Bossuet ne trouve rien, — j'entends rien de très sérieux, — à répondre. Ce qu'il eût fallu faire, — mais il y aurait fallu une ampleur d'information et surtout une hardiesse de pensée que Bossuet n'avait pas, — c'eût été d'accepter l'objection, de s'en emparer et de la retourner contre l'adversaire, et contre l'adversaire du lendemain comme contre celui du jour et de la veille, contre Sabatier, comme contre Jurieu et contre Calvin. Ce qu'il fallait faire, c'était de montrer que s'il y a des « variations » illégitimes et anarchiques, il y en a d'autres qui ne le sont pas ; que vivre, c'est se continuer et s'adapter tout ensemble, c'est se transformer, c'est s'enrichir, c'est se développer sans s'altérer. Développée avec la force verbale et avec le génie de style qui caractérisent Bossuet, on devine ce que cette idée eût donné d'ampleur et de solidité aux *Variations* et aux *Avertissements* ; la controverse y aurait perdu son caractère exclusivement négatif et même un peu étroit ; et la doctrine dont Bossuet se faisait l'éloquent

geable » aux acquisitions et aux découvertes ultérieures. Trop disposé à concevoir toutes choses « sous l'aspect de l'éternité », Bossuet, lui, aurait volontiers, s'il l'avait pu, arrêté l'évolution historique au point précis où elle était parvenue de son temps; et je ne sais si, à tout prendre, — et à l'inverse de Pascal, — sa pensée n'a pas été plus orientée vers le passé que vers l'avenir. En revanche, il a exprimé avec une vigueur et une plénitude singulières les tendances générales et l'esprit de son époque; son œuvre a si bien résumé tous les aspects du XVIIe siècle français, elle s'y est encadrée si parfaitement, qu'elle en est devenue comme inséparable. Et c'est pourquoi la réaction que le siècle

interprète aurait enfin manifesté sa puissance vitale et sa force de rayonnement. Mais, encore une fois, Bossuet n'a pas de ces facultés de divination et d' « anticipation ». Et pour que cette idée acquît droit de cité dans la philosophie religieuse orthodoxe, il a fallu attendre qu'elle fût exprimée par un protestant dans un livre, — l'*Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, — qui fut comme les adieux de Newman à l'Église anglicane, et tout à la fois la cause dernière, la justification et le gage irrévocable de sa conversion au catholicisme. (Voir sur tout ceci, Newman, *le Développement du dogme chrétien*, par Henri Bremond, 4e édition refondue, Lettre-Préface de Mgr. Mignot, Paris, Bloud, 1906, dans la collection *La Pensée chrétienne*). Peut-être fallait-il que la Réforme eût expérimenté pour son propre compte et poussé jusqu'aux exagérations les plus paradoxales l'idée, d'origine catholique, et la réalité de la « variation » ou de l'évolution plutôt, pour qu'un des siens, en se convertissant au catholicisme, pût incorporer efficacement à la vieille orthodoxie ce concept qu'elle avait trop longtemps méconnu et repoussé. Tels sont presque toujours, en histoire religieuse, le rôle et l'utilité de l'hérésie, — *oportet hæreses esse!* — Elle emporte du commun patrimoine une idée, juste et féconde en elle-même, qu'elle exagère et qu'elle pousse à bout. Et quand elle en a épuisé le contenu et éprouvé tous les effets, elle la rapporte, mais assagie, et d'ailleurs chargée d'expérience et de vie, à la pensée orthodoxe qui s'en enrichit alors définitivement.

suivant a tentée contre son aîné s'est exactement confondue avec la réaction contre l'œuvre de Bossuet. Ni Fénelon, ni Voltaire, ni Montesquieu, ni Rousseau n'ont pu abriter leur pensée dans le vaste et puissant édifice aux formes trop arrêtées et trop sévères que Bossuet avait construit de ses fortes mains, et dont M. Rébelliau nous a si bien montré la haute signification historique.

Je crois bien que la plupart des critiques que j'ai cru devoir présenter à M. Rébelliau se ramènent en somme à ceci. Soit qu'il ait été gêné, — et qui ne l'aurait pas été? — de faire tenir tout Bossuet en deux cents pages, soit qu'il ait été peut-être trop préoccupé de ne pas répéter ici ce qu'il avait dit ailleurs, il n'a pas toujours été aussi complet qu'on aurait pu le souhaiter : mais, encore une fois, pouvait-il l'être en deux cents pages? On aimerait maintenant que M. Rébelliau rassemblât et développât en un ou deux gros volumes tout ce qu'il a déjà écrit sur Bossuet, et nous donnât l'ample monographie détaillée que nous n'avons pas encore, et qu'il est l'un des rares hommes de France à pouvoir écrire. Car je n'ai pas assez dit toutes les qualités de fond et de forme dont témoigne son dernier livre. Je ne veux pas louer après tant d'autres la précision et l'étendue de son information, la finesse pénétrante de sa critique. Mais ce qui est plus rare peut-être encore, M. Rébelliau *a un style* : un style ramassé, nerveux, riche en heureuses trouvailles, en vives et saisissantes formules qui sont comme assénées d'une main rapide

et légère; un style qui garde je ne sais quel air d'élégante distinction jusque dans ses familiarités et ses hardiesses; un style enfin qui est capable de rendre jusqu'aux plus délicates nuances de la pensée, et qui, si je ne me trompe, n'est pas sans devoir quelques-uns de ses dons au contact prolongé de Bossuet, ce « demi-dieu de la prose française », comme l'a appelé un jour M. Paul Bourget. — Dans ce vaste domaine, encore si peu défriché, qui constitue l'histoire des idées religieuses et morales dans ses rapports avec l'histoire littéraire, la modestie de M. Rébelliau m'en voudrait si je déclarais qu'il est sans rival et sans maître. Mais ce que j'ose bien affirmer, c'est qu'il n'a pas beaucoup de rivaux[1].

Septembre 1901.

1. M. Rébelliau vient justement d'être chargé, à la Sorbonne, d'un « cours complémentaire d'histoire de la littérature et des idées chrétiennes depuis le XVI[e] siècle » (octobre 1906).

LES PRINCIPAUX COURANTS

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIX[e] SIÈCLE[1]

> « Il y a une philosophie sous toute littérature. Au fond de chaque œuvre d'art est une idée de la nature et de la vie; c'est cette idée qui mène le poète; soit qu'il le sache, soit qu'il l'ignore, il écrit pour la rendre sensible, et les personnages qu'il façonne, comme les événements qu'il arrange, ne servent qu'à produire à la lumière la sourde conception créatrice qui les suscite et les unit. »
>
> Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*, t. I, p. 2[illegible]

Messieurs,

« Il faut toute une vie d'analyse pour une heure de synthèse », aimait à dire Fustel de Coulanges. J'aime à croire qu'il exagérait un peu. Mais le précepte avait du bon. Et, sans le prendre au pied de la lettre, — puisque, enfin, nous n'avons pas même mis trois ans à étudier ensemble, à démêler,

1. Leçon de conclusion d'un cours professé à l'Université de Fribourg durant cinq semestres consécutifs (de novembre 1894 à avril 1897). Je reproduis plus loin, en appendice, le programme et les divisions du cours.

à « analyser » les principaux courants de la littérature française au XIXe siècle, — je voudrais, dans cette dernière leçon, embrasser avec vous d'une vue d'ensemble le chemin parcouru, dégager les conclusions les plus générales et, si je ne me trompe, les plus assurées, qui me paraissent ressortir de nos études communes.

I

Trois mots peuvent servir à caractériser les étapes successives de l'évolution littéraire en France au XIXe siècle : *Romantisme*, — *Naturalisme*, — *Idéalisme* (ce dernier terme me semble plus compréhensif que celui de *Symbolisme*). — Partie d'un classicisme de décadence, auquel Rousseau vient de donner le coup de grâce, la littérature française, au sortir de la Révolution, a promptement évolué vers le romantisme. Puis, vers le milieu du siècle, nous la voyons évoluer vers le naturalisme. Et enfin, de nos jours, le naturalisme, comme le romantisme, étant mort de ses propres excès, elle évolue sous nos yeux vers l'idéalisme.

Classicisme, romantisme, naturalisme, idéalisme, que devons-nous entendre par ces mots? Ce qu'ils expriment, avant tout, ce sont des *doctrines d'art*; ce sont, si l'on préfère, des moyens abréviatifs et commodes de traduire un certain idéal littéraire, certaines préférences esthétiques. Le classi-

cisme, lui, a pour trait essentiel, — dans l'âme de l'artiste comme dans l'œuvre d'art, — la prédominance de la raison sur la sensibilité et sur l'imagination; et de là procèdent l'équilibre des parties et des facultés, le respect des règles et des anciens, poussé parfois jusqu'à la superstition, l'obligation pour l'écrivain d'exprimer des idées dans son œuvre, enfin le désir, la poursuite et le culte de l'impersonnalité. — Le romantisme, au contraire, a pour principe l'exaltation de la personnalité : et de là tant de bruyantes revendications en faveur de la « liberté de l'art », le débordement du lyrisme, la proclamation des droits supérieurs de l'imagination et de la sensibilité et, comme moyen d' « affranchissement », le recours aux littératures étrangères. Et tandis que le naturalisme semble avoir pour objet propre et pour fonction de représenter fidèlement, exactement la nature, sans y rien ajouter, l'idéalisme prétend avoir le droit et l'obligation même d'interpréter cette réalité, d'en pénétrer le sens intime : persuadé que ce sont les idées qui mènent le monde, il revendique pour l'art et pour l'artiste la faculté de les rechercher et de les exprimer.

Telles sont les doctrines et les écoles qui se sont, durant ce siècle, succédé sur la scène de l'histoire littéraire. Pourquoi se sont-elles succédé si vite, et dans cet ordre? Ce fut l'œuvre des grands courants généraux dont l'opposition ou l'entre-croisement expliquent la fortune ou la ruine des écoles diverses et les caractères distinctifs des œuvres maîtresses d'une époque déterminée.

Or, dès le début de nos recherches, nous avons pu reconnaître l'existence de trois principaux courants que nous avons appelés : le courant classique, le courant romantique, et le courant des littératures étrangères ou courant cosmopolite. Trois œuvres assez considérables de la fin du XVIIIe siècle les représentent chacun d'eux assez nettement : l'*Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*, par Condorcet (1795), qui est comme le testament philosophique du siècle finissant, l'*Essai sur les Révolutions* de Chateaubriand (1797), et le livre *De la Littérature* de Mme de Staël (1800). Ces trois ouvrages contiennent en germe presque toute la littérature du XIXe siècle.

Ces divers courants, — qui sont, à vrai dire, des courants philosophiques presque autant que littéraires, — ont des origines assez diverses. Le premier, le courant classique, vient en droite ligne de la Renaissance : de son mouvement propre, il se porte à la restauration de l'idéal antique. Le second, le courant romantique, a des origines encore mal définies, en grande partie étrangères, semble-t-il, ou, pour parler plus exactement, septentrionales et protestantes, et Rousseau en est en France le premier et presque complet représentant. Quant au courant cosmopolite, qui est intermédiaire entre les deux autres, et qui, parfois, se distingue malaisément de l'un ou l'autre d'entre eux, il a, lui aussi, de fort lointaines origines : collaborateur actif, au XVIe et même au XVIIe siècle, du vieil humanisme, et, à ce titre, orienté vers l'Europe

méridionale, il a, au XVIIIᵉ siècle, dérivé, et de plus en plus, vers le nord.

Les grands courants ainsi déterminés et définis, voyons-les maintenant aux prises dans leur action réciproque.

C'est au courant romantique qu'appartient la première œuvre de génie du XIXᵉ siècle : publié en 1802, le *Génie du christianisme* mériterait d'être surnommé la Bible du romantisme. Un moment déconcertés par cette victorieuse prise de possession, les classiques unissent leurs efforts pour résister à l'école nouvelle : poètes, historiens et critiques, philosophes, idéologues ou savants, Marie-Joseph Chénier, Volney, Daunou, Tracy, Cabanis et Laplace, tous, chacun à leur manière, maintiennent et défendent contre l'audacieux novateur les pures traditions du XVIIIᵉ siècle. Mais Chateaubriand redouble : il donne les *Martyrs* en 1809; et Mme de Staël intervenant alors avec son beau livre *De l'Allemagne* (1810), c'est le courant cosmopolite qui tend à se fondre avec le courant romantique.

Le romantisme semble dès lors avoir cause gagnée. Tandis que Chateaubriand continue son œuvre, autour de lui Bonald, Joseph de Maistre, un peu plus tard Lamennais, livrent le même combat. Non pas sur tous les points, mais sur un certain nombre de points, le groupe de Mme de Staël, les Benjamin Constant, les Sismondi, les Fauriel, continue à leur prêter son appui : *Adolphe* est de 1816, et *Adolphe*, c'est *René*, moins la poésie.

Cependant, les classiques, favorisés d'ailleurs par les maladresses de la Restauration, ne se tiennent pas pour battus : ils transportent la lutte du terrain littéraire sur le terrain politique et religieux : les *Chansons* de Béranger et les *Pamphlets* de Paul-Louis Courier sont de la même époque que l'*Essai sur l'indifférence* (1817-1821), et y répondent.

Mais voici que, coup sur coup, le romantisme remporte une série de victoires : les *Méditations* paraissent (1820), dotant l'école nouvelle, — et la France, — d'une poésie toute neuve, celle-là même dont Chateaubriand avait fait naître, mais n'avait pu satisfaire le besoin. Aux côtés de Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo publient leurs premiers vers ; le *Cénacle* se constitue, la *Muse française* se fonde (1823) ; Hugo lance la retentissante *Préface de Cromwell* (1827), qui le pose en chef d'école, et, trois ans après, à la représentation d'*Hernani*, il conquiert le théâtre, la dernière citadelle du classicisme. De 1830 à 1840, le romantisme est partout triomphant : poésie, drame, roman, critique, histoire, avec Lamartine, Hugo, Musset, Vigny, avec Mérimée, Balzac et George Sand, avec Sainte-Beuve, avec Thierry et avec Michelet, il renouvelle — ou déforme — tous les genres. C'en est fait, semble-t-il, du classicisme. Le courant romantique a tout envahi.

Et pourtant, parmi ces succès de l'école adverse, quelques écrivains, historiens, dramaturges, poètes même, — et mauvais poètes, — Thiers et Mignet,

Scribe et Casimir Delavigne, classiques de tempérament et de doctrines, conservent encore la faveur du public. De son côté, discrètement, à petit bruit, l'ancien groupe de Mme de Staël, alors représenté par quelques universitaires, les débris de la rédaction du *Globe*, le fameux « triumvirat de la Sorbonne », Cousin, Villemain, Guizot, — ce groupe, dis-je, se détache du romantisme, et peu à peu revient à la tradition classique. Enfin, il n'est pas jusqu'aux romantiques eux-mêmes qui, à mesure qu'ils se développent, ne semblent renoncer, au moins en partie, à l'intransigeance de leurs principes ; ils s'objectivent, se *classicisent* dans une certaine mesure. Évidemment, une réaction contre les excès du romantisme est prochaine : les triomphes de Rachel, la chute des *Burgraves* (1843), le succès de la *Lucrèce* de Ponsard sont autant de défaites à l'actif, — au passif plutôt, — de l'ancien *Cénacle*.

Et le mouvement s'accélère ; les défections se multiplient : Sainte-Beuve après Stendhal, et Mérimée après Sainte-Beuve ; et pendant que Balzac travaille à sa *Comédie humaine*, c'est George Sand, à son tour, qui transforme du tout au tout sa manière. D'autres influences agissent dans le même sens : le socialisme, le positivisme, l'hégélianisme viennent tour à tour battre en brèche l'individualisme romantique. Venue d'Allemagne, favorisée d'ailleurs par les remarquables progrès des sciences positives, une idée nouvelle, et qui offre plus d'une analogie avec la *raison* impersonnelle des classiques, l'idée de la

science s'élève peu à peu sur les débris de l'idéal inauguré par Chateaubriand, et conquiert la maîtrise des intelligences. En moins de dix ans, l'évolution est achevée, le cercle révolu, la situation presque entièrement retournée. En 1850, le courant romantique, s'il existe encore, est passé comme à l'arrière-plan de l'histoire littéraire; fortifié et accru du courant cosmopolite, le courant classique, transformé d'ailleurs, et sinon épuré, du moins singulièrement élargi, reparaît sous un nom nouveau : le *réalisme* ou *naturalisme* va bientôt tout envahir.

Et, comme en 1830, les talents sont mûrs, les grandes œuvres sont toutes prêtes. En 1852, Dumas fils donne sa *Dame aux Camélias*, Gautier ses *Émaux et Camées*, Renan son *Averroès*. En 1853, Leconte de Lisle publie ses *Poèmes antiques*, Taine son *La Fontaine*, cependant que, représentant attardé d'un autre âge, Hugo lance son impuissante protestation lyrique des *Châtiments*. On l'écoute encore, mais on ne le suit plus. Autour des jeunes et nouveaux maîtres, Taine et Renan, Dumas fils et Leconte de Lisle, — critiques et historiens, romanciers et dramaturges, poètes même, les Scherer et les Fustel de Coulanges, les Augier et les Flaubert, les Coppée et les Sully Prudhomme, tous, courbés sur le réel, collectionnant les *petits faits vrais*, se livrent à « une grande *enquête sur l'homme*[1] », et

1. Ces deux expressions sont de Stendhal et de Taine. — Dans un article du *Journal des Débat* daté du 16 décembre 1865, sur les

s'efforcent, — les plus grands du moins, — d'enfermer dans la forme la plus parfaite et la plus impersonnelle possible le petit coin de la nature qu'il leur a été donné d'observer. Le courant devient si fort, si universel, si irrésistible, que les plus authentiques survivants du romantisme, un Sainte-Beuve, un Michelet, un Victor Hugo lui-même, sont obligés, tant bien que mal, de s'accommoder aux exigences nouvelles : les *Nouveaux Lundis*, la *Montagne* et la *Légende des siècles* sont des œuvres contemporaines des premiers essais de Zola et manifestent les mêmes tendances.

Mais le naturalisme, comme le romantisme, devait périr par son propre triomphe. Il n'avait pas su profiter, ou plutôt il avait abusé de sa victoire. A force de ne voir partout que des faits, on avait oublié les idées. Dans l'ivresse des conquêtes scientifiques, — ou prétendues telles, — avait failli sombrer la préoccupation sociale, religieuse et morale. Les disciples, qui n'avaient ni la largeur, ni l'élévation d'esprit des maîtres, mirent tout en œuvre pour compromettre et pour ruiner la doctrine. On rétrécit l'art, et l'on appauvrit la nature. Après avoir régné sans conteste durant vingt années, de 1850 à 1870, le naturalisme devait connaître lui aussi l'amertume des morts trop lentes. Déjà, quelques-uns des chefs, commençant

romans d'Hector Malot, et qu'il a négligé de recueillir en volume. Taine s'exprimait ainsi : « Ce qui leur a manqué [à ces romans] pour les mettre à leur rang dans l'opinion publique, c'est probablement ce qui, à mes yeux, fait leur principal mérite. Ils n'ont rien d'énorme.... Ils sont composés de *faits*, voilà leur excellence.... »

à pressentir les dangers de l'avenir, réagissaient courageusement contre une partie de leur œuvre, contre eux-mêmes : tels furent au premier rang Dumas fils et Taine. D'autres, romantiques impénitents et mal convertis, une George Sand, un Michelet, un Hugo, ou écrivains d'éducation toute romantique, comme Octave Feuillet, n'avaient cessé de revendiquer les droits de « l'idéal dans l'art »; et l'on recommençait à les écouter et à les comprendre. Des poètes, des philosophes, Caro, M. Sully Prudhomme, se faisaient l'écho des mêmes préoccupations, et les événements de 1870, en remuant jusque dans ses plus intimes profondeurs la conscience nationale, en donnant aux âmes une violente secousse morale, précipitent le mouvement. Le courant romantique, d'ailleurs transformé et qui, quelques années auparavant, semblait avoir presque complètement disparu de l'horizon littéraire, se reforme peu à peu sous un autre nom, et l'idéalisme est à la veille de recueillir la succession du naturalisme.

Au lendemain de 1870, en effet, les influences étrangères entrent en jeu : mais elles agissent en sens inverse de l'action qu'elles avaient exercée vingt ou trente ans auparavant. Visiblement, le courant cosmopolite se détache du naturalisme, tel du moins qu'on entendait ce mot en France; et il suffit de rappeler à cet égard les noms de MM. de Vogüé et Paul Bourget. Vers le même temps, M. Brunetière commence sa vigoureuse campagne contre « le roman naturaliste » : on

nous révèle tour à tour George Eliot et Tolstoï, Schopenhauer et Ibsen; Wagner, Nietzsche et Ruskin nous donnent des conseils tantôt identiques et tantôt contradictoires; ce qu'on a appelé le « néo-christianisme » procède en grande partie de ces aspirations nouvelles et de ces « révélations » diverses. En 1886, M. de Vogüé publie son *Roman russe*. Et depuis ce moment, aidé du courant cosmopolite, le courant idéaliste gagne tout le terrain que perd, — lentement, mais sûrement, — le courant naturaliste. A l'heure actuelle, le naturalisme est chose aussi morte que pouvait l'être le romantisme vers 1850. Nous sommes à peu de chose près dans la situation où l'on était aux environs de 1820. Dans les œuvres de quelques-uns de nos contemporains nous avons comme les éléments épars d'un nouveau *Génie du Christianisme*. Dans le *Roman russe* de M. de Vogüé, nous avons déjà notre *Allemagne*. Nous n'attendons plus que notre Lamartine[1].

1. Ceci reste vrai, je crois, même après *Cyrano de Bergerac*. J'estime, en effet, avec M. Jules Lemaitre, que la poésie de M. Edmond Rostand — dont je ne voudrais pas paraître contester les mérites, — bien loin d' « ouvrir un siècle, prolonge, unit et fond en elle sans effort, et certes avec éclat, et même avec originalité, trois siècles de fantaisie comique et de grâce morale ». Pour trouver quelques pressentiments de cette poésie nouvelle qu'on finira bien par nous donner, après en avoir tant parlé, c'est, si je ne me trompe, bien plutôt dans certaines pièces de Verlaine, peut-être même de Sully Prudhomme, qu'il faudrait les chercher.

II

Si le mot n'était pas bien ambitieux, je dirais que nous venons d'esquisser la philosophie de l'histoire littéraire du siècle qui s'achève. Mais il me semble que ce n'est pas seulement ce que vous attendez de moi. L'histoire, vous disais-je tout au début de nos études, n'est pas une science purement spéculative : à tous ceux qui veulent l'interroger sincèrement, elle offre d'instructives et utiles leçons; elle est pour eux comme un vaste champ d'expériences où ils apprennent à juger de la force vitale des doctrines. Or, il a été tenté beaucoup d'expériences littéraires en ce siècle; et il serait bien extraordinaire que l'enquête à laquelle nous nous sommes livrés ne nous servît pas à modifier ou à préciser l'idée que nous pouvons nous faire de la littérature française en général et de la fonction propre du génie français, — de l'état présent et peut-être du prochain avenir de notre littérature contemporaine, — enfin du rôle littéraire de la Suisse française. Voyons plutôt.

Et d'abord, au sortir de ce dernier siècle d'histoire littéraire, la littérature française nous apparaît, encore et toujours, comme étant essentiellement classique. Je prends le mot au sens le plus large et le plus général, et j'entends tout simplement par là que, comme les grandes littératures de l'antiquité grecque et latine, la littérature française semble avoir pour objet, pour fonction et pour

raison d'être historique de conserver en elle-même et d'entretenir dans le monde moderne le goût de la raison, le culte de l'humanité et l'instinct de la sociabilité. C'est pour avoir voulu, dans sa rage d'individualisme, violer cette loi fondamentale du génie français, que le romantisme a été si promptement ruiné. C'est pour avoir, par la théorie de l'art pour l'art, par ses insolentes et brutales prétentions matérialistes, aussi mal respecté la même loi, que le naturalisme a fini par succomber à son tour. Et si le pseudo-classicisme des écrivains du premier Empire et le naturalisme des romanciers de la troisième République ont mis si longtemps à périr sous les coups victorieux de leurs adversaires, la raison en est sans doute que, en dépit de leurs étroitesses respectives, ces deux doctrines d'art étaient à tout prendre demeurées plus fidèles que le romantisme à l'idéal esthétique qui, pendant plus de deux siècles, était resté le nôtre, et qui avait fait la fortune européenne de notre littérature. Nos jeunes idéalistes feraient bien d'entendre la leçon.

Héritière légitime de la tradition antique, la littérature française doit-elle, à ce titre, et pour valoir tout son prix, demeurer jalousement fermée aux littératures voisines? Quand tout notre passé littéraire ne répondrait pas à cette question, l'histoire littéraire de notre siècle y répondrait assez éloquemment. Par trois fois en ce siècle, nous l'avons vu, la littérature française s'est largement ouverte aux influences étrangères; et ces influences, bien loin de contrarier son évolution naturelle,

l'ont favorisée et aidée au contraire. Et elle a d'ailleurs largement rendu à ses voisines les services qu'elle en recevait : par elle, les diverses littératures européennes ont pu communier entre elles, et, peut-être, grâce à l'image épurée qui leur était offerte de leur propre génie, prendre une plus forte et plus juste conscience d'elles-mêmes [1]. Nous pouvons en conclure que le « cosmopolitisme littéraire » est, pour nous, Français, chose parfaitement légitime et désirable ; et, quelques excès qu'il puisse y avoir dans notre « tolstoïsme » et notre « ibsénisme » actuels, nous aurions tort de trop vivement nous en plaindre.

Ici, Messieurs, nous touchons à une autre question : celle du présent et de l'avenir de notre littérature. La littérature française contemporaine, nous l'avons constaté, est ou devient invinciblement idéaliste : c'est là un fait que certains peuvent déplorer, mais qu'il est impossible de contester sérieusement. J'estime, pour ma part, qu'il y a lieu de s'en féliciter. S'il n'y a pas d'art, pas de grand art surtout, sans idéal, il n'est pas mauvais pour la littérature de demain qu'elle soit très profondément pénétrée de ce principe. De plus, il n'y a pas trop à craindre, comme au temps du romantisme, qu'elle obéisse trop aisément aux suggestions de la sensibilité et de

1. « Oh ! le beau jour que celui où l'esprit français prendra corps à corps l'esprit allemand et le déshabillera de ses oripeaux métaphysiques ! Il y a quarante ans, l'illustre Kreutzer me disait : « Il m'arrive une chose extraordinaire : je ne puis comprendre la philosophie allemande que si elle m'est expliquée par un Français. » (Edgar Quinet, article inédit).

l'imagination individuelles, qu'elle perde le salutaire contact de la réalité, qu'elle s'enivre, en un mot, des vaines fumées d'un idéal malsain et chimérique. Elle n'a pas impunément traversé le naturalisme; elle n'en aura pas en vain subi la forte discipline: et il semble, à plus d'un signe, que sa tâche et sa mission, ce sera de *faire sortir*, si je puis dire, *l'idéal du réel*, et de concilier ainsi les diverses tendances qui se sont donné carrière au cours de ce siècle. — On voudrait seulement que cette littérature fût un peu plus *artiste*, moins prompte à rejeter comme une parure inutile ce culte du beau et ce souci de la forme qui nous ont été légués par l'antiquité, — plus vraiment *sociale* aussi, on veut dire moins obscure, moins dédaigneuse du vulgaire, plus soucieuse, comme disait Pascal, de « remplir tous nos besoins ». Peut-être est-ce surtout à nos poètes, encore trop engagés dans les leçons et les souvenirs du Parnasse, que cette dernière observation pourrait être adressée. Si nous devons avoir notre Lamartine, on souhaiterait à ce poète si impatiemment attendu de ressembler un peu à son aîné : puisse-t-il, comme lui, n'avoir pas fréquenté les « cénacles », et, avant de publier ses vers, avoir beaucoup travaillé et surtout avoir vraiment vécu!... — Si quelques-uns de ces desiderata étaient en voie d'être réparés, surtout si les talents ne viennent pas à manquer, il semble qu'il n'y ait pas trop d'inquiétudes à avoir sur les destinées de la littérature du XXe siècle. Le siècle qui finit, à bien des égards, mériterait

d'être comparé au XVIe siècle. Qui sait si, comme le XVIe siècle, il ne sera pas suivi, chez nous, d'un nouvel âge classique, aussi rempli d'œuvres et d'idées que celui dont nous sommes si justement fiers?

Quelle pourra être, dans cette littérature ainsi renouvelée, la part d'action de la Suisse romande? Ici encore l'histoire nous fournit une réponse. Durant tout le cours de ce siècle, la Suisse romande, en vertu d'une tradition ininterrompue, a donné à la littérature française un certain nombre d'écrivains, dont aucun, certes, n'a valu Rousseau, mais qui tous ont laissé un nom et une œuvre. Qu'on songe à ce qui manquerait à l'histoire des lettres françaises au XIXe siècle, si Mme de Staël et Benjamin Constant, si Vinet, Scherer et Cherbuliez n'avaient pas écrit. Or, remarquons-le, tous, ou presque tous ces écrivains ont dû leur succès et leur influence à un double trait de caractère qui, dans la grande famille littéraire, leur a composé une physionomie nettement distincte : ils ont eu, à un haut degré, l'esprit cosmopolite et la préoccupation morale. Ceux qui les suivront feront bien de ne pas renoncer à cette originalité où il faut reconnaître, ce semble, l'apport propre d'une race particulière. Cet apport, moins que jamais, les Français du XXe siècle seront disposés à s'en passer. Et vous pouvez voir, Messieurs, par l'exemple de M. Edouard Rod, qui représente si dignement et si heureusement parmi nous cette tradition qui est la vôtre, tout ce qu'elle peut encore produire d'œuvres fortes et durables.

APPENDICE

Je reproduis ici, comme je l'ai annoncé plus haut, le programme, les sommaires et les divisions du cours.

PREMIÈRE PARTIE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DE 1800 A 1830 ET LES ORIGINES DU ROMANTISME

(*Cours du semestre d'hiver 1894-1895.*)

1re LEÇON. Intérêt du sujet. — Méthode à suivre. — Programme et esprit du cours.

2e LEÇON. Chateaubriand : I. Les débuts. — L'*Esquisse des progrès de l'esprit humain* et l'*Essai sur les Révolutions*.

3e LEÇON. Chateaubriand : II. *Atala* et *René*.

4e LEÇON. Chateaubriand : III. Le *Génie du Christianisme* : I. Comment fut composé le *Génie*. — Le retour en France et le salon de Mme de Beaumont. — Généralités sur le livre. — Méthode à suivre pour l'étudier et en déterminer la valeur littéraire.

5e LEÇON. Chateaubriand : IV. Le *Génie du Christianisme* : II. Circonstances historiques. Le passé dans le *Génie*.

6e LEÇON. Chateaubriand : V. Le *Génie du Christianisme* : III. Le présent et l'avenir dans le *Génie*. — Conclusion sur l'ouvrage, sa portée et son influence.

7e LEÇON. Les survivants du XVIIIe siècle et la réaction contre l'esprit nouveau : I. Les *imaginatifs*. A. Les Poètes : lyriques (Ecouchard-Lebrun, Parny, Millevoye, Chênedollé) ; — descriptifs (Delille). — B. Les Roman-

ciers : Senancour. — C. Les dramaturges : Guilbert de Pixéricourt.

8e LEÇON. Les survivants du XVIIIe siècle (suite) : II. *Critiques et historiens* : le groupe du *Journal des Débats* (Geoffroy, Feletz, Dussault, Hoffmann ; — La Harpe ; — Népomucène Lemercier ; — Ginguené et J.-M. Chénier. — Daunou et Volney : naissance de la critique historique.

9e LEÇON. Les survivants du XVIIIe siècle (fin) : III. *Philosophes et savants* : A. Les philosophes : Disciples de Diderot : Sylvain Maréchal, Naigeon, Garat. — Les Idéologues : Destutt de Tracy et Cabanis. — B. Les savants : Laplace et Cuvier.

10e LEÇON. Mme de Staël : I. Avant le livre *De l'Allemagne*.

11e LEÇON. Mme de Staël : II. Le livre *De l'Allemagne* : I. — A. Circonstances de composition et de publication. — B. Généralités sur le livre : objet, plan et esprit de l'ouvrage ; — le style et la composition. — Détermination de la méthode à suivre pour l'étude du fond. — C. L'Allemagne d'après Mme de Staël : mœurs et politique, philosophie, religion, littérature et arts.

12e LEÇON. Mme de Staël : III. Le livre *De l'Allemagne* : II. — A. Les théories générales du livre touchant la politique, la philosophie, la religion, l'art et la littérature. — B. Influence et portée de l'ouvrage.

13e LEÇON. Mme de Staël : IV. Après *l'Allemagne*.

14e LEÇON. Le groupe littéraire de Mme de Staël : Schlegel, Sismondi, Fauriel.

15e LEÇON. Chateaubriand : VI. *Les Martyrs* : I. Biographie de Chateaubriand de 1802 à 1809. — Analyse des *Martyrs*. — Esprit et objet du livre : essai de définition.

16e LEÇON. Chateaubriand : VII. *Les Martyrs* : II. Examen de l'ouvrage et des principales questions qu'il soulève. — L'influence et les imitations.

17e LEÇON. Chateaubriand : VIII. Après *les Martyrs*. — Les dernières œuvres. — Les *Mémoires d'outre-tombe*. — Conclusion sur l'homme, l'œuvre et l'influence.

18e LEÇON. Le groupe littéraire de Chateaubriand : Fontanes, Joubert et Ballanche.

19e LEÇON. De Bonald et son œuvre.
20e LEÇON. Joseph de Maistre : I.
21e LEÇON. Joseph de Maistre : II.
22e LEÇON. Lamennais : I. Lamennais jusqu'au voyage de Rome (1782-1824). — Les premiers essais. — L'*Essai sur l'indifférence*.
23e LEÇON. Lamennais : II. — Depuis le retour en France jusqu'aux *Affaires de Rome* (1824-1837) ; l'École mennaisienne. — *L'Avenir*. — Second voyage de Rome. — L'Encyclique *Mirari vos*. — Les *Paroles d'un croyant*. — Rupture définitive avec le Saint-Siège.
24e LEÇON. Lamennais : III. Depuis les *Affaires de Rome* jusqu'à la mort (1837-1854). — Le *Livre du Peuple* (1837). — L'*Esquisse d'une philosophie* (1841-1846). — Conclusion sur l'œuvre et sur l'influence.
25e LEÇON. Béranger et Paul-Louis Courier.
26e LEÇON. Benjamin Constant.
27e LEÇON. Cousin et l'éclectisme.
28e LEÇON. Villemain et la critique historique.
29e LEÇON. Guizot et son œuvre.
30e LEÇON. Thiers et Mignet. — Conclusion de la première partie du cours.

DEUXIÈME PARTIE

LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE ROMANTIQUE EN FRANCE DE 1830 A 1840

(*Cours du semestre d'été 1894-1895.*)

1re LEÇON. Origines et caractères du Romantisme. — Le premier Cénacle : Charles Nodier.
2e LEÇON. Lamartine : I. Les *Méditations*.
3e LEÇON. Lamartine : II. Le poète (suite et fin). — Le romancier et l'historien.
4e LEÇON. Victor Hugo : I. Le poète lyrique et sa première manière (1822-1840).
5e LEÇON. Alfred de Vigny poète lyrique.
6e LEÇON. Alfred de Musset poète lyrique.

7e LEÇON. Théophile Gautier et Sainte-Beuve poètes lyriques.
8e LEÇON. Les *poetæ minores* du Romantisme : Brizeux, Barbier, Laprade. — Conclusion sur le lyrisme romantique.
9e LEÇON. Le roman. George Sand.
10e LEÇON. Les romanciers secondaires et les poètes romanciers de l'École romantique : romans intimes, idéalistes et réalistes.
11e LEÇON. Balzac.
12e LEÇON. Le roman historique à l'époque romantique.
13e LEÇON. Augustin Thierry.
14e LEÇON. Michelet : I. Les ouvrages historiques.
15e LEÇON. Michelet : II. Œuvres descriptives et morales.
16e LEÇON. La critique littéraire à l'époque romantique. — — Le *Globe*. — Sainte-Beuve et sa première manière.
17e LEÇON. Le Théâtre romantique. — Alexandre Dumas père dramaturge.
18e LEÇON. Le théâtre d'Alfred de Vigny.
19e LEÇON. Victor Hugo : II. Les drames.
20e LEÇON. La réaction contre le drame romantique. — Le théâtre de Casimir Delavigne. — Ponsard et « l'École du bon sens ».
21e LEÇON. Les comédies de Scribe.
22e LEÇON. Le théâtre d'Alfred de Musset. — Conclusion générale sur les deux premières parties du cours.

TROISIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DE 1840 A 1860 ET LES ORIGINES DU RÉALISME

(*Cours du semestre d'hiver 1895-1896.*)

1re LEÇON. État de la littérature française vers 1840. — Programme du cours et méthode à suivre. — Les précurseurs du mouvement réaliste : quelques mots sur Balzac. — Stendhal : I. sa vie et son caractère.
2e LEÇON. Stendhal : II. Son œuvre, son rôle et son influence.

3e LEÇON. Mérimée.

4e LEÇON. Le mouvement catholique en France et le catholicisme libéral entre 1830 et 1870. — Le P. Gratry; — Ozanam; — Dupanloup; — Ravignan.

5e LEÇON. Lacordaire et Montalembert.

6e LEÇON. Louis Veuillot. — Conclusion sur le mouvement catholique.

7e LEÇON. L'influence de la philosophie allemande et des études orientales : Kant, Herder et Hegel en France. — Edgar Quinet et Eugène Burnouf.

8e LEÇON. Le mouvement scientifique entre 1830 et 1870. — Claude Bernard et son œuvre.

9e LEÇON. Le mouvement socialiste : Saint-Simon et son groupe. — Fourier et ses disciples. — Le communisme : Louis Blanc économiste et historien.

10e LEÇON. Proudhon. — Conclusion sur le mouvement socialiste.

11e LEÇON. Le mouvement positiviste : Auguste Comte et Littré.

12e LEÇON. La renaissance de la critique classique : Désiré Nisard.

13e LEÇON. La critique suisse et protestante : Vinet et Scherer.

14e LEÇON. Sainte-Beuve et son *Port-Royal*.

15e LEÇON. Renan et Taine : Esquisse générale de leur physionomie et de leur œuvre.

16e LEÇON. Taine : I. Les premiers essais.

17e LEÇON. Taine : II. L'*Histoire de la Litterature anglaise*.

18e LEÇON. Taine : III. De l'*Histoire de la Litterature anglaise* aux *Origines de la France contemporaine* : le livre de l'*Intelligence* et la *Philosophie de l'art*.

19e LEÇON. Renan : I. Les premiers essais.

20e LEÇON. Sainte-Beuve : I. Les *Causeries du lundi*.

21e LEÇON. Sainte-Beuve : II. Les *Nouveaux Lundis*. — Conclusion sur son œuvre et sur son influence.

22e LEÇON. La critique universitaire : les *Critici minores* : Prévost-Paradol, Ernest Havet, etc.

23e LEÇON. La critique dramatique : J.-J. Weiss et Sarcey.

24e LEÇON. L'histoire : Tocqueville et Fustel de Coulanges.

7

25e LEÇON. Renan : II. L'*Histoire des origines du christianisme.*

26e LEÇON. Renan : III. L'*Histoire du peuple d'Israël.* — La dernière période de la vie de Renan et la crise morale de 1870.

27e LEÇON. Renan : IV. Les *senilia* : la philosophie de Renan et son dilettantisme. — Conclusion sur son œuvre et sur son influence.

28e LEÇON. Taine : IV. La crise de 1870 et les *Origines de la France contemporaine* : portée générale de l'œuvre. — Conclusion sur Taine.

29e LEÇON. La queue du Romantisme : I. *Les attardés* : Barbey d'Aurevilly et Villers de l'Isle-Adam. — II. *Un résigné* : Paul de Saint-Victor. — III. *Les Convertis* : Louis Bouilhet et Maxime du Camp.

30e LEÇON. Victor Hugo : La dernière manière (1852-1885).

31e LEÇON. Deux indépendants : Montégut et Fromentin.

32e LEÇON. Les petits moralistes : Doudan et Amiel. — Conclusion de cette troisième partie du cours.

QUATRIÈME PARTIE

LE DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE RÉALISTE ET NATURALISTE EN FRANCE DE 1860 A 1880.

(*Cours du semestre d'été 1895-1896.*)

1re LEÇON. Les Poètes. — Le *Parnasse.* — Théodore de Banville.

2e LEÇON. Leconte de Lisle.

3e LEÇON. Les *poetæ minores.* — Parnassiens et indépendants. I. La poésie populaire : Manuel et Coppée. — II. Les sonnettistes : Soulary et Heredia. — III. La poésie philosophique : Mme Ackermann.

4e LEÇON. Sully Prudhomme.

5e LEÇON. Baudelaire et Verlaine. — Conclusion sur l'évolution poétique.

6e LEÇON. Le théâtre. — Augier avant Dumas fils.

7e LEÇON. Alexandre Dumas fils : I. La première manière : le théâtre réaliste.

8e LEÇON. Alexandre Dumas fils : II. La seconde manière : le théâtre idéaliste et les pièces « à thèse ».

9e LEÇON. Alexandre Dumas fils : III. La dernière manière : les essais de théâtre symbolique. — Conclusion sur l'œuvre et sur l'influence.

10e LEÇON. Émile Augier après Dumas fils.

11e LEÇON. Le vaudeville. — Dramaturges secondaires : Labiche, Barrière, V. Sardou.

12e LEÇON. La décadence de la comédie de mœurs : le théâtre de Meilhac et Halévy et de Pailleron. — L'opérette et la comédie parisienne.

13e LEÇON. Henry Becque et le Théâtre Libre. — Conclusion sur l'évolution dramatique.

14e LEÇON. Le roman réaliste : Gustave Flaubert.

15e LEÇON. Le roman naturaliste : Émile Zola.

16e LEÇON. L'École naturaliste : Guy de Maupassant.

17e LEÇON. Le roman impressionniste : les Goncourt.

18e LEÇON. Alphonse Daudet.

19e LEÇON. Le roman idéaliste : Jules Sandeau, Fromentin et Octave Feuillet.

20e LEÇON. Les romanciers secondaires. — Le roman mondain et parisien : About, Droz et Halévy. — Le roman cosmopolite et philosophique : Victor Cherbuliez. — Le roman historique et national : Erkmann-Châtrian. — Le roman de mœurs provinciales : Pouvillon, Theuriet et Fabre.

21e LEÇON. Le mouvement philosophique en dehors du positivisme : la queue de l'éclectisme, le néo-criticisme ; — progrès croissants de l'idéalisme. — Conclusion générale sur les deux dernières parties du cours.

CINQUIÈME PARTIE

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

(*Semestre d'hiver 1896-1897.*)

1re LEÇON. Difficultés du sujet. — Méthode à suivre et vue d'ensemble de l'histoire de la littérature française au XIXe siècle. — Conditions d'ordre général du développement de la littérature contemporaine.

2e LEÇON. M. Brunetière : I. Généralités sur sa personne, sa vie et son œuvre. — Sa première incarnation : le critique traditionaliste.

3e LEÇON. M. Brunetière : II. Les deux dernières incarnations : la doctrine de l'évolution des genres; — la philosophie religieuse et sociale.

4e LEÇON. M. Brunetière : III. Son école. — Son influence sur le mouvement des idées contemporaines. — Conclusion générale sur son caractère et sur son œuvre.

5e LEÇON. M. Émile Faguet [1].

6e LEÇON. Critiques universitaires et indépendants. I. *Médiévistes*. M. Gaston Paris et son école. — II. *Latinistes et hellénistes*. MM. G. Boissier, G. Perrot, A. et M. Croiset. III. *Cosmopolites*. Mme Arvède Barine, MM. Gebhart et Teodor de Vyzewa.

7e LEÇON. M. Jules Lemaître : I. Le critique.

8e LEÇON. M. Jules Lemaître : II. Le poète, le romancier et le dramaturge.

9e LEÇON. Les influences étrangères et la littérature française contemporaine.

1. Je crois devoir rappeler ici que ce cours a été professé en 1896. Depuis cette époque, nos contemporains ont évolué : ils ont produit, les uns plus, les autres moins ; des noms nouveaux se sont fait jour dont il y aurait lieu de tenir compte. Pour toutes ces raisons, des proportions qui ont pu paraître à peu près équitables, il y a dix ans, ne le sont plus aujourd'hui, et il y aurait lieu de les modifier. Pour n'en donner qu'un seul exemple, si je professais ce cours aujourd'hui, je croirais devoir consacrer plus d'une simple leçon à M. Faguet.

10e LEÇON. M. E.-M. de Vogüé : I. Des débuts au *Roman Russe* (1876-1886).

11e LEÇON. M. E.-M. de Vogüé : II. Après le *Roman Russe* (1886-1896).

12e LEÇON. Le mouvement politique et social et le journalisme contemporain.

13e LEÇON. Le mouvement catholique depuis 1870 : I. Politique pontificale. — Catholicisme social. — « Néo-christianisme ».

14e LEÇON. Le mouvement catholique et « néo-chrétien » : II. Les hommes et les œuvres.

15e LEÇON. M. Ernest Lavisse.

16e LEÇON. — Les historiens de la Révolution : MM. A. Sorel et A. Chuquet.

17e LEÇON. Les historiens du XIXe siècle et de l'ancienne France : MM. A. Vandal ; H. Houssaye ; Thureau-Dangin ; — le duc de Broglie et G. Hanotaux.

18e LEÇON. Pierre Loti.

19e LEÇON. M. Anatole France.

20e LEÇON. M. Paul Bourget : I. Le poète et le critique.

21e LEÇON. M. Paul Bourget : II. Le romancier.

22e LEÇON. M. Édouard Rod.

23e LEÇON. Romanciers divers : Gyp ; — M. Maurice Barrès ; — MM. René Bazin et Art Roë.

24e LEÇON. La banqueroute du Naturalisme. — MM. P. et V. Margueritte et J.-K. Huysmans.

25e LEÇON. Trois jeunes : MM. J.-H. Rosny, Marcel Prévost et Paul Hervieu.

26e LEÇON. Les poètes non symbolistes : MM. Jean Lahor, Edmond Haraucourt ; — Jean Richepin et Maurice Bouchor.

27e LEÇON. Le Symbolisme : I. Origines et théories.

28e LEÇON. Le Symbolisme : II. Les Poètes.

29e LEÇON. Le Théâtre contemporain.

30e LEÇON. Conclusion générale des cinq parties du Cours : Les principaux courants de la littérature française au XIXe siècle : leur rôle et leur action réciproque dans la formation des diverses écoles et doctrines littéraires. — Du présent et de l'avenir de la littérature française.

L'ŒUVRE DE SAINTE-BEUVE

Il a essayé d'être romancier, et il a voulu être poète. Et l'on ne saurait dire sans injustice que son œuvre a été comme non avenue dans l'histoire du roman et de la poésie française. Mais sa véritable gloire n'est point là. Ce n'est pas, ou ce n'est guère à l'auteur de *Volupté* et des *Pensées d'août* qu'on a consacré tant de travaux récents [1] ; c'est d'un autre Sainte-Beuve que l'on vient de célébrer le centenaire. Et son œuvre à celui-là pourrait être définie d'un mot : *Il a constitué la critique en dignité.*

1. Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, *Sainte-Beuve inconnu*, Plon, 1901 ; — *Table alphabétique et analytique des Premiers Lundis, Nouveaux Lundis et Portraits contemporains*, Calmann-Lévy, 1903 ; — G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, 1903 ; *Études sur Sainte-Beuve ; le « Livre d'amour » de Sainte-Beuve* 1904, Fontemoing ; — C. Latreille et M. Roustan, *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903 ; — Léon Séché, *Sainte-Beuve : son esprit, ses idées, ses mœurs*, 2 vol. ; *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, publiée par Mme Bertrand, avec une introduction et des notes par Léon Séché, librairie du « Mercure de France », 1904 ; — *Le Livre d'or de Sainte-Beuve*, publié à l'occasion du centenaire de sa naissance, par le *Journal des Débats*, Fontemoing, 1904.

I

« La critique est la femme de chambre des Muses; et il n'y a que les petits esprits qui courtisent la suivante, ne pouvant plaire à la maîtresse. » Ce joli mot d'un critique exprime assez bien ce qu'avant Sainte-Beuve les écrivains d'imagination et les critiques eux-mêmes pensaient de la critique, de son importance et de son rôle; et il en est bien peu qui n'y eussent entièrement souscrit.

Voici Du Bellay. Certes, il attachait un certain prix, et un grand prix, à la *Défense et illustration de la langue française*. Mais son manifeste une fois lancé, voyez comme il s'en désintéresse. Il ne prend même pas la peine d'en revoir et d'en corriger les éditions successives[1] : à part quelques autres rapides escarmouches, il est tout à son œuvre d'humaniste et de poète. C'est que pour lui, comme pour Ronsard, la critique n'est pas une fin, mais un moyen, un moyen de ruiner une certaine notion de l'art littéraire et d'en faire triompher une autre. Ce triomphe une fois assuré, ou du moins préparé, ils s'empressent de retourner à leurs vers, et de réaliser par des œuvres non abstraites leur propre idéal. La critique n'a été qu'un accident, un épisode dans leur vie. Ce sont des artistes égarés un moment dans la critique.

1. Voir l'excellente édition critique de M. Henri Chamard, Fontemoing, 1904.

Cette conception un peu intéressée et, si l'on osait dire, apologétique de la critique a duré bien près de trois siècles. Corneille, Racine et Molière n'en ont pas eu d'autre. Quand l'un composait ses *Examens* ou ses *Discours*, le second ses *Préfaces*, et le troisième sa *Critique de l'École des Femmes*, ils n'avaient tous trois pour objet que de défendre et de légitimer leur façon personnelle de comprendre leur art. Ils étaient poètes, dira-t-on, et rien n'est plus naturel. Mais ceux mêmes qui sont nés critiques n'agissent pas autrement. La critique ne leur suffit pas; pour consacrer leur réputation littéraire, c'est sur la littérature d'imagination qu'ils comptent. Chapelain se croit tenu d'écrire *la Pucelle*. Malherbe ne se serait pas reconnu le droit de régenter comme il l'a fait les auteurs ses contemporains ou ses devanciers, s'il n'avait lui aussi prêché d'exemple et fait œuvre de poète. Boileau de même. Nous n'en sommes assurément plus, comme au temps du romantisme, à refuser à l'auteur des *Satires* tous les dons proprement poétiques; très volontiers nous lui reconnaissons certaines parties du vrai poète. Mais, enfin, Boileau est avant tout pour nous un critique, et nous ne voyons pas très nettement ce que l'*Art poétique* eût perdu à ne pas être écrit en vers. Lui-même et ses contemporains en ont jugé tout autrement. Personne, de son temps, n'a été tenté de lui retourner son fameux : « Que n'écrit-il en prose! » qui parfois, avouons-le, nous vient aux lèvres en le lisant de nos jours. « Il y a, disait Sainte-

Beuve, nombre de pensées droites, justes, proverbiales, mais trop communes dans Boileau, que La Bruyère n'écrirait jamais et n'admettrait pas dans son élite. » Et cela est vrai. Mais de là à prétendre que La Bruyère, comme l'insinue Sainte-Beuve encore, avait conscience de sa supériorité sur Boileau, et qu'il s'est délibérément proposé de faire « quelque chose de mieux et de plus fin », il y a, ce semble, une singulière distance. La Bruyère n'a pas eu pour Boileau d'autres sentiments que Racine, La Fontaine ou Molière, et ceux-ci n'auraient pas eu à l'égard du « législateur du Parnasse » l'amicale déférence que l'on sait, s'ils n'avaient pas vu en lui un poète, un de leurs pairs par conséquent, et dont ils pouvaient sans déroger suivre les directions et accepter les conseils. L'art de « faire difficilement des vers faciles », il l'avait pratiqué avant de l'enseigner aux autres; et son enseignement n'aurait eu peut-être aucune action si ses vers n'en avaient point prouvé la légitimité et souligné l'importance. Ce n'est pas la haute valeur de sa critique qui a fait la fortune de sa poésie; c'est au contraire sa poésie qui a consacré et imposé son autorité critique.

Nous venons de parler de La Bruyère. Le moraliste des *Caractères* est, à ses heures, chacun le sait, un critique littéraire exquis. Il partage ce privilège avec Pascal et avec Fénelon. Mais tous trois n'ont touché à la critique qu'en passant, en « honnêtes gens » qui donnent leur avis sur des questions à l'ordre du jour, mais non pas du tout en pro-

fessionnels. Leurs préoccupations dominantes sont ailleurs. Pascal ne s'y serait point arrêté, si, convaincu comme il l'était de la valeur persuasive du style, il n'avait cru de son devoir d'apologiste d'en connaître les procédés et d'en étudier les lois. Fénelon s'est diverti un jour à écrire la *Lettre à l'Académie*; mais qu'est-ce que ce mince opuscule dans toute l'œuvre de Fénelon? Peu de chose assurément en comparaison des *Maximes des Saints* et du *Traité de l'existence de Dieu*. La Bruyère même, le plus « auteur » d'entre eux, n'a qu'un chapitre sur *les Ouvrages de l'esprit*, et je me demande s'il n'attachait pas plus de prix au portrait d'*Onuphre* ou à celui de *Ménalque* qu'aux pages, si délicates pourtant, où il abordait les problèmes d'art et de goût. Les prosateurs comme les poètes ne se livrent alors à la critique que par occasion : ils n'en tiennent pas boutique ou enseigne, comme eût dit Pascal. Ce n'est pas encore un genre classé : ils croiraient déchoir s'ils pouvaient être soupçonnés d'en faire métier.

Faut-il faire une exception pour Bayle? Si la principale fonction du critique consiste à apprécier les livres d'autrui, il semble que la vie de Bayle réponde assez bien à cette définition. Il avait un tempérament de journaliste, et les articles de journal ou de Revue abondent dans son œuvre : le *Dictionnaire* n'est qu'une collection d'essais ou d'articles, que l'auteur a pris soin de recueillir, — en prévision du futur Voltaire et de ses disciples. Mais Bayle est un théologien et un philosophe autant

qu'un critique. Il est aussi un érudit, un érudit qui, pour l'énormité indigeste et parfois puérile de son information, rappelle les hommes de la Renaissance. Enfin et surtout, il n'a absolument aucun goût, aucun sentiment de l'art, et c'est pourquoi l'on hésite à voir en lui, comme le voulait Sainte-Beuve, une incarnation complète du véritable « génie critique ».

En tout cas, il n'a pas fait école. Et la critique, après lui, continue à ne pas former une province séparée de la production littéraire. Si l'on recueillait toutes, ou du moins presque toutes les pages où Voltaire, « ce gigantesque journaliste », comme l'appelle quelque part Michelet, a traité des « ouvrages de l'esprit », on en ferait un volume considérable, et qui, pour l'intérêt, la justesse alerte et malicieuse, non seulement ne le céderait à aucun autre du même écrivain, mais encore pourrait lui faire pardonner bien des écarts de pensée et de plume. Seulement, ce serait un volume d' « extraits », et pas autre chose. La critique, chez Voltaire, s'insinue un peu partout; elle ne se réduit jamais à une forme déterminée. On ne trouverait même chez lui rien d'analogue à ces *Éléments de littérature* que Marmontel avait dispersés dans l'*Encyclopédie*, et qui sont sans doute l'un des premiers recueils d'études critiques à la moderne que nous aient légués les siècles antérieurs.

Déjà, en effet, vers la fin du XVIIIe siècle, la critique tendait à prendre conscience d'elle-même, et

à s'organiser comme puissance indépendante. La Harpe, dont on a trop médit, sur la foi de ses nombreux adversaires, a joué le rôle et il a rempli le métier, — puisqu'il a été longtemps « professeur de littérature », — d'un véritable critique. Il a porté dans ses fonctions un sérieux, et, avec certaines étroitesses et certaines ignorances, une conscience, un esprit de continuité et un talent de style auxquels on n'a pas suffisamment rendu hommage. Enfin, il a été par la date le premier de nos historiens littéraires. Il semble donc qu'avec La Harpe, la critique, telle que nous l'entendons, soit en possession de tous ses attributs essentiels. Mais La Harpe, comme Marmontel, ne s'est pas contenté d'être critique. Il a été poète, et poète dramatique, et une partie de son œuvre a fait tort à l'autre. De plus, il a été tellement bafoué pendant sa vie et après sa mort, on a tellement exploité contre lui certains défauts et certaines intempérances de caractère, bref, on a si bien réussi à envelopper ses livres dans le discrédit qu'on a jeté à pleines mains sur sa personne, que l'on a trop aisément méconnu l'originalité de son effort. Après lui, comme avant lui, la critique avait besoin encore, pour valoir tout son prix et remplir toute sa mission, d'être définitivement et officiellement enlevée aux folliculaires à gages et aux gazetiers faméliques.

Deux grands écrivains, deux nobles esprits, au lendemain de la Révolution, s'y sont généreusement employés. Après le livre de *la Littérature*, après celui de *l'Allemagne*, après le *Génie du Chris-*

tianisme surtout peut-être, il n'était plus permis de voir dans la critique l'occupation désespérée d'écrivailleurs sans portée et sans conscience. On ne fait pas facilement à un Chateaubriand ou à une Mme de Staël la réputation, d'ailleurs imméritée, d'un Fréron. Tous deux renouvelaient par leur critique la conception même de la littérature. Mme de Staël invitait à regarder par-dessus les frontières, Chateaubriand à s'inspirer du christianisme. « Il restera vrai, écrivait bien plus tard, en 1841, Chateaubriand à Alfred Michiels, il restera vrai que j'ai posé les premiers fondements de cette critique moderne que tout le monde suit aujourd'hui, en montrant ce que la religion chrétienne a changé dans les caractères des personnages dramatiques et dans les descriptions de la nature, en chassant les dieux des bois. » C'était se rendre à lui-même un juste et fier hommage. Aussi, et quoique ni Chateaubriand, ni Mme de Staël n'aient été de purs critiques, voyons-nous se former autour d'eux toute une école d'écrivains, les Fauriel, les Villemain, les Ampère, les Nisard, qui consacrent à la critique une activité qu'en d'autres temps ils eussent sans doute tournée ailleurs. On les lit, on les applaudit quand ils professent à la Sorbonne, au Collège de France ou à l'École normale; ils ont du succès; on les invite à l'Abbaye au Bois; on commence enfin à les traiter comme de véritables hommes de lettres.

Et cependant, même alors, on ne les considère pas toujours, ils ne se considèrent pas eux-mêmes

comme les égaux des grands écrivains qu'ils coudoient, et qui, parfois, daignent les honorer de quelques conseils. On sait tout le mépris que les romantiques ont professé pour la critique, « puissance des impuissants », comme l'appelait Lamartine, et pour tous ceux qui la représentaient; et l'on se rappelle les amusantes déclamations de la *Préface de Cromwell*. Les critiques les plus indépendants n'ont d'ailleurs que trop encouragé cette manière de voir. Ils n'ont pas pris leur art ou leur mission suffisamment au sérieux. La critique a trop souvent été pour Villemain un prétexte à des digressions politiques, en attendant qu'elle lui fût un moyen de jouer à son tour un rôle politique. Et Nisard, le classique Nisard, l'auteur des *Poètes latins de la décadence*, veut-on le voir dans la vérité de son attitude à l'égard d'un poète, et d'un grand poète? Qu'on lise certaine *Préface*, — qu'il a jugé bon de ne pas réunir en volume, — et qu'il a écrite pour un recueil d'articles sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Je n'en veux détacher que ces lignes significatives. Nisard se représente admis à feuilleter le manuscrit des *Mémoires*, et, au moment de prendre congé, exprimant son admiration à Chateaubriand :

Et moi, écrit-il, j'éprouvais, faut-il le dire, une joie exquise de voir qu'*un homme chetif*, n'ayant que le don de sentir vivement les œuvres du génie, et celui, plus rare peut-être, de savoir pourquoi ses écrits n'en sont pas, et d'en prendre son parti, pouvait, par un accent sincère, avoir prise un moment sur un homme supérieur, et *comment il n'était pas impossible que le rat donnât du cœur au lion....*

Ces lignes sont datées de 1834. A cette époque, la critique a enfin conquis son droit à l'existence. Elle existe comme un genre à part ; mais, de l'aveu de tous, et des critiques eux-mêmes, elle est un genre inférieur. On lui appliquerait volontiers la définition qu'au XVIIIe siècle Voltaire donnait du roman : « la production d'un esprit faible, écrivant avec facilité des choses indignes d'être lues par des esprits sérieux ». Et, de fait, elle est exactement dans l'état où était en France, avant Rousseau, le genre du roman. On lui reconnaît le droit de vivre de sa vie propre : elle n'a pas encore ses lettres de noblesse.

II

Du roman à la critique, et de la critique au roman, la distance, à présent, n'est pas grande. Les deux genres se sont si bien transformés *depuis trente ans*, qu'en partant de points très éloignés, ils sont venus se rencontrer sur le même terrain.... Si le roman s'emploie à nous montrer ce que nous sommes, la critique s'emploie à nous montrer ce que nous avons été. L'un et l'autre sont maintenant une grande *enquête sur l'homme*, sur toutes les variétés, toutes les situations, toutes les floraisons, toutes les dégénérescences de la nature humaine. *Par leur sérieux*, par leur méthode, par leur exactitude rigoureuse, par leur avenir et leurs espérances, tous deux se rapprochent de la science. On peut blâmer une pareille tendance, mais on ne peut nier qu'elle ne soit dominante, ni contester qu'au bout d'un ou deux siècles l'enquête poursuivie sur tous les points du présent et du passé, ordonnée en système, assurée par des vérifications constantes, ne doive renouveler les conceptions les plus importantes de l'esprit humain.

Ces lignes sont de Taine, — dans un article peu connu, qui ne figure *que* dans la seconde édition des *Essais de critique et d'histoire*, — et elles sont datées de 1865. Elles auraient bien surpris un Balzac ou un Victor Hugo; elles auraient moins scandalisé un Flaubert. « Vous me parlez, écrivait ce dernier à George Sand, vous me parlez de la critique dans votre dernière lettre, en me disant qu'elle disparaîtra prochainement. Je crois au contraire qu'elle est tout au plus à son aurore[1]. » Et à la façon dont il parlait de cette critique nouvelle, il est aisé de voir que la sympathie et la déférence réciproques ont désormais remplacé les superbes railleries d'autrefois. C'est que de puissants esprits, de rares écrivains ont passé par là. Taine, né philosophe, et obligé par les circonstances de se consacrer tout d'abord aux lettres, dès son premier livre, s'efforce de « faire de la critique une recherche philosophique[2] » ; il y réussit, et de cet effort la critique sort entièrement renouvelée. Renan, que les nécessités de la vie quotidienne, les conseils d'Augustin Thierry et le désir de se faire connaître du grand public ont tourné vers la critique, a dit bien souvent en quelle haute estime il tenait ce genre, qu'il a d'ailleurs renouvelé lui aussi et si remarquablement pratiqué. C'est la critique, déclarait-il, qui seule peut empêcher le monde « d'être dévoré par le charlatanisme ». Et n'allait-il pas dans sa ferveur pour elle jusqu'à écrire : « L'étude de

1. Flaubert, *Correspondance*, t. III, p. 386.
2. *Essai sur les fables de La Fontaine* (1853), p. 1.

l'histoire littéraire est destinée à remplacer en grande partie la lecture directe des œuvres de l'esprit humain »? Et encore : « La critique a admiré jusqu'ici les chefs-d'œuvre des littératures, comme nous admirons les belles formes du corps humain. La critique de l'avenir les admirera comme l'anatomiste, qui perce ces beautés sensibles pour trouver au delà, dans les secrets de l'organisation, un ordre de beautés mille fois supérieur [1]. » Nous voilà bien loin de ce mépris que poètes et romanciers affectaient jadis pour ceux qui, par impuissance et stérilité d'esprit, pensaient-ils, faisaient métier d'apprécier leurs œuvres. Scherer, ce Renan protestant, une fois détaché de ses croyances religieuses et de ses fonctions pastorales, ne croit pas déchoir en se vouant pour le reste de sa vie à la critique, où, entre Renan et Taine, on sait la place considérable qu'il s'est faite. Enrichie par tous ces apports successifs, illustrée par tous ces talents, honorée par tous ces hommages, élevée par les uns au rang de la philosophie, par les autres au rang de la science, par d'autres enfin au rang de l'art, la critique, en ce dernier demi-siècle, ne se reconnaîtrait plus dans ce malicieux portrait que traçait d'elle autrefois La Bruyère : « La critique n'est pas une science, c'est un métier, où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. »

Et, assurément, ce n'est pas sans soulever parfois des protestations véhémentes que la critique a peu

1. *Avenir de la Science*, p. 174, 175, 191, 211.

à peu conquis dans la série des genres littéraires l'une des premières places. Il serait facile de relever dans les œuvres des jeunes poètes et des jeunes romanciers contemporains la trace ironique ou indignée des injustes ou puérils dédains d'autrefois. Combien d'entre eux sont encore tentés de croire que l'unique raison d'être de la critique et des critiques est d'annoncer et de prôner leurs œuvres! A cette condition, ils consentiraient peut-être à nous laisser vivre. Mais qu'on n'aille pas leur dire qu'il y a plus de « génie », — ou, si l'on préfère, plus de pensée, plus d'observation morale et de talent de style, — dans tel article de Taine que dans tous leurs vers ou leurs romans réunis. Ils nous renverraient triomphalement à telles boutades de ce Flaubert, dont nous citions tout à l'heure d'autres et plus justes paroles : « La critique est au dernier échelon de la littérature, comme forme presque toujours, et comme valeur morale : incontestablement elle passe après le bout-rimé et l'acrostiche, lesquels demandent au moins un travail d'invention quelconque [1] ». « O critique! s'écriait encore l'auteur de *Bouvard et Pécuchet*, éternelle médiocrité qui vit sur le génie pour le dénicher ou pour l'exploiter, race de hannetons qui déchiquetez les belles feuilles de l'art! [2] » Mais enfin, des déclarations de ce genre deviennent chaque jour de plus en plus rares [3]. Il devient de plus en plus malaisé de

1. *Correspondance*, t. II, p. 259.
2. *Id., ibid.*, p. 262.
3. Citons encore cette page amusante de Veuillot, dans les

prétendre que l'*Histoire de la littérature anglaise* exige moins d'invention qu'un acrostiche et un bout-rimé. Et le jour n'est pas loin où ces façons de concevoir la critique paraîtront aussi surannées et provoqueront autant de sourires que le jugement que nous avons rappelé de Voltaire sur le genre du roman.

Et cela est si vrai, la critique a si bien obtenu droit de cité dans la haute littérature, que nombre de romanciers contemporains ont débuté par la critique, et, bien loin d'avoir honte de leurs débuts, reviennent volontiers à ce genre d'études qui a commencé leur réputation. Tel est, par exemple, le cas de M. Bourget, de M. E.-M. de Vogüé, de M. Édouard Rod, de M. Anatole France. Le pre-

Libres Penseurs (3e édition, I, XVII, p. 70) : « Je ne pense aucun mal de la critique. Ce n'est point un sot métier lorsqu'on y apporte du jugement et de l'expérience; ce n'est point un vil métier lorsqu'on y apporte de la bonne foi. L'homme instruit, bien élevé, l'honnête homme qui emploie sa probité à redresser les torts des écrivains, et son bon goût à régler leur imagination fait une chose très utile, très nécessaire. Si le public ne l'en récompensait pas, les écrivains eux-mêmes devraient le prendre à leur charge, lui faire des rentes, le bien vêtir, et, quand un fauteuil est vide dans leur Académie, aller en cérémonie le prier de s'y asseoir. Leur plus grand intérêt est de provoquer ses conseils et même ses réprimandes. Il a le droit d'être aussi sincère, aussi sévère qu'il lui plaît. Lorsqu'il est capable et de bonne foi, je n'exige plus de lui qu'une chose; c'est qu'il sache, tout magistrat qu'il est, se tenir à sa place, à son rang secondaire, veillant à traiter toujours avec respect, même à l'instant qu'il le blâme, *le dernier des auteurs* qui déploie un peu de sève et de force créatrice. Car, enfin, que deviendrait le plus grand et le plus habile critique du monde, s'il n'y avait pas des auteurs, des esprits féconds qui surgissent, qui inventent et dont les inventions lui donnent matière à parler? Il n'aurait jamais l'honneur de se faire un nom dans les lettres, il ne serait qu'un planteur de choux. » — Voir aussi Tolstoï, *Qu'est-ce que l'art?* (p. 147.)

mier écrit de M. Anatole France est une étude sur Alfred de Vigny, et ses nombreuses préfaces à des éditions d'auteurs français classiques ou modernes, ses feuilletons de *la Vie littéraire* surtout ont sans doute plus fait pour le révéler au grand public que *les Noces corinthiennes* et peut-être même que *le Crime de Sylvestre Bonnard*. M. Rod a mené presque toujours de front le roman et la critique; et ses *Études sur le XIXe siècle*, ses *Idées morales du temps présent* surtout ont certainement plus contribué à attirer l'attention sur lui que *Palmyre Veulard*, son premier roman. Quel que soit le mérite des premiers vers et des premières nouvelles de M. Bourget, sa véritable entrée dans les lettres et dans la renommée date des *Essais de psychologie contemporaine*; et ni *le Disciple*, ni *la Terre Promise*, ni *Un Divorce* même n'ont fait oublier aux connaisseurs ces pages d'une sincérité si passionnée et d'une pénétration si vibrante. Qu'on songe enfin à tout ce qui manquerait à l'œuvre de M. de Vogüé, — et à la littérature contemporaine, — si l'admirable *Roman russe* n'existait pas. De tels faits, de tels exemples parlent assez haut, et prouvent surabondamment la place éminente qu'occupe la critique dans les préoccupations et dans les habitudes littéraires d'aujourd'hui.

« Ce sera un des ridicules du XIXe siècle aux yeux de la postérité qu'il ait laissé moins de livres proprement dits que de livres consacrés à rendre compte des livres. » Celui qui parle ainsi, non sans injustice peut-être, est un écrivain de verve et de

talent qui, de son propre aveu, s'est cantonné exclusivement dans la critique, et qui y a dépensé sans compter des trésors d'esprit, de bon sens, de lucidité et d'expérience morale. M. Émile Faguet, — car c'est lui[1], — est ici trop modeste, comme toujours. Il feint d'ignorer que la critique, telle qu'il la pratique avec quelques autres, exige des dons aussi rares que le roman, le théâtre ou la poésie ; il affecte même de croire qu'elle « n'a aucune espèce d'influence » ; en un mot, il oublie ses livres. Mais on peut en appeler contre M. Faguet à M. Faguet lui-même. Il nous avoue quelque part[2] certains « péchés de jeunesse », des vers, des commencements de romans ou de nouvelles. Il n'aurait pas jeté au feu ces essais juvéniles, il aurait récidivé, et récidivé publiquement, bref, il ne se serait pas condamné à ne faire que de la critique, s'il avait, dans son for intérieur, cru travailler à une œuvre moins élevée et moins utile.

Enfin, il y a un écrivain contemporain qui, celui-là, n'a jamais fait ni voulu faire que de la critique, qui y a mis son point d'honneur en quelque sorte, et qui a vu là un emploi suffisant de son activité littéraire. Jamais non plus il n'a failli à revendiquer hautement les droits et les prérogatives du genre qu'il avait délibérément adopté. Que de fois M. Brunetière n'a-t-il pas déclaré que la critique elle aussi était « une forme de l'action ! » Et qui ne se rappelle la belle page, véhémente comme un

1. *Histoire de la littérature française*, t. II, p. 459.

2. *Menus propos sur la critique* (*Renaissance latine*, janvier 1903).

défi ou une déclaration de guerre, où il exposait un jour le programme de sa vie et sa conception de la critique[1] ! La critique ainsi comprise est non seulement utile, elle est indispensable à l'écrivain d'imagination ; elle éclaire et elle lui crée son public ; elle le met en garde contre ses défauts, elle l'aide à prendre conscience de lui-même, à exploiter utilement son talent ; elle est pour lui la plus pré-

1. Voir, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1892, la fin de l'article *Sur la « Littérature »* (recueilli dans les *Essais sur la littérature contemporaine*, Calmann Lévy, 1892) : « Si j'ai cru longtemps : — qu'en se faisant une loi de ne jamais toucher aux personnes, de les distinguer ou de les séparer de leurs œuvres, et de ne discuter que les idées ou le talent ; — qu'en parlant de ses contemporains comme on aurait pu faire des Latins ou des Grecs, avec la même liberté, mais avec le même détachement de soi ; — qu'en essayant de se placer au point de vue de l'histoire, et de se dégager de son propre goût, sinon pour entrer dans les raisons du goût des autres, mais pour maintenir les droits de la tradition, qui sont ceux de l'esprit français lui-même, et, en un certain sens, de la patrie ; — qu'en ne négligeant aucun moyen d'accroître l'étendue de ses informations, d'en réparer laborieusement l'insuffisance ou la pauvreté ; — qu'en évoluant pour ainsi dire avec les auteurs eux-mêmes, et en s'efforçant de triompher du mauvais amour-propre qui nous fait mettre quelquefois l'accord de nos doctrines au-dessus de la sincérité de notre impression ; — qu'en se défendant de juger en son nom, et en réduisant au plus petit nombre possible les principes du jugement esthétique ou moral ; — si j'ai cru que l'on réconcilierait les auteurs et la critique, je suis désabusé.... Mais, bien loin de décourager ou de lasser la critique, n'est-ce pas ce qui doit, au contraire, l'assurer de son utilité ? Car ne provoquerait-elle pas moins d'impatience autour d'elle, si elle n'était pas une forme de l'action ? Et si, d'autant qu'elle est plus impartiale, ou plus impersonnelle, qu'elle s'efforce au moins de l'être, et qu'elle s'en pique, il semble justement qu'on la trouve plus importune, est-il au monde une preuve plus claire que les *idées* sont des *forces* ? et que la « littérature » est quelque chose de plus qu'un divertissement de mandarins, buvant du vin exquis dans « des tasses mille fois remplies », et traçant avec leur pinceau des « caractères légers comme des nuages de fumée » ? »

cieuse des collaboratrices; à un point de vue plus général encore, elle entretient, elle renouvelle le culte des chefs-d'œuvre; elle relie entre elles les générations successives; elle jette sur toute sorte de sujets des idées dans la circulation : n'est-ce pas là un emploi de la vie et de la pensée qui en vaut un autre, et qui, pour être différent peut-être, ne le cède à aucun autre en noblesse, en intérêt général et en utilité sociale?

Et si l'on trouve que ce sont là des théories de critique trop intéressé à ne pas médire de son métier ou de son rôle, écoutons maintenant un poète, un romancier, un dramaturge, qui, dans ce dernier domaine surtout, s'est fait une place singulièrement enviable. « J'ai dessein, écrivait il y a quelques années M. Jules Lemaître, j'ai dessein de reprendre et de poursuivre cette série des *Contemporains*, interrompue pendant cinq ou six ans par des besognes à la fois plus ambitieuses et *au fond plus frivoles*. Car c'est sans doute encore *la forme de la critique* qui, à propos des personnes originales de notre temps ou des autres siècles, permet *le mieux* d'exprimer ce qu'on croit avoir, *touchant les objets les plus intéressants et même les plus grands, d'idées générales et de sentiments significatifs* [1]. » Si parfois la critique a été l'objet d'injustes dédains, la voilà maintenant bien vengée.

Ainsi donc, mêlée et confondue longtemps avec tout ce qui n'était pas elle, la critique peu à peu,

1. *Revue bleue* du 6 janvier 1894.

et non sans peine, s'était constituée comme un genre déterminé. Mais, il y a cinquante ou soixante ans, on la tenait encore pour un genre « inférieur »; elle était, aux yeux des critiques eux-mêmes, l'apanage des « petits esprits », des écrivains « chétifs », des imaginations indigentes et stériles. Quelques années se passent, et tout est changé. La critique passe désormais pour un genre qui, dans l'estime des lettrés et du public, est l'égal des plus grands. De vigoureux, de nobles esprits le cultivent sans infidélité et sans défaillance. Des romanciers, des poètes, des auteurs dramatiques, qui ont le choix entre des formes diverses de leur pensée, ne cachent pas pour la forme de la critique leur vive sympathie, quelquefois même, on l'a vu, leur préférence. Le changement d'attitude est complet; et il est aussi général qu'il est significatif.

Le principal, sinon l'unique artisan de cette transformation, c'est Sainte-Beuve.

III

Il avait débuté au *Globe* en 1824, à vingt ans, par de modestes comptes rendus où il y avait plus de conscience que d'originalité et de talent. La critique alors, — il en fut, on le sait, pour lui longtemps ainsi, — est fort loin de remplir tout son idéal de vie littéraire. Elle est surtout, à ses yeux, un moyen de gagner quelque argent, d'échapper à l'obsession d'un métier pour lequel il ne se sent

point fait, celui de médecin, et une façon aussi de pénétrer dans les lettres par une porte dérobée. Il a d'ailleurs du goût, des lectures, un certain sens historique, et une prédilection déjà marquée pour « les coteaux modérés ». Avec cela, le désir de voir clair et de montrer qu'il n'est point dupe. « Le propre de tout vrai critique, disait-il plus tard, est de ne pouvoir garder longtemps le mot qu'il a sur le bout des lèvres : cela le démange. Très jeune, dans un journal, *le Globe*, j'étais comme cela. » En même temps, car il faut vivre, il entreprend, sur le conseil de Daunou, l'étude de la poésie française du XVIe siècle en vue d'un concours académique.

Cependant, il était, ou se croyait poète : il écrivait pour lui-même des vers où il essayait d'exprimer ce fonds de sensibilité souffrante et inquiète, cette « tristesse resserrante » qu'il devait bientôt exhaler dans son *Joseph Delorme*. Entré en relations avec Victor Hugo, enrégimenté bientôt parmi les poètes du Cénacle, il se convertit littéralement au romantisme. Et cette conversion produit d'abord un double effet. D'une part, elle le consacre officiellement poète : il se sent dès lors encouragé à publier ses vers. D'autre part, la grâce opère et fait qu'il va trouver à la critique une utilité pratique et un intérêt qu'il n'avait pas encore aperçus : il y voit maintenant un moyen tantôt détourné et tantôt direct de soutenir ses jeunes amis, de défendre leurs théories communes et leur idéal d'art, de combattre leurs adversaires,

de légitimer leur attitude et de leur découvrir une tradition et des ancêtres.

C'est ainsi que ses recherches sur la poésie française du XVIe siècle garderont certes une bonne part de leur valeur proprement historique; mais elles lui serviront en même temps à rattacher à Ronsard et à Du Bellay les poètes de la jeune école. Et, sans parler ici des services immédiats qu'il rend à ces derniers, pour lancer ou patronner leurs œuvres — articles sur eux, lettre aux *Débats* pour défendre *Cromwell*, rédaction du *Prospectus* des œuvres complètes de Victor Hugo[1], — il s'avise, dans les études critiques qu'il donne à la *Revue de Paris*, d'un procédé des plus ingénieux. Ce n'est pas un pur hasard qui a déterminé le choix des écrivains dont il s'occupe successivement : Boileau et Mme de Sévigné, Jean-Baptiste Rousseau et Le Brun, Mathurin Regnier et André Chénier, Corneille et Racine. Ce sont pour lui des précurseurs ou des ennemis du romantisme, — des ennemis morts sans doute, mais dont la réputation n'est encore que trop vivante et gênante; et il abaisse les uns et il exalte les autres suivant la

1. Voir, pour les détails, l'excellente *Bibliographie des écrits de Sainte-Beuve, de ses débuts*, non pas *à sa fin*, comme l'auteur l'a imprimé par erreur, mais *jusqu'aux « Lundis »*, que M. G. Michaut a jointe à son ouvrage sur *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*. Sur toute cette première partie de la vie et de l'œuvre de Sainte-Beuve, le gros, un peu gros livre de M. Michaut est essentiel : et il n'y a guère, le plus souvent, qu'à résumer ses fines, exactes et abondantes analyses. — Cf., dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1904, l'article de M. René Doumic sur *les « Métamorphoses » de Sainte-Beuve*.

sympathie ou l'hostilité posthume qu'il leur attribue à l'égard des doctrines et des œuvres contemporaines. Boileau, Jean-Baptiste Rousseau et Racine portent la peine d'avoir été des classiques authentiques, et surtout d'avoir trop souvent servi d' « autorités », d'exemples et de modèles impeccables dans les controverses récentes; Regnier, Corneille ou André Chénier, au contraire, bénéficient largement des « affinités électives » qu'ils ont, ou qu'ils paraissent présenter avec les nouveaux poètes : Sainte-Beuve fait d'eux des romantiques avant la lettre, et il déploie toute son habileté et tout son art à découvrir et à mettre en relief ce que l'on a depuis appelé « le romantisme des classiques ».

Son initiation aux théories du Cénacle entraîne une autre conséquence, plus heureuse peut-être et en tout cas plus durable. Il ose désormais être poète même dans sa critique. Son style, naguère un peu gris et terne, dans son élégante correction, maintenant s'anime et se colore d'ingénieuses et piquantes images. Sa personnalité, qui s'effaçait autrefois, intervient à travers ses expositions, ses jugements et ses analyses et leur donne mouvement, chaleur et vie. Et c'est aussi la personnalité, chez les autres écrivains, qu'il s'efforce d'atteindre et de restituer dans sa réalité vivante : personnalité morale et poétique surtout. Car, pour qui sait lire, tout grand écrivain élabore un certain genre particulier de beauté : c'est cette beauté particulière que le critique doit ressaisir, et dont il doit donner

l'idée, par d'adroites « transpositions », et comme l'équivalent plus ou moins lointain à ceux qui le liront. Michelet disait que l'histoire est une résurrection : la critique est une *évocation*. Et il s'agit aussi de connaître et de faire connaître aux autres l'âme individuelle qui s'exprime, et parfois se dérobe, sous cette forme littéraire, de la surprendre dans l'intimité de sa vie journalière, dans ses dispositions foncières, dans les derniers replis de son *moi*. Pour cela, on étudiera l'œuvre sans doute, mais l'œuvre ne sera guère qu'un prétexte pour aller à l'homme; et pour peindre l'homme, on aura largement recours à l'étude biographique, à l'analyse psychologique et morale, bref, à tout ce qui précise, localise, caractérise la ressemblance individuelle. La critique, pour une large part, devient l'art du « portrait littéraire ». Ce n'est pas seulement avec le poète que rivalise Sainte-Beuve : c'est avec le romancier, et comme le romancier, c'est à donner l'impression de la vie qu'il vise.

Le romancier et le poète qui couvaient en lui se donnent d'ailleurs, vers le même temps, moins timidement carrière. Ils se dérobent encore sous l'anonymat. — *Joseph Delorme*, *les Consolations* ne sont pas signées, — comme s'ils craignaient le grand jour et ne fussent pas bien sûrs de leur vocation et de leur mérite propre; mais enfin, ils osent se montrer et se développer tout entiers. C'est en 1830 également que Sainte-Beuve écrit son roman inachevé d'*Arthur*. Le succès ne répondit pas entièrement à son attente. « J'ai

monté assez près du sommet, disait-il plus tard à Scherer à propos de ses vers, mais je ne l'ai pas dépassé, et en France, il faut dépasser. » D'autre part, les événements politiques, l'évolution de sa propre pensée et les vicissitudes d'une passion coupable, tout cela le détache progressivement de Victor Hugo et du Cénacle, lequel du reste est maintenant dispersé. Forcé par toutes ces circonstances de se rabattre sur la critique, il y revient avec un sentiment de lassitude et d'amertume. La critique, écrit-il, « est le refuge de quelques hommes distingués qui ne se croient pas des grands hommes,... qui, en se permettant eux-mêmes des essais d'art, de courtes et vives inventions, ne s'en exagèrent pas la portée, les livrent, comme chacun, à l'occasion, au vent qui passe, et subissent, quand il le faut, avec goût, la nécessité d'un temps qu'ils combattent et corrigent quelquefois, et dont ils se rendent toujours compte. » Et, quelques années après, précisant encore sa pensée : « Chez la plupart de ceux qui se livrent à la critique et qui même s'y font un nom, il y a, ou du moins il y a eu une arrière-pensée première, un dessein d'un autre ordre et d'une autre portée. La critique est pour eux un prélude ou une fin, une manière d'essai ou *un pis-aller*. » Un « pis-aller » : que de fois, et jusqu'à la fin, le mot ne reviendra-t-il pas sous la plume de Sainte-Beuve! Cet homme qui a fait du genre de la critique l'égal en dignité du roman et de la poésie même, a été, toute sa vie durant, — et c'est là la piquante originalité de son

« cas », — un critique à contre-cœur et comme malgré lui.

Et pourtant, qu'il le voulût ou non, sa critique s'enrichissait tous les jours des expériences, même malheureuses, qu'il tentait en divers sens. Déjà, avant 1830, sous l'influence des romantiques et de leurs vagues apirations religieuses, il s'était ouvert à ces sortes de questions, et ses articles en portaient la trace. Mais, après la révolution de Juillet, un moment désemparé et ne sachant où se prendre, il se met bientôt et activement en quête d'une foi politique et sociale, et religieuse surtout. C'est d'abord au Saint-Simonisme, puis à Lamennais qu'il s'attache, et l'action de ce dernier est si forte sur cette âme essentiellement mobile et « seconde [1] », que la critique de Sainte-Beuve va s'en trouver peu à peu transformée. La *Préface*, — non recueillie depuis, — de la première édition

1. Jusqu'à quel point, d'ailleurs, dans ses rapports avec Lamennais, Sainte-Beuve a-t-il été vraiment et complètement sincère? Quelque répugnance personnelle que l'on puisse avoir à poser, en thèse générale, la question de sincérité religieuse, il faut bien reconnaître qu'elle se pose à propos de Sainte-Beuve, et c'est lui-même d'ailleurs qui nous invite à la poser. « J'ai fait, écrivait-il à Hortense Allard vers la fin de sa vie, j'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps; elle s'est évaporée. C'était pour moi comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un plus tendre amour. La jeunesse a du temps et se sert de tout. » Voir là-dessus le curieux petit volume de M. C. Maréchal, *la Clef de « Volupté »* (Paris, Savaète, 1905). Les lettres de Lamennais à Sainte-Beuve ont été publiées par M. Forgues, dans la *Revue contemporaine* du 25 août 1885; on en trouvera les extraits essentiels dans le précieux volume de M. Anatole Feugère sur *Lamennais avant l'Essai sur l'indifférence* (Paris, Bloud, 1906), où l'auteur, en un copieux appendice, a inventorié, classé et analysé toute la correspondance actuellement connue du grand écrivain.

des *Critiques et portraits littéraires* est bien significative à cet égard. « On n'aura pas de peine à saisir, déclarait Sainte-Beuve, dans les huit premiers articles qui ont tous été écrits avant 1830..., *une intention littéraire plus systématique...* que dans les suivants. Ceux-ci... *ont avant tout une signification morale*, et se rapportent à une littérature plus indifférente ou même légèrement désabusée. Malgré cette diversité assez sensible de nuance,... il semble qu'il reste encore une espèce d'unité suffisante dans le procédé de peinture et d'analyse familière qui est appliqué à tous les personnages, aussi bien que dans le fond de principes moraux et de sentiments auxquels on s'est constamment appuyé. C'en est assez peut-être pour que le lecteur arrive sans trop de secousses... de l'article *Boileau, où l'art et la facture poétique sont principalement en jeu*, à l'article sur *l'abbé de Lamennais, où la question humaine et religieuse se pose, s'entr'ouvre aux regards, autant que l'auteur l'a pu et osé faire.* » Ainsi donc, le procédé général et la forme de l'enquête critique n'ont point, ou n'ont guère varié, et ce sont toujours des « portraits » que trace Sainte-Beuve; mais le fond s'est insensiblement modifié : la préoccupation presque purement esthétique a fait place à la préoccupation morale et même religieuse.

Ces préoccupations nouvelles, Sainte-Beuve a essayé de les exprimer sous une autre forme, celle du roman, et c'est en 1834 que, déjà détaché d'ailleurs de Lamennais, il publie, — toujours

sous l'anonymat, — son curieux livre de *Volupté*. « Ce sont tous des portraits, une peinture exacte », disait-il bien plus tard à Scherer. Le livre n'eut pas tout le succès qu'il méritait. C'est alors aussi qu'il écrit les vers qui composeront l'odieux *Livre d'amour* et le recueil des *Pensées d'août*[1], lequel, quand il parut en 1837, trouva « un accueil tout à fait hostile et sauvage ». Ces échecs ou demi-échecs, les déceptions qu'il éprouve de toutes parts, dans ses amours, dans ses amitiés, dans ses aspirations vers la foi chrétienne, tout cela le rejette vers la critique. Il conçoit alors et il applique surtout aux contemporains une sorte de critique plus impersonnelle qu'auparavant, plus détachée de toute tendance dogmatique, une critique essentiellement analytique et descriptive, où « l'observation morale » est intimement « mêlée à l'appréciation littéraire », et qui, préoccupée avant tout de « chercher l'homme dans l'auteur, le lien du moral au talent », s'intéresse tout spécialement aux « hommes, aux œuvres secondaires », et s'efforce de « mettre en œuvre avec intérêt et avec

1. Toutes les poésies de cette époque, malgré les additions des éditions successives, malgré la publication récente et intégrale du *Livre d'amour* (Paris, Durel, 1904), ne nous sont point parvenues. « Il y en a une trentaine, écrivait à Scherer Sainte-Beuve dans une lettre que n'a pas recueillie l'éditeur de la *Correspondance*, il y en a une trentaine que je vous donnerai à lire, et puis vous les brûlerez. »

Voir, sur *Sainte-Beuve poète*, la leçon que lui a consacrée M. Brunetière dans l'*Evolution de la Poésie lyrique en France au XIXe siècle*, et, dans *le Livre d'or*, une très pénétrante étude de M. Paul Bourget (recueillie dans le 3e volume de ses *Études et Portraits*, intitulé *Sociologie et Littérature*, Plon, 1906).

art » les renseignements qu'elle fournit, « les jugements nouveaux » qu'elle fonde[1]. En un mot, la critique, telle qu'il la réalise entre 1832 et 1837 environ, est presque exclusivement, — la formule a fait depuis fortune, mais elle est de lui, dans un article sur Ballanche, — « une biographie psychologique ». Il se défend d'avoir désormais « un art à soi », et même « une doctrine à soi ». Plus encore que de juger les hommes et les œuvres, il est préoccupé de les comprendre et de les expliquer; et c'est à comprendre et à expliquer les cas les plus divers, les personnalités les plus opposées, les œuvres les plus contradictoires que semblent lui avoir surtout servi les multiples expériences esthétiques, morales ou religieuses auxquelles il s'est successivement livré.

Et cependant, cela ne saurait lui suffire encore. Ces études au jour le jour ne remplissent pas entièrement la conception qu'il se forme de la critique; le cadre en est trop étroit pour lui permettre d'y exprimer toutes ses idées, d'y appliquer à fond toute sa méthode. D'autre part, il est artiste, et il est poète. Il sent vivement, et il n'est pas incapable de rendre la poésie tout intime qui se dégage d' « une vie sobre, d'un ciel voilé, de la mortification dans les désirs, d'une habitude recueillie et solitaire »; et l'artiste, de son côté, après s'être longtemps attardé aux finesses de la miniature, se sent mûr maintenant pour les « brusques fiertés »

1. *Préface* du 2e volume des *Critiques et Portraits littéraires* (1836).

de la fresque; il aspire à « prendre, s'il se peut, congé du présent pour quelque étude moins mobile, pour quelque œuvre plus recueillie[1] ». Enfin, il a été trop fortement pris par Lamennais, il a trop profondément souffert de la défection de cet homme qui avait failli le refaire chrétien, pour renoncer encore à la foi : il a besoin, pour prendre parti et pour « parier » définitivement, d'une nouvelle étude et d'une dernière épreuve. Et s'il trouve un sujet qui réponde entièrement à ces diverses exigences de sa pensée et de son cœur, qui lui permette de les concilier et de les fondre ensemble, et de donner enfin toute sa mesure, il aura réalisé son chef-d'œuvre. Ce chef-d'œuvre, c'est *Port-Royal*.

IV

Je veux écrire avec simplicité l'histoire d'une entreprise religieuse qui remplit tout le XVIIe siècle, qui commença par la réforme d'un couvent de filles et à laquelle les plus grands esprits et les plus savants hommes s'associèrent bientôt étroitement. Je m'attacherai moins au détail des querelles, qui serait infini, — et qu'on peut lire ailleurs dans des livres déjà faits, — qu'à l'esprit même et aux phases successives de l'entreprise, qui ne fut pas, en tout temps, la même, qui se modifia et s'altéra en se continuant. Elle resta grande durant tout le XVIIe siècle, et je ne la suivrai rapidement au delà que pour en montrer à regret les conséquences de plus en plus forcées et rétrécies. Du moins, de saints hommes, de justes et beaux caractères s'y rencontrent jusqu'au bout et consolent. Je m'arrêterai surtout

1. Même *Préface*.

devant ceux du XVIIe siècle : avec complaisance, avec respect, heureux de reconnaître en eux les derniers vrais modèles de cette autorité morale dont nul aujourd'hui n'est investi, heureux d'oublier un peu dans leur commerce sévère la connaissance des hommes de nos temps : plus heureux qui, favorisé d'en haut, apprendrait d'eux à se retremper soi-même !

C'est en ces termes, — heureusement retrouvés dans les archives de M. de Lovenjoul par l'un de ses derniers biographes[2], — que Sainte-Beuve avait formé le projet de commencer son livre et de définir son dessein ; et je n'en sache pas qui expriment mieux, avec une brièveté plus saisissante, plus émue et plus discrètement recueillie, et l'ouvrage qu'il se proposait d'écrire, et les dispositions d'âme dans lesquelles il l'abordait.

Le sujet, à tous égards, était admirablement choisi. Il convenait d'abord excellemment au tempérament et au tour d'esprit de Sainte-Beuve. Érudition, finesse aiguë du sens littéraire, historique et critique, pénétration psychologique, goût de la vie intérieure et de la poésie intime, sensibilité religieuse, intelligence des questions et des idées les plus diverses, dons de portraitiste et d'artiste évocateur d'âmes, il n'était, pour ainsi dire, aucune des qualités de Sainte-Beuve qui ne trouvât là son emploi ; et, par la plus heureuse des rencontres, il

2. M. G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis »*, p. 391, et *Études sur Sainte-Beuve* (« *Port-Royal* » *cours et* « *Port-Royal* » *livre*). M. Michaut note que Sainte-Beuve, au lieu de « favorisé d'en haut », avait d'abord écrit : « *Dieu aidant* ». — Voir aussi dans le *Sainte-Beuve* de M. Séché l'intéressant chapitre sur *Port-Royal*.

n'était pas un de ses défauts habituels, — scepticisme moral et goût du libertinage, impuissance à bien comprendre et à pénétrer pleinement, un peu dans tous les ordres, les personnalités les plus hautes, — qui ne fût obligé de se dissimuler et de s'atténuer jusqu'à disparaître, au moins momentanément. Sainte-Beuve s'est oublié lui-même jusqu'à entrer complètement dans la pensée et dans l'âme de Pascal et à trouver, pour parler de lui, un langage vraiment digne de son héros. Et, d'un autre côté, par la nature des questions qu'il soulevait, par la multiplicité des rapports qu'il impliquait comme nécessairement avec toutes les parties de l'histoire du XVIIe siècle, par les rapprochements qu'il suggérait, par l'étendue des perspectives qu'il ouvrait en tous sens, le sujet était de ceux dont l'intérêt apparaît plus large et plus vivant à mesure qu'on les approfondit davantage. Qu'on veuille bien y réfléchir : ils ne sont pas très nombreux les sujets qui, comme celui de *Port-Royal*, posant au premier plan la question religieuse, permettent d'enfermer dans leur cadre la vie littéraire, sociale et morale d'un siècle tout entier. L'histoire de la Réforme pour le XVIe siècle, celle de l'*Encyclopédie*, pour le XVIIIe, celle de Chateaubriand et surtout celle de Lamennais pour le XIXe, voilà peut-être les les seuls sujets que l'on puisse mettre en parallèle avec celui que Sainte-Beuve a traité dans son grand ouvrage. Et il a bien senti qu'il tenait là un de ces sujets qui portent en quelque sorte leur auteur, et qui le forcent à se déployer et à s'exprimer

tout entier dans ce qu'il a de meilleur et de plus élevé : aussi n'a-t-il mis aucune hâte à en presser la maturité et l'exécution. Conçu dès 1834, et peut-être dès 1830, lentement amorcé et préparé à travers mille occupations et mille obstacles, professé de novembre 1837 à la fin de mai 1838 sous forme de cours public à l'Académie de Lausanne, le *Port-Royal* n'a été terminé qu'au mois d'août 1857. Le premier volume a paru en librairie en 1840; les deux derniers en 1859. Et ce n'est qu'en 1867, deux ans avant sa mort, que Sainte-Beuve s'est enfin résolu à donner de son livre une édition définitive. On le voit, c'est au moins trente ans de la vie intellectuelle et morale de Sainte-Beuve qui aboutissent à ce livre et qui sont venus y déposer les résultats de leurs recherches et les conclusions de leur expérience. Et quand, en 1865, à propos de *Port-Royal*, il écrivait à Saint-René Taillandier « pour demander entière justice et exactitude en ce qui est de *son œuvre capitale* », il en jugeait lui-même comme nous en jugeons aujourd'hui.

Pour traiter ce vaste et noble sujet, Sainte-Beuve a fait preuve de très hautes qualités d'artiste. Son style, dont un pur classique, — un classique d'avant La Bruyère, — pourrait peut-être critiquer les minuties, les raffinements, les hardiesses métaphoriques, a pour nous un mérite suprême : il est vivant. Pour rendre la diversité infinie des caractères individuels et des attitudes morales, pour traduire au grand jour les mille dessous obscurs, les soubresauts tumultueux ou les flammes dor-

mantes de la vie religieuse, pour peindre dans la vérité nue de leur existence quotidienne des intérieurs d'âmes, l'auteur de *Port-Royal* s'est créé une langue souple, exacte, toute en nuances et en demi-teintes, perpétuellement trouvée et inventée, d'une richesse, d'une puissance suggestive, d'une variété incomparables. D'aucuns la déclarent un peu subtile, et même précieuse ; mais la vie, surtout la vie morale, n'est pas simple, et ceux qui la voient et la rendent telle risquent de n'en apercevoir que les dehors. Pareillement, l'abondance des métaphores n'est pas toujours et partout un défaut : il y a certaines profondeurs où la raison pure ne peut jamais atteindre, où l'esprit dénué d'imagination et le style géométrique ne sauraient point descendre ; il y faut l'esprit de finesse ; il y faut les images qui, seules, par les « correspondances » qu'elles établissent ou qu'elles suggèrent, peuvent projeter quelques lueurs sur ces régions inexplorées du monde moral. Souvent les poètes voient plus loin et plus avant que les simples logiciens. Sainte-Beuve n'aurait pas été le pénétrant et profond historien de Port-Royal, s'il ne s'y était heureusement souvenu d'avoir été le romancier de *Volupté* et le poète des *Consolations*.

L'artiste se retrouve encore dans l'habile ordonnance de l'œuvre. Assurément on peut concevoir une composition plus serrée, moins touffue, plus rectiligne en quelque sorte que celle du *Port-Royal*. Sainte-Beuve, esprit plus successif[1] et discursif

1. Il disait de lui-même dans ses *Cahiers* (p. 39) : « J'ai l'esprit

que proprement constructeur, gâté d'ailleurs comme nous le sommes tous par la production au jour le jour dans les Revues et les journaux, Sainte-Beuve a dû, peut-être plus qu'un autre, faire effort pour dominer sa matière et la réduire aux justes proportions du tableau qu'il voulait tracer. De plus, il était poète : à ce titre, il aimait les sous-bois, les éclaircies, les chemins de traverse, et il s'y attardait volontiers; il se plaisait aux rapprochements, aux oppositions qui sollicitent l'imagination et provoquent la rêverie, à tout ce qui égaye, rompt et diversifie la monotonie d'une composition trop austère et méthodiquemont poursuivie. De là bien des digressions imprévues, — mais toujours si ingénieusement expliquées et justifiées! — et qui, si elles rendent la composition parfois un peu flottante, contribuent à donner à l'ensemble ce charme poétique, cette couleur presque dramatique que nous y admirons. Qui voudrait supprimer du *Port-Royal*, ou même simplement abréger les deux chapitres sur Montaigne, et surtout les admirables pages sur le « convoi idéal » de l'auteur des *Essais*? Qu'on y regarde bien d'ailleurs : ces digressions, ces parenthèses ont leur raison d'être; elles varient l'uniformité du plan, elles n'en rompent jamais l'unité. La ligne semble fléchir quelquefois; elle ne se brise jamais. Ici, nous touchons au caractère le plus original de l'art de Sainte-Beuve. Dans son *Discours d'ouverture*, il énumérait les divers points

étendu *successivement*, mais je ne l'ai pas étendu *à la fois*. Je ne vois bien à la fois qu'un point ou qu'un objet déterminé. »

de vue auxquels on peut et auxquels il comptait se placer pour faire l'histoire de Port-Royal. Eh bien! ces divers aspects de son sujet, — théologique et disciplinaire, politique et philosophique, littéraire, moral et poétique, — Sainte-Beuve n'en a négligé aucun; il les a tous et continuellement présents à la pensée et comme tenus sous le regard; il les a mêlés et fondus ensemble, les développant successivement ou parallèlement au fur et à mesure que l'ordre des faits les impose à son attention : cela, sans confusion, sans heurts, sans que cette complexité d'intentions et cette variété d'horizons fassent jamais perdre de vue l'objet essentiel, sans que l'unité d'impression en soit jamais altérée ou brisée. Rien de plus malaisé que de savoir, dans une œuvre de longue haleine, mener ainsi de front et conduire d'un même mouvement des idées directrices assez différentes, que de les maîtriser et de les grouper toujours autour d'une idée centrale, que de multiplier enfin les points de vue de détail sans nuire à l'harmonie générale; rien aussi qui fasse plus d'honneur à l'écrivain qui y a une fois réussi. Ce mérite qu'on admire si justement dans l'*Histoire des variations* de Bossuet, Sainte-Beuve l'a eu dans son *Port-Royal*.

Ce n'est pas sans raison que nous rapprochons ici ces deux œuvres. Renan disait du *Port-Royal* que c'était un « vrai modèle de la façon dont il convient d'écrire l'histoire religieuse », et c'est un modèle en tout cas qu'il a souvent imité. Le *Port-Royal*, en effet, n'est pas uniquement, mais il est

presque essentiellement un livre d'histoire religieuse; ou plutôt, pour parler plus exactement encore, c'est un livre d'histoire et de psychologie religieuses. Sans négliger, certes, le récit des faits et l'étude des controverses, Sainte-Beuve a concentré son principal effort sur les âmes. Ce qui l'intéresse surtout, ce qui le passionne, ce qu'il veut décrire avec la dernière précision, ce qu'il « voudrait faire passer dans les autres », c'est ce qui différencie l'âme religieuse d'un Pascal de celle d'un Saint-Cyran, celle du grand Arnauld de celle d'un Nicole. La véritable histoire du jansénisme et de Port-Royal, ce n'est pas pour lui l'interminable querelle engagée au sujet des cinq propositions; c'est le drame qui se joue dans la conscience de Pascal au moment de sa seconde conversion; ce sont telles paroles familières de Saint-Cyran ou de M. de Saci nous peignant au vif l'état d'âme, le « moi profond » de ces pieux personnages. Et c'est à se représenter ces dispositions morales, à les faire pleinement comprendre de ceux-là mêmes à qui elles sont le moins familières que Sainte-Beuve a mis toute sa subtilité d'esprit, tout son tact, toute sa sympathie critique, et toute son expérience personnelle des choses religieuses. Il y a excellemment réussi. Flaubert lui-même, le peu mystique Flaubert lui en a rendu le témoignage[1], et il a ouvert à cet égard

1. « Une dernière question, ô maître, une question inconvenante : Pourquoi trouvez-vous Schahabarim presque comique et vos bonshommes de Port-Royal si sérieux?... Je regarde des barbares tatoués comme étant moins anti humains, moins spéciaux, moins cocasses, moins rares que des gens vivant en

une voie extrêmement féconde, et où peut-être ne l'a-t-on pas encore assez suivi. Il faut le louer sans réserves d'avoir ainsi renouvelé l'histoire religieuse en y introduisant la psychologie, et cela d'autant plus qu'il n'avait guère eu de modèles. Seul peut-être, Bossuet, dans ses *Variations* encore, s'était avisé déjà du parti qu'on pouvait tirer de la psychologie pour écrire et pour vivifier l'histoire. Mais, chez Bossuet, la psychologie religieuse n'intervient qu'assez rarement; elle est subordonnée à l'exposé et à la discussion des doctrines. Chez Sainte-Beuve, elle est traitée en elle-même et pour elle-même; et l'on ne saurait assez dire tout ce que son livre y a gagné en intérêt, en profondeur et, pour dire le mot, en humanité.

« Je m'occupe en ce moment, écrivait Sainte-Beuve en 1835 à l'abbé Barbe, d'une histoire littéraire de Port-Royal et des solitaires qui s'y rattachent; c'est une belle page de l'histoire littéraire du xviie siècle, la plus belle peut-être, en y faisant rentrer Racine, Despréaux même, Mme de Sévigné un peu, et en parlant par occasion de Bossuet et de Fénelon, qui eurent des rapports, de contradiction, il est vrai, avec le jansénisme. » Cette façon, presque exclusivement littéraire et critique, de concevoir son sujet, si elle s'est, en fait, conciliée avec une conception moins détachée et plus

commun et qui s'appellent jusqu'à la mort *Monsieur!* — Et c'est précisément parce qu'ils sont très loin de moi que j'admire votre talent à me les faire comprendre. » (Flaubert, Lettre à Sainte-Beuve à propos de *Salammbô*, *Nouveaux Lundis*, t. IV, p. 435.)

« humaine », n'a pourtant jamais cessé d'être présente à l'esprit de Sainte-Beuve, et son livre est bien, en même temps qu'une histoire religieuse, une histoire littéraire de Port-Royal et du XVIIe siècle tout entier. A ce point de vue, sa critique marque sur les œuvres précédentes un intéressant progrès. Tout d'abord, il semble qu'il y ait dans sa méthode fort peu de chose de changé. Il est toujours préoccupé de comprendre et d'expliquer, et, pour arriver à ses fins, il a recours comme auparavant aux « biographies psychologiques ». Il pousse même si loin les procédés que Taine reprendra bientôt, que déjà il rencontre les formules mêmes dont Taine va faire la fortune, « familles naturelles d'esprits », « faculté première ». Mais il ne s'en tient pas là, et son sujet même l'oblige à ne pas s'en tenir là. Quand il écrivait des articles, suivant les caprices de son humeur ou les hasards de l'actualité, il pouvait choisir à son gré « des hommes et des œuvres secondaires » ; il pouvait, dans ces conditions, négliger relativement les œuvres, se contenter de « chercher l'homme sous l'auteur », et se dispenser, ou à peu près, de juger. Ici, il n'en va plus ainsi. S'il rencontre des personnalités et des écrits de second ordre, il se trouve aussi aux prises avec saint François de Sales et avec Montaigne, avec Corneille et avec Pascal, avec Molière et avec Racine. Avec eux, comment négliger les œuvres? Comment ne pas prendre corps à corps les *Essais* ou *Polyeucte*, les *Provinciales* et les *Pensées*, *Tartuffe* et *Athalie*? Et dès

lors, comment s'abstenir de les juger, ces œuvres mémorables? Comment se refuser à en mesurer la valeur de forme et de fond? Sans compter qu'ici, un élément nouveau, et qui faisait entièrement défaut dans les études individuelles et fragmentaires d'autrefois, intervient presque nécessairement : on se trouve en face de Pascal et d'Arnauld; il faut les étudier parallèlement; il faut les *comparer*; et comparer, c'est *juger*; c'est avouer que Pascal écrivain avait du génie, et qu'Arnauld écrivain n'avait même pas de talent [1]. Et c'est ainsi que, dans le *Port-Royal* et grâce au *Port-Royal*, sans répudier le moins du monde ses acquisitions antérieures, et même en les augmentant encore, en s'ouvrant donc et en s'élargissant de plus en plus, la critique de Sainte-Beuve rentrait, si je puis ainsi dire, en possession d'une de ses fonctions essentielles, l'obligation de juger, fonction qu'elle avait failli perdre de vue quelques années auparavant.

Ce n'est pas tout encore. Avec le *Port-Royal*, c'était la première fois qu'un critique littéraire de profession s'attaquait à un sujet aussi vaste, aussi important, aussi élevé. Y réussir ou y échouer, c'était, en un certain sens, prouver que la critique était ou n'était pas capable de soulever et de traiter certaines questions; c'était, dans une certaine mesure, entraîner dans sa fortune le genre même de la critique. Bien en a pris à Sainte-Beuve d'avoir soutenu cette gageure et d'avoir gagné triomphale-

1. Cf. *Port-Royal*, t. II, p. 71-73.

ment son pari ; et tout vrai critique devrait lui en savoir un gré infini. Car c'est la critique elle-même qui a bénéficié de cette victoire. Sainte-Beuve lui a littéralement annexé de nouvelles provinces ; il lui a conquis définitivement le droit de ne pas se cantonner uniquement dans les questions purement littéraires, d'étudier en lui-même et pour lui-même le problème religieux sous ses diverses formes, et d'en proposer une solution. A partir du *Port-Royal*, Sainte-Beuve a pu prononcer, en son nom et au nom de tous ceux qui viendraient après lui, la parole célèbre : « Tout ce qui est d'intelligence générale et intéresse l'esprit humain appartient de droit à la littérature », et donc à la critique. On voit l'élévation de l'idéal, et l'élargissement de l'horizon. Il s'est passé ici quelque chose d'analogue et d'inverse à ce qui avait eu lieu un demi-siècle auparavant, lors de la publication du *Génie du Christianisme*. Qu'est-ce que le grand ouvrage de Chateaubriand? Une admirable étude d'esthétique et de critique littéraire encadrée dans une apologie, — parfois un peu faible, — de la religion chrétienne. Mais les parties proprement littéraires, — et surtout si l'on y joint *Atala* et *René*, — étaient si pénétrantes et si neuves, elles avaient une telle portée, elles révélaient une telle supériorité de vision et de talent, qu'elles projetèrent un peu de leur gloire sur tout le reste ; et, le livre s'annonçant comme une œuvre apologétique, ce furent l'apologétique et l'idée chrétienne elles-mêmes qui bénéficièrent de l'originalité de l'éclat et des pages littéraires. Ici,

dans le *Port-Royal*, par un juste retour, ce sont les pages d'histoire et de psychologie religieuses qui ont payé tribut et prêté un peu de leur valeur propre à la critique littéraire. Sainte-Beuve nous dit que pour son ouvrage il avait reçu de Chateaubriand les plus intelligents et les plus précieux encouragements. Je ne m'en étonne point. Le grand artiste avait senti d'instinct entre les deux œuvres les mille rapports secrets qui les rattachaient l'une à l'autre. Et de fait, qu'est-ce à le bien prendre que le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, sinon une sorte de *Génie du jansénisme*?

V

« Mon livre de *Port-Royal*, écrivait Sainte-Beuve vers la fin de sa vie, est le plus approfondi et le plus personnel de ceux que j'ai faits; et c'est là, à y bien regarder, qu'on me trouvera tout entier, lorsque je suis livré à moi-même et à mes goûts. » Et cela est si vrai que, s'il n'avait pas écrit les quarante volumes d'études critiques qui ont suivi, son œuvre, — j'entends comme impulsion donnée, comme exemple fourni et comme idées directrices, — serait, à bien peu près, tout ce qu'elle est déjà. Dans la suite des *Portraits Littéraires* ou *Contemporains*, dans le *Chateaubriand*, dans les *Lundis* et *Nouveaux Lundis*, Sainte-Beuve n'a guère fait que de *monnayer* le fond d'idées, de doctrines et de procédés critiques qu'il avait appliqués dans *Port-Royal*.

Il s'était résigné à la critique, non sans des retours parfois amers vers ses ambitions d'autrefois. Tout en poursuivant son *Port-Royal*, pour vivre d'abord, et puis parce que ce genre de production convenait assez bien à son tempérament et à son caractère, il s'était laissé reprendre par la critique au jour le jour, et il s'était remis à faire des portraits.

Décidément, déclarait-il, ce genre de *Portraits* que l'occasion m'a suggéré... m'est devenu une forme commode, suffisamment consistante et qui prête à une infinité d'aperçus de littérature et de morale : celle-ci empiète naturellement avec les années, et la littérature, d'ailleurs, a pris un tel accroissement de nos jours que, par elle, on se trouve induit sans peine à toutes les considérations sur la société et sur la vie [1].

Un moment interrompue par les événements de 1848 et sa campagne de professorat à Liège, cette série d'études critiques a été reprise de plus belle en 1849, d'abord au *Constitutionnel*, puis au *Moniteur*. Ce sont les *Lundis*.

On a tout dit sur les *Lundis*; et peut-être l'admiration très légitime que l'on a professée pour cette partie de l'œuvre de Sainte-Beuve s'est-elle parfois exercée aux dépens de ses autres écrits : on ne veut souvent voir que les *Lundis* dans son œuvre, et l'on oublie trop aisément et le *Port-Royal* et les premiers *Portraits*. D'autre part, cette admiration un peu générale et confiante ne gagnerait-elle pas en vivacité et en profondeur à se soumettre à

1. *Préface* du tome IV des *Critiques et Portraits Littéraires* (1839).

l'épreuve de la critique, à admettre certains tempéraments et quelques réserves, et à ne porter en définitive que sur les seules portions qui, expérience faite, en paraîtraient entièrement dignes? Les légendes ne conviennent à personne moins qu'à Sainte-Beuve. Lui qui n'aimait point à être dupe, il nous en voudrait d'être la sienne. Il est d'ailleurs assez grand pour n'avoir pas besoin d'être surfait, et pour n'avoir rien à craindre de la vérité.

Tout d'abord, il convient de maintenir le *Port-Royal* hors de pair et au-dessus de toute comparaison avec les autres études de Sainte-Beuve. Les recueils d'articles sont des recueils d'articles : qui n'est point capable d'écrire des articles et de les réunir en volume? C'est au livre, — au livre composé, ordonné et maîtrisé en vue d'une fin déterminée, au livre organique et vivant que l'on attend et que l'on juge l'ouvrier. Et quand ce livre, indépendamment de sa valeur d'art, de composition et de style, a la complexité, la profondeur et la portée du *Port-Royal*, alors, il prend place parmi les chefs-d'œuvre de la littérature universelle. On n'en saurait dire autant, — et Sainte-Beuve eût été le premier à en convenir, — d'aucun autre de ses écrits, non pas même des *Lundis*.

Port-Royal reste donc unique dans l'œuvre de Sainte-Beuve. Et cela est d'autant plus remarquable que Sainte-Beuve a dans sa vie rencontré un autre sujet qui, à quelques différences près, lui offrait l'équivalent de celui qu'il a consacré aux écrivains de Port-Royal, qu'il en a fait aussi l'objet

d'un cours, et qu'il a essayé d'en tirer un livre, un vrai livre. Oui, si l'auteur du *Chateaubriand* avait voulu suivre la méthode qui lui avait si bien réussi dans son cours de Lausanne, si, en même temps qu'une simple étude d'histoire littéraire, il avait fait de son livre une étude de psychologie et d'histoire religieuses, s'il y avait apporté toute la conscience scrupuleuse, tout le désir d'équité, toute la sympathie critique surtout dont il avait lui-même donné jadis l'exemple, il aurait pu nous donner un pendant à son *Port-Royal*, et un nouveau chef-d'œuvre. Il n'y a point consenti. Un nouvel état d'esprit, dont on peut suivre à la trace les progrès dans les derniers volumes et dans certaines notes du *Port-Royal*, s'était définitivement emparé de lui et lui avait fermé bien des horizons. Il n'a pas vu tout l'intérêt, même simplement historique, d'un sujet qu'il aurait pu traiter mieux que tout autre écrivain. Et le livre, très intéressant certes, et amusant, et habile, mais très perfide aussi, et très incomplet, qu'il a publié sur *Chateaubriand et son groupe* est, à parler franc, un livre manqué. Par quelque biais qu'on le prenne aujourd'hui, on le voit qui s'écaille et qui s'effrite. Et cet ouvrage qui, au point de vue moral, ne fait pas un grand honneur à Sainte-Beuve [1], ne lui en

1. Je veux dire par là que ce livre, d'ailleurs injuste, d'« éreintement » et de rancune, moins que personne, l'auteur des articles sur la *Vie de Rancé* et sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*, l'hôte assidu et choyé du salon de Mme Récamier, le jeune écrivain goûté et encouragé par Chateaubriand, avait le droit de l'écrire. Sainte-Beuve n'a jamais pu comprendre qu'il y a des complaisances

fait pas un très grand non plus au simple point de vue critique et littéraire.

Nous n'en dirons pas autant des *Lundis*. Là pourtant, il y a lieu de préciser et de distinguer. On a loué, avec un certain luxe d'hyperbole quelquefois[1], l'étonnante fécondité du « travail héroïque » auquel il s'est livré durant les vingt dernières années de sa vie. On a entr'ouvert devant nous, et l'on nous a décrit avec éloquence sa « cellule de bénédictin ». On a vanté l'étendue et la précision de son information, son « exactitude merveilleuse », les infinis scrupules de sa curiosité érudite, de sa soif de savoir et de sa conscience professionnelle; on nous l'a représenté donnant toujours le dernier état de toutes les questions qu'il abordait, et ne négligeant aucune recherche pour épuiser tout le *connu* actuel des problèmes historiques qu'il étudiait. On nous l'a montré sur tous sujets plein de vues justes, pénétrantes, profondes, d'observations ingénieuses, de pressentiments féconds, doué en un mot d'un sens historique et critique et d'une puissance de divination des plus remarquables. Enfin, on nous l'a dépeint possédant une faculté de rajeunissement et de renouvellement incroyable, sensible jusqu'au bout au vrai talent, ouvert à

qui engagent, des déclarations qui lient, et qu'il faut s'en abstenir à tout prix, si l'on ne veut pas qu'on vous reproche un jour à juste titre vos contradictions comme des « trahisons ». C'est ici le cas de redire le mot de Cousin que nous cite M. d'Haussonville : « Sainte-Beuve n'était point gentilhomme ».

1. Voir notamment Scherer, *Études sur la Littérature contemporaine*, t. IV, *Sainte-Beuve*.

toutes les innovations d'art et de pensée, à toutes les juvéniles ambitions, et toujours heureux de les signaler au grand public et de « sonner le coup de cloche ». Et il y a, certes, du vrai, beaucoup de vrai dans ce portrait. — Avouerai-je cependant qu'il me paraît çà et là un peu idéalisé et qu'il me semble ne pas convenir aussi exclusivement qu'on le prétend au seul Sainte-Beuve? Nous connaissons tous des critiques contemporains qui ont au moins autant travaillé et autant produit que l'auteur des *Lundis*, et nous en connaissons au moins un dont la puissance d'information et de lecture dépasse très probablement celle de Sainte-Beuve. Je crains même parfois que, si l'on s'avisait, avec les seuls instruments de travail, bien entendu, et dans le même laps de temps dont il disposait, de refaire quelques-unes des enquêtes auxquelles Sainte-Beuve s'est livré, on n'y découvrît plus d'une lacune. Mettons cela, j'y consens, sur le compte des nécessités impérieuses du journalisme contemporain. Mais je ne puis entièrement souscrire à ce que, tout récemment, dans son discours de Liège, M. Lanson disait des articles des *Lundis* : « Quiconque, après quarante ou cinquante ans, repasse sur un sujet de Sainte-Beuve, s'étonne de ce qu'il a vu, su, aperçu, deviné ». Cela est vrai quelquefois, souvent même, non pas toujours. Je sais plus d'un article de Sainte-Beuve où l'on s'étonne qu'il n'ait pas vu plus juste et percé plus avant[1]. Et si nous

1. Un exemple entre beaucoup d'autres. Qu'on lise, au tome IV des *Lundis*, l'article, charmant d'ailleurs, ingénieux et exquis, de

en venons à ses appréciations des contemporains, — la partie la plus délicate du métier et la vraie pierre de touche du vrai critique, — que constatons-nous? D'abord, la critique dramatique est à peu près entièrement exclue de ses études [1]. Et dans les autres genres mêmes, le jugement de la postérité n'est pas toujours celui qu'il a porté. Parlant de Fromentin, et de son roman de *Dominique*, Scherer, si indulgent d'ordinaire pour le critique des *Lundis*, faisait cet aveu : « L'article que Sainte-Beuve a consacré à ce roman est l'un des péchés, l'une des défaillances du moins, d'un juge à qui l'on en a si peu à reprocher ». Scherer avait raison ici; mais n'exagérait-il pas singulièrement en sens contraire, quand il déclarait ailleurs : « Sainte-Beuve est le seul grand critique de poésie que nous ayons eu? » Car aujourd'hui, nous sommes tentés de trouver que ce « grand critique de poésie » s'est montré quelque peu froid pour le premier recueil de Sully Prudhomme; et nous sommes plus scandalisés encore de le voir nous parler moins longuement, moins chaudement, et

Sainte-Beuve sur Amyot. Il s'attarde à des questions accessoires de langue et de style, et l'importance historique et morale de l'œuvre du traducteur de Plutarque paraît lui avoir complètement échappé. Il n'a pas vu le rôle essentiel qu'a joué cette œuvre dans la formation de l'idéal classique et dans la renaissance et la diffusion du stoïcisme. Dans le même ordre d'idées, il ne s'est pas rendu compte non plus de la vraie portée de l'œuvre de Du Vair, qu'auraient dû lui signaler pourtant les travaux de Sapey et surtout de Cougny.

1. Voir sur *Sainte-Beuve critique dramatique* trois articles de M. Émile Faguet dans le *Journal des Débats* des 25 septembre, 2 et 9 octobre 1905.

dans la même étude, du *second* volume de Leconte de Lisle, ses *Poèmes barbares*, que.... du *Poème des Champs*, par M. Calemard de Lafayette. Ne rappelons enfin que pour mémoire ses jugements sur Vigny et sur Balzac, sur Musset et sur Chateaubriand. Non, décidément, sur chacun de ces points, plus d'un critique nous paraît valoir au moins Sainte-Beuve ; et, à ces divers points de vue, l'auteur des *Lundis* mérite, si l'on veut, infiniment d'estime, mais non pas l'admiration sans réserve qu'on lui a si souvent prodiguée.

L'originalité vraie des *Lundis*, — originalité moindre que dans *Port-Royal*, encore une fois, — est ailleurs, selon nous. A-t-on tout d'abord assez loué la valeur d'art de ces deux recueils d'articles? Sainte-Beuve, qui croyait devoir faire quelques concessions au goût environnant et aux formules à la mode, prétendait qu'ils formaient une collection de « monographies ». Le mot n'est-il pas un peu gros, un peu pédantesque aussi? En réalité, ces *Lundis*, ce sont encore et toujours des « portraits » : portraits littéraires, portraits historiques et portraits moraux, portraits en pied et portraits de profil, et portraits qui, pour l'intensité de la couleur et la vérité de la vie, rivalisent avec les meilleures créations du roman contemporain. La manière de Sainte-Beuve, qui avait peut-être plus d'éclat et de poésie dans le *Port-Royal*, a ici quelque chose de plus dépouillé, de plus incisif, de plus direct; mais ce sont toujours ces coups de pinceau successifs, ces traits qui s'ajoutent les uns aux autres,

tantôt se neutralisant et tantôt se renforçant les uns les autres, et ces retouches, et ces « repentirs » qui, peu à peu, font lever et laissent dans l'esprit du lecteur une image mobile, nuancée comme la vie elle-même. Jamais encore la critique n'avait ainsi fait concurrence, et une heureuse concurrence, à la littérature d'imagination, et c'est ce qu'on n'a peut-être pas revu depuis.

Ce qui donne encore leur prix à ces trente volumes d'essais, c'est le parfait équilibre qui s'y établit peu à peu entre les divers éléments dont s'est composée jusqu'ici la critique de Sainte-Beuve. Il analyse et il décrit, il explique et il commente, il traduit et il transpose, il évoque et il juge. L'étude biographique et la pyschologie, l'histoire morale ou sociale, philosophique ou littéraire, la philologie même, tout ce qui peut servir à mieux faire comprendre les origines et la formation d'un talent, et les caractères spécifiques d'une œuvre, il y a recours, sans parti pris, à la rencontre ; et, son enquête achevée, il « conclut », il juge : il juge, à vrai dire, moins au nom de certains principes esthétiques et fixés d'avance qu'au nom de son goût personnel, lequel est essentiellement un goût d'humaniste classique élargi par le romantisme ; mais enfin, il juge, ce qu'il ne faisait pas toujours auparavant. Et, tout en subissant l'influence de trois de ses disciples, Renan, Scherer et Taine [1], il

1. Cette influence a été mise très fortement en lumière par M. Brunetière dans le beau discours de Boulogne, qui ouvre le *Livre d'Or*.

maintient nettement contre eux, contre le dernier surtout, avec l'obligation de juger, ce qu'on pourrait appeler les droits de l'art et du goût, et du génie même, qui échappera toujours à nos constructions logiques et fera toujours éclater la rigidité de nos formules et de nos cadres. Ce qu'il défendait là contre ses jeunes rivaux, c'était, il le sentait bien, sa propre originalité critique, et ce qu'il ajoutait de lui-même aux procédés et aux méthodes d'investigation qu'il empruntait à autrui, ce qui les lui faisait combiner en des proportions inédites, je veux dire cette part d'invention artistique, de demi-création et de divination qui restera dans l'histoire du genre la marque propre de Sainte-Beuve.

Un dernier trait achève d'expliquer et de légitimer dans une certaine mesure l'admiration qu'on professe généralement pour cette partie de l'œuvre de Sainte-Beuve. « Les *Lundis*, je n'hésite point à le dire, écrivait Scherer, sont un des livres les plus extraordinaires dont l'histoire littéraire conserve le souvenir. » Et, un peu plus loin, il ajoutait : « On dirait Montaigne devenu critique. » C'est cela même; et la comparaison mériterait d'être reprise et poursuivie. Le Sainte-Beuve des *Lundis* est un Montaigne plus préoccupé de « littérature » que l'autre, et qui écrit dans les journaux; c'est l'un des derniers, et l'un des plus grands de nos « moralistes français ». Sur toutes les questions qui touchent à l'homme et qui intéressent la vie il est plein de vues, parfois contestables, sou-

vent pénétrantes et profondes, toujours suggestives et qui font penser[1]. De son œuvre on pourrait extraire tout un gros volume de « pensées », « réflexions » ou « maximes » qui viendrait prendre tout naturellement sa place à côté des livres des observateurs les plus célèbres du cœur humain. On y sent l'homme qui a longtemps vécu à Port-Royal, et qui a pleinement justifié le mot de Royer-Collard : « Qui ne connaît pas Port-Royal ne connaît pas l'humanité ». On y sent l'homme aussi qui a beaucoup lu, beaucoup étudié, beaucoup réfléchi, qui a vécu d'ailleurs en dehors des livres, qui a pratiqué bien des milieux, qui n'est étranger à aucun des mouvements d'idées qui ont agité ses contemporains, et qui, de tout cela, lectures, fréquentations, pratique de la vie et des hommes, a rapporté une expérience morale infiniment riche et diverse. C'est cette expérience qui se répand à travers ses livres avec une aisance heureuse, avec une grâce alerte et piquante qui sont d'un charme singulièrement vif; c'est elle qui les soutient, les nourrit et les anime: c'est elle qui en fait la sève intérieure et la « substantifique moelle »; c'est elle qui y ramène souvent les lecteurs curieux de renseignements sur l'homme et sur la vie; c'est elle enfin qui, plus que tout le reste peut-être, fera vivre la critique de Sainte-Beuve. Car, ainsi conçue et ainsi pratiquée, la cri-

1. Voir, dans le *Livre d'Or*, les intéressantes pages où M. J. Bourdeau a essayé de définir ce qu'il appelle si joliment « le dogmatisme furtif » de Sainte-Beuve.

tique est quelque chose de plus qu'une opération purement littéraire, et même qu'une jolie réussite d'art; elle est une manière de philosophie. Et les *Lundis* sont les *Essais* du XIXe siècle.

Regardons maintenant l'ensemble de cette œuvre. Cinquante-deux volumes de critique, — un bagage plus considérable que celui de Voltaire, et Sainte-Beuve a vécu vingt ans de moins que le patriarche de Ferney, — sont là, qui représentent la plus large part de l'activité intellectuelle de l'un des plus laborieux ouvriers littéraires du siècle qui vient de finir. Ces études, de valeur assez diverse, sont à peu près toutes marquées de ce triple caractère : ce sont bien, dans leur fond, des études critiques; mais en même temps, ce sont des œuvres d'art, et de vives esquisses morales : de telle sorte que cette œuvre relève tout à la fois de l'histoire de la critique, de l'histoire de la littérature d'imagination, et de l'histoire des idées. Sainte-Beuve est venu prouver par son exemple que la critique n'était pas nécessairement un genre « inférieur », que tout dépendait de celui qui s'y appliquait, et que, si celui-ci, en même temps qu'un critique, était un artiste et un moraliste ou un philosophe, la critique était du même coup constituée l'égale en dignité de l'art et de la philosophie. Après les *Lundis*, après le *Port-Royal* surtout, la preuve était faite. C'est d'avoir fourni cette preuve qu'on a su gré à Sainte-Beuve. Et si le centenaire de ce simple critique a été fêté aussi solennellement

que celui de ces romanciers et de ces poètes qu'il a si jalousement enviés, si l'on a déjà tant écrit sur son compte, c'est qu'on lui a été reconnaissant d'avoir employé son talent et d'avoir consacré sa vie à « défendre » et à « illustrer », en les dotant d'un nouveau genre et de nouveaux chefs-d'œuvre, ces Lettres françaises qu'il a tant aimées.

1er mars 1905.

LA TROISIÈME FRANCE

Sous ce titre piquant, *les Deux Frances*[1], un écrivain suisse, M. Paul Seippel, a publié un livre qui touche à bien des questions actuelles, et même brûlantes. Le livre est intéressant, fort agréablement, et parfois même brillamment écrit. Parmi bien des erreurs, des lacunes et des méprises, il contient, à notre adresse, des vérités aimables, des vérités amères et des vérités utiles. Il reflète assez exactement, croyons-nous, l'idée que l'on se fait de nous à l'étranger, dans les milieux où l'on est, — où l'on se croit plutôt, — très favorable à la France. Comme il est très modéré de ton, qu'il a l'air assez informé et à peu près impartial, il est probable qu'il sera très lu hors de France et qu'il y fera autorité. A tous ces titres, il vaut la peine d'être examiné, discuté, — et peut-être un peu rectifié.

1. *Les Deux Frances et leurs origines historiques*, par M. Paul Seippel, professeur à l'École polytechnique fédérale. 1 vol. in-8. Lausanne, Payot, et Paris, Alcan.

I

« On lit dans les vieilles légendes hébraïques que Rébecca, sentant les deux enfants qu'elle portait lutter dans ses entrailles, consulta le Seigneur : *Deux nations dans ton sein*, lui fut-il répondu. Dans le sein de notre pays, comme dans celui de Rébecca, se battent deux peuples dont l'un veut étouffer l'autre. » On connaît ces lignes de Renan : ce sont elles qui ont fourni à M. Seippel l'idée du titre de son livre, sinon de la thèse qu'il y soutient. Pour les justifier l'un et l'autre, il invoque des témoignages assez divers. Puisqu'il se plaît à citer Taine, il aurait pu s'appuyer sur ce passage peu connu de l'historien des *Origines* : « Quand vous voulez connaître l'esprit d'un pays, lisez ses livres de messe et ses livres de classe; rien de plus curieux que les petits ouvrages positifs et bibliques où les enfants anglais prennent le goût des faits et le sentiment religieux. Chez nous, ouvrez les livres de M. Duruy et les publications que fabrique M. Mame, de Tours; vous y verrez fort clairement les deux courants d'opinions qui travaillent si singulièrement notre civilisation française, et les deux éducations qui mènent et opposent ici tous les esprits[1]. »

Il y a donc deux Frances : « la France de l'Église

1. Article sur *la Grèce ancienne*, par Victor Duruy (*Journal des Débats* du 23 mars 1862).

et la France de la Révolution, la France du Syllabus et la France de la Déclaration des droits de l'homme : pour tout dire d'un mot, la France noire et la France rouge ». Et ces deux Frances, en hostilité et en conflit permanents depuis plus d'un siècle, le sont aujourd'hui plus que jamais : elles se livrent sous nos yeux une lutte sans merci. Ce sont les vicissitudes de cette lutte déjà séculaire que M. Seippel a voulu décrire ; ce sont les causes morales de ce long conflit qu'il a tenté d'exposer ; ce sont ses origines historiques qu'il s'est proposé de démêler.

Selon M. Seippel, ces deux Frances en réalité n'en font qu'une. Ou, pour mieux dire, si elles ont un idéal différent, elles veulent le réaliser par des moyens absolument identiques. Toutes deux d'ailleurs sont violemment éprises d' « unité morale » ; et l'unité qu'elles rêvent, chacune d'elles, de gré ou de force, — et de force plus que de gré, — prétend l'imposer à l'autre. Dogmatiques, autoritaires, tyranniques même, elles ont toutes deux en horreur la liberté, toutes les libertés : liberté de penser et de croire, liberté de parler et d'écrire, liberté civile et politique, ce sont pour elles tout autant de formes, également détestables, de l'esprit d'individualisme et d'anarchie. Or l'individualisme et l'anarchie, voilà surtout ce qu'elles poursuivent d'une haine inexpiable. Elles ne sauraient admettre qu'il y eût plusieurs credos : il ne peut, il ne doit y en avoir qu'un seul, celui qu'elles professent. Celui-là seul est la vérité, la vérité totale, intan-

gible, absolue. Et pour en assurer le triomphe, elles sont prêtes à toutes les oppressions, à toutes les proscriptions, à toutes les injustices.

Cette « mentalité », qui est à proprement parler une « mentalité » de guerre civile, pourquoi, plus que partout ailleurs, fleurit-elle dans la France contemporaine? Cela tient, d'après M. Seippel, à ce que, plus que partout ailleurs, la « mentalité romaine » règne encore en France. Car tous ces traits qui caractérisent la France rouge et la France noire, ce sont précisément, selon lui, ceux qui définissent dans l'histoire la tradition romaine. Comme la France rouge et comme la France noire, la tradition ou la mentalité romaine n'est-elle pas « essentiellement unitaire, autoritaire, dogmatique, exclusive de toute liberté individuelle »? Elle nous a été transmise par la Rome du Bas-Empire : elle s'est tout d'abord imposée, comme il était naturel, à l'Église catholique, et par elle à l'âme française elle-même. L'esprit classique en procède directement, et directement aussi la monarchie absolue. Les forces contraires qu'elle a rencontrées en face d'elle au cours du développement historique, elle les a ou brisées, ou paralysées, ou confisquées : l'esprit gaulois, la Renaissance, la Réforme même n'ont rien pu contre elle; la Réforme, — celle de Calvin tout au moins, — qui, originairement, en était la vivante contradiction, s'est, en fait, modelée sur elle : car, si Bossuet est bien « l'expression la plus éloquente, la plus splendide de la mentalité romaine », rien ne ressemble plus à Bossuet que

Calvin. Et quand enfin la pure mentalité romaine a trouvé un adversaire qui pût sérieusement lui résister et lui disputer l'empire, cet adversaire encore était fait à son image : la philosophie du XVIII[e] siècle est au fond un catholicisme retourné ; l'*Encyclopédie* est une *Somme* théologique, et la Révolution française, avec son credo uniforme, son besoin d'unité à tout prix, son administration centralisée et despotique, ses Jésuites qui sont les Jacobins, la Révolution française ressemble trait pour trait à la France de Richelieu et de Louis XIV.

Depuis lors, les deux Frances, les deux sœurs ennemies, nées d'une même mère dont elles sont le vivant portrait, les deux Frances sont aux prises. Elles ne se contentent pas, hélas! de nier leur credo réciproque, de s'excommunier et de s'anathématiser tour à tour; elles en viennent aux mains; elles luttent; elles ont recours à tous les moyens pour s'emparer du pouvoir; et quand l'une d'entre elles y est parvenue, c'est pour proscrire et persécuter l'autre. De sorte que toute l'histoire intérieure de la France depuis un siècle se ramène à un duel tragique dont personne encore ne peut prévoir quelle sera la dernière issue. Un moment, sous Napoléon, il y eut, sinon réconciliation véritable, tout au moins trêve et accalmie. « La France de l'Eglise et la France de la Révolution, maintenues un instant par sa rude poigne, non pas unies, mais rapprochées de force dans un commun servage, allaient, après sa chute, se trouver aussi

divisées qu'elles l'étaient avant son avènement. » De fait, Napoléon tombé, c'est d'abord le parti de la « réaction intellectuelle » et de la « contre-Révolution », dont Joseph de Maistre, Chateaubriand, Bonald et Lamennais ont été les principaux théoriciens, qui l'emporte et qui triomphe. Après une éclipse partielle, sous la monarchie de Juillet, il reconquiert ses positions perdues au lendemain des journées de Juin et pendant les premières années du second Empire. Mais, depuis cette époque, et en dépit de certains retours offensifs, la France noire perd chaque jour du terrain : à l'heure actuelle, c'est, comme on sait, au tour de la France rouge à décimer, proscrire et ruiner sa rivale.

Ce qui rend le conflit actuel plus aigu et plus terrible que jamais, c'est que les deux ennemies ont poussé leurs principes jusqu'à leurs dernières conséquences. Par le *Syllabus*, l'Église catholique a consommé sa rupture avec la société moderne; d'autre part, elle a fait alliance avec les classes dirigeantes, méconnu « le droit des humbles », et elle réprime impitoyablement toutes les tentatives de rénovation intellectuelle et morale qui se font jour dans son sein. Mais, d'autre part, il y a une Église de la libre-pensée : elle a ses dogmes, ses rites et ses prêtres, elle a même ses catéchismes ; elle enseigne une religion, la religion de la science. Cette religion nouvelle a eu pour fondateur l'un des représentants les plus accomplis de la « mentalité romaine », à savoir Auguste Comte, dont on sait l'admiration pour le catholicisme et les projets

d'alliance avec les Jésuites. A ce degré d'opposition, — et de ressemblance, — comment les deux Églises rivales pourraient-elles s'entendre? Comment les deux Frances pourraient-elles s'unir enfin et se réconcilier?

Les voici veillant en tête à tête auprès du corps d'Emma Bovary. Deux cierges brûlent au chevet du lit. Bournisien veut prier. Homais lui demande à quoi peut servir la prière. Et les deux adversaires se lancent à la tête des arguments victorieux et des citations accablantes. Ils s'échauffent; ils se congestionnent, ils parlent à la fois sans s'écouter. Enfin, de guerre lasse, ils s'endorment. Bournisien lâche son bréviaire et se met à ronfler.

« Ils étaient là, en face l'un de l'autre, le ventre en avant, la figure bouffie, l'air renfrogné, après tant de désaccord, se rencontrant enfin dans la même faiblesse, et ils ne bougeaient pas plus que le cadavre à côté d'eux qui avait l'air de dormir. »

Je ne sais pourquoi, — reprend M. Seippel, — cette scène grotesque et tragique me revient souvent à la pensée et prend à mes yeux la portée d'un symbole. La femme qui est étendue là, ce n'est plus Mme Bovary morte, c'est la France malade. Fût-elle plus malade encore, fût-elle à l'agonie, Homais et Bournisien, hypnotisés par leur idée fixe, n'en continueraient pas moins à son chevet leur querelle sans fin. Et cette querelle pourrait bien être le fond même de l'histoire de France à notre époque.

Ainsi parle, ainsi raisonne M. Paul Seippel. Que faut-il penser de son diagnostic?

II

Il y a tout d'abord un fait qu'il a très bien vu et fort nettement mis en lumière : c'est l'origine foncièrement religieuse de tous nos conflits actuels, c'est l'importance extraordinaire, et l'on serait tenté de dire souveraine et peut-être unique, du problème religieux dans les préoccupations françaises depuis qu'il y a une France, et qui pense, et qui agit. « L'histoire de France tout entière, écrit M. Seippel, — et c'est la première phrase de son livre, — l'histoire de France tout entière est dominée et déterminée par la question religieuse. » On ne saurait mieux dire à notre avis. A quelque point de vue qu'on se place pour étudier l'histoire de notre pays, — politique ou social, philosophique ou même littéraire, — dès que l'on creuse un peu profondément, on rencontre l'éternelle et vivante question de la croyance. Quel beau livre, par exemple, il y aurait à écrire, — Vinet l'avait bien pressenti, — sur *le Problème religieux et l'histoire de la littérature française*, et que de choses, en littérature même, il pourrait expliquer! Et, assurément, en d'autres pays, à certaines époques, la question religieuse a aussi profondément remué et divisé les esprits que chez nous : l'Angleterre d'Henri VIII et l'Allemagne de Luther n'ont sans doute pas été moins bouleversées par la Réforme que la France de Charles IX. Mais dans aucun autre pays, croyons-nous, la passion,

ou, tout au moins, l'inquiétude religieuse n'a plus visiblement et d'une façon plus continue agité les âmes et troublé les consciences. La France a été comme prédestinée à vérifier le mot célèbre de l'Évangile : « Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi. »

Il n'est donc que trop vrai, — à première vue, et surtout depuis un siècle, — qu'il y a deux Frances, et, à quelques nuances près, leur signalement à toutes deux répond assez exactement à celui que nous en trace M. Seippel. Toutes deux se reconnaissent à ce trait qu'elles confondent habituellement le domaine de la religion, — ou de l'irréligion, — avec celui de la politique, et la politique leur est au fond à toutes deux un moyen de réaliser leur idéal religieux, ou irréligieux. L'une de ces deux Frances est attachée au passé jusque dans ses erreurs, ses étroitesses, ses difformités mêmes. L'autre ne rêve que de détruire tout ce passé auquel elle a voué une haine parricide, et de reconstruire sur ses ruines une France toute neuve, sans traditions, sans exemples, sans souvenirs. A l'une comme à l'autre il manque, avec le sens du réel, le sens de l'histoire et le sens de la vie. M. Seippel a eu raison de dire et de montrer qu'elles étaient la copie involontaire, mais fidèle l'une de l'autre.

Une autre observation dont il n'a peut-être pas tiré tout le parti possible, et qu'il contredit même un instant après, mais qu'il faut lui savoir gré d'avoir faite, c'est qu'il ne faut pas toujours nous en croire, nous autres Français, sur nous-mêmes.

« La France, écrit-il, a été prise, depuis tantôt un quart de siècle, d'une sorte de fureur de dénigrement. Il faut se garder de la croire sur parole, et l'on devrait sans cesse se rappeler le mot si juste : Quand un Français dit du mal de lui-même, ne le croyez-pas : il se vante. » Hélas! je crains bien que cette fâcheuse et dangereuse manie ne date pas chez nous d'un quart de siècle, et que nous ne l'ayons toujours eue : tout au moins, elle ne sévit pas actuellement plus qu'elle n'a sévi au XVIIIe siècle. C'est notre façon, à nous Français, de faire aux étrangers les honneurs de notre pays. Alors que tant d'autres peuples dissimulent soigneusement leurs défauts, et crient sur les toits leurs qualités vraies ou fausses, nous autres, par une modestie bien mal comprise, nous rougissons de nos vertus comme de véritables tares ; nous n'en parlons jamais ; nous les laissons vivre et se perpétuer dans l'ombre ; et quand, par hasard, d'autres les découvrent, nous nous défendons de les avoir. En revanche, nos défauts, tous nos défauts, que nous exagérons d'ailleurs, quand parfois même nous ne les inventons pas pour le plaisir de nous en faire gloire, nous les étalons, non sans forfanterie, nous en plaisantons ; nous voulons à tout prix passer pour les mauvais sujets de l'Europe ; et nous nous étonnons après cela que l'Europe ait mauvaise opinion de nous! Si, comme on l'a dit, l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu, c'est là une espèce d'hommage qu'on ne sait point rendre en France.

De cette mauvaise et fausse opinion que nous

donnons de nous-mêmes à ceux qui déjà ne sont que trop intéressés à l'avoir et à l'entretenir, notre littérature, — surtout notre littérature d'exportation, — il faut l'avouer, est, pour le moins, aussi responsable que nos boulevardiers et nos Gaudissart. Ici encore, M. Seippel a de très justes observations. « Les romanciers les mieux intentionnés, dit-il, — Émile Zola plus que tout autre, — ont contribué à donner au monde une idée parfaitement fausse et injuste de leur pays. » Voilà un aveu à retenir. On ne dira jamais assez, — les Français qui ont vécu à l'étranger le savent bien, pour en avoir souffert, — tout le mal que Zola, sans s'en douter, je le veux croire, aura fait à son pays. Aucun romancier français contemporain n'a été plus lu, plus traduit, — et plus cru sur parole, — que l'auteur de *la Débâcle* et de *Pot-Bouille*, aucun n'a eu sur l'opinion européenne à notre endroit une influence plus générale et plus néfaste. Que d'honnêtes gens en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, ou en Suisse même, ne connaissent la société française que par les héros de *Nana* ou de *la Terre*! Et Zola a fait école : romanciers, dramaturges et journalistes, sous mille formes et sous mille prétextes, se sont évertués, avec un succès d'ailleurs croissant, à calomnier leurs compatriotes, et à exploiter la crédulité ou le dévergondage des étrangers. On peut dire avec assurance que les parties vraiment saines et élevées de notre littérature sont profondément ignorées ou méconnues hors de France ; et, pour notre malheur, on est

trop convaincu hors de France que la littérature est toujours l'expression de la société qui l'inspire.

Faut-il ajouter que les écrivains d'imagination et les journalistes ne sont pas ici les seuls coupables? Une revue allemande, la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, publiait, il y a quelques mois, des lettres de Gaston Paris au professeur et philologue allemand Lemcke. L'une d'elles, datée du 22 novembre 1865, annonçait à Lemcke la fondation de la *Revue critique* : « Vous voyez, lui disait Gaston Paris, vous voyez que nous pourrons travailler dans tous les sens; si nous avons beaucoup de collaborateurs comme vous, je suis sûr que tout ira bien, et j'espère que nous aurons rendu un grand service à la science et à la France. Ce dernier mot vous semblera peut-être prétentieux, mais il n'est que juste. *L'ignorance est la plaie de notre pays : elle ronge la société à tous ses degrés. Répandre la science en haut*, l'instruction en bas, c'est, je crois, une des manières les plus certaines d'être utile maintenant à mes concitoyens. En cultivant la science, d'ailleurs, on n'apprend pas seulement les faits ou les mots; l'essentiel n'est pas là; mais bien dans la méthode, qui enseigne à bien diriger sa pensée, à se soumettre aux faits, à se méfier de la logique pure, et qui préserve de l'abstraction et de l'étroitesse d'esprit, deux extrêmes qui se touchent. » — En vérité, le savant Lemcke, sur de pareilles déclarations, était excusable de prendre en pitié la France intellectuelle et de croire, sans autre information, à l'absolue suprématie scientifique de

son propre pays. Mais quand on pense que la France de 1865 était la France de Renan et de Taine, de Sainte-Beuve et de Fustel de Coulanges, de Comte et de Renouvier, de Claude Bernard et de Pasteur, — de combien d'autres encore! sans parler de Gaston Paris lui-même, puisque l'*Histoire poétique de Charlemagne* est de 1865, — on se demande ce que la France d'alors pouvait bien avoir à envier à l'Allemagne; et si, d'autre part, on songe que celui qui parle ainsi est l'un de ceux dont l'autorité devait aller de jour en jour grandissant hors de France, on ne s'étonne plus du retentissement prolongé de semblables paroles et des traces profondes qu'elles finissent par laisser dans les « mentalités » étrangères. L'opinion du monde à notre égard est faite, pour une large part, d'imprudences et d'injustices de langage commises par des Français.

Il résulte de tout cela que la France est, pour un étranger peut-être surtout, un pays très difficile à bien connaître et à bien juger. Il y faut le temps; il y faut une enquête approfondie et personnelle; il y faut une entière soumission aux faits, une grande clairvoyance et une rare impartialité critiques; avant tout, il faut se dépouiller de ses préjugés de nationalité, d'éducation et de lecture; n'être pas dupe de ce qui se dit et de ce qui s'imprime, et, par-delà les agitations superficielles, les conventions et les mensonges, savoir démêler et saisir le sens vrai des réalités profondes. M. Seippel estime que ce travail de « mise au point » est peut-être moins nécessaire à un Suisse qu'à un autre. « Peut-être

sommes-nous, dit-il, en mesure de juger les choses de France d'un observatoire particulièrement favorable : pas assez engagés dans la mêlée pour être aveuglés par la poussière qu'elle soulève, assez rapprochés pourtant pour en bien suivre les péripéties. » Je ne sais, — et c'est en tout cas l'avis, très autorisé dans l'espèce, de M. Édouard Rod[1], — si ce n'est pas là une flatteuse illusion. Rien ne vaut, en pareille matière, l'observation, le contact immédiat des hommes et des choses, bref, tout ce qui corrige la vérité des journaux et des livres par la vérité de la vie. J'ai bien peur que ce correctif indispensable n'ait un peu manqué à M. Seippel, et qu'il ne se soit pas suffisamment affranchi des préjugés mêmes contre lesquels il essaie parfois de réagir.

C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir protesté, dans les termes que nous rappelions tout à l'heure, contre l'inexactitude foncière des peintures de mœurs que nous présentent tant de romans contemporains, il ajoute : « L'étranger austère qui s'en va faire ses études de mœurs françaises sur les boulevards parisiens peut bien être confirmé dans les idées que lui ont laissées ces romans-là. Même si son austérité avait eu quelque éclipse momentanée,

1. M. Édouard Rod a publié dans le *Journal de Genève* des 30 octobre, 3, 6 et 13 novembre derniers, *A propos des « Deux Frances »*, quatre articles d'une remarquable impartialité et d'une extrême pénétration. Les derniers romans de M. Rod sont du reste la preuve vivante que l'observation directe est, en pareille matière, infiniment plus heureuse et plus féconde que la lecture, — fût-ce même du *Journal officiel*.

l'euphémisme n'est-il pas admirable? il n'en reviendra pas moins à son calme foyer plein de la plus vertueuse indignation contre les turpitudes de la *moderne Babylone.* » — « L'étranger austère » a l'indignation facile. Il ne connaît sans doute ni Londres, ni Berlin, ou, du moins, s'il y a vécu, il faut croire qu'il y a baissé bien chastement les yeux. Il n'a pas fait non plus, à Genève même, sur ce point délicat, une enquête très sérieuse. Et enfin, il oublie que les étrangers qui viennent égayer leur « austérité » dans notre « Babylone » ne contribuent pas médiocrement à en faire la cité de leurs vertueux anathèmes. M. Seippel aurait bien dû lui rappeler ces vérités élémentaires.

Il aurait bien dû aussi ne pas laisser traîner dans son livre des phrases, — on en pourrait citer d'autres [1], — du genre de celle-ci, qu'on croirait

1. Il nous faut au moins reproduire ici, — à titre d'indication sur la « mentalité » de M. Seippel, — les lignes suivantes qui terminent son chapitre sur *la Révolution et la Tradition romaine* : « Tandis que la passion antireligieuse, attisée par l'active propagande de ceux qui ont entrepris de « déchristianiser » la France, descendra de plus en plus bas dans la plèbe des grandes villes, la noblesse repentante fera cause commune avec l'Église et lui demandera son pardon et son appui. Conversion intéressée à une religion tutélaire qui garantisse la sécurité des privilégiés et tienne le peuple en respect. *L'Église a accepté le pacte. Elle ne sera plus telle que l'avait voulue son fondateur, la protectrice des faibles et des opprimés.* Les classes populaires, soupçonnant que ses conseils de résignation sont intéressés, se détacheront d'elle de plus en plus, assez clairvoyantes pour voir, elles aussi, dans cette institution patronnée par les puissants de ce monde, *une force d'oppression faite pour les maintenir en servitude.* » — J'admire cette élégante manière de supprimer d'un trait de plume non seulement tout ce qu'on est convenu d'appeler du nom de « catholicisme social », mais encore, mais surtout toutes les œuvres, toutes les institu-

cueillie dans *la Lanterne* ou dans *la Raison* : « Tandis que le parti socialiste se renforce et fait sentir une influence de plus en plus prépondérante sur la France républicaine, l'Église rallie les troupes éparses de la réaction. » « Réaction », « cléricalisme », sont d'ailleurs de ces mots dont abuse M. Seippel; que, bien entendu, il ne définit jamais, pour la plus grande commodité de sa thèse et de ses inimitiés; et dont il ne paraît pas se douter qu'ils ne veulent rien dire du tout. Il croit aussi avec une naïveté touchante à l'universelle supériorité des nations protestantes sur les nations catholiques. Il regrette, dans le fond de son cœur, que la France, il y a trois siècles, ne se soit pas faite protestante; et, fort sans doute de l'expérience du passé, il déclare bravement « que si le peuple français, brisé par tant de luttes, devait revenir un jour à l'Église pour reposer sa lassitude à l'ombre d'une autorité tutélaire, c'est que, après l'Espagne, il reconnaîtrait que son rôle est terminé dans l'histoire du développement humain ». Il admet comme une vérité d'évidence, — et en dépit du *Cujus regio, ejus religio*, — que c'est de la Réforme que sont issues toutes les libertés modernes. Il écrit avec tranquillité en parlant de la France du XVIe siècle : « L'élite spirituelle de la nation avait embrassé la Réforme. » Ni Ronsard, ni Amyot, ni Du Bellay, ni Montaigne, ni Du Vair, ni Charron, ni saint François de Sales ne font évidemment partie

tions d'assistance et de charité populaires qui, depuis un siècle, ont été inspirées par l'idée catholique.

de « l'élite spirituelle »! Il croit encore, — car à quoi ne croit-il pas? — au « milliard » des congrégations, « d'après un recensement opéré par les soins du ministère des Finances »; il croit à la toute-puissance, même aujourd'hui, des Jésuites.... Et si l'on arrête ici la liste un peu longue des « crédulités » et des inconscients partis pris de M. Seippel, si l'on ne transcrit aucun des jugements tout faits qu'il porte sur nombre d'hommes et de choses d'hier et d'aujourd'hui, c'est que l'on ne s'est point proposé de faire sourire à ses dépens.

Il y a du moins un reproche qu'on ne peut s'empêcher de lui adresser. A plus d'une reprise, M. Seippel s'excuse d'avoir « osé » aborder un sujet d'une aussi vaste « envergure » que celui qu'il a traité. L'entreprise, certes, n'avait rien de « téméraire »; mais elle était délicate; elle exigeait, nous l'avons dit, une enquête minutieuse, directe, incessamment vérifiée et contrôlée; et cette enquête, il faut bien l'avouer, M. Seippel ne l'a pas conduite avec tout le soin et toute l'impartialité que l'on pouvait souhaiter. Il connaît un peu Paris sans doute, certains coins et certains « milieux » de Paris tout au moins. Mais connaît-il bien la province? Y a-t-il non seulement voyagé, mais vécu? Rien ne semble l'indiquer dans son livre. Il y a une trentaine d'années, un écrivain et artiste anglais, qui s'était établi auprès d'Autun, M. Hamerton, après quelques années de séjour, a consigné dans un livre, encore intéressant à con-

sulter aujourd'hui[1], le résultat de ses observations sur le caractère, les habitudes et les mœurs des Français qu'il coudoyait. Si cette méthode « expérimentale » n'est pas la seule qui convienne pour étudier à fond les choses de France, elle offre de bien précieux avantages, et il est toujours imprudent de s'y dérober. L'information de M. Seippel est surtout « livresque », et elle reste, par conséquent, abstraite, extérieure et superficielle. Même d'ailleurs à ce simple point de vue, elle n'est pas sans appeler d'expresses réserves. Et d'abord, elle donne assez rarement l'impression d'être de première main. Assez rarement on y sent le contact immédiat, personnel des faits et des textes. Sans doute on ne peut demander à un écrivain, dans un livre de ce genre, de nous apporter le résultat de recherches longuement poursuivies à travers les

1. Philip Gilbert Hamerton, *Round my house*, 1876. — C'est à une méthode analogue qu'a eu recours un autre Anglais qui, plus récemment, a publié un livre sur la France, M. John Edward Courtenay Bodley. Lui aussi s'était bien rendu compte que Paris n'est pas toute la France, et il avait passé sept années de sa vie à parcourir toute la province, et à interroger, à voir vivre toute sorte de gens. « Je sais, à la vérité, concluait-il, que la vie de ces braves gens n'a rien d'idéal et d'idyllique ; mais je reconnais dans ces provinciaux, avec tous leurs défauts, le vrai nerf de la France, la force vive qui la maintient au premier rang des nations, malgré toutes les folies gouvernementales ou autres qui se commettent dans sa belle capitale. » Son livre, intitulé *France* (2 vol. in 8°, Londres, 1898) a eu une seconde édition en 1900, et a été traduit en français. Voir, sur cet ouvrage, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1898, l'article de G. Valbert, *le Jugement d'un Anglais sur la France politique*. — Cf. enfin le livre très informé d'une Anglaise qui a vécu vingt-cinq en France, miss Betham-Edwards, *Home life in France* (1905 ; 4e édition, 1906), et qui, pour juger avec équité nos habitudes et nos mœurs, a très bien vu qu'il fallait prendre le contre-pied de notre littérature d'exportation

vieux journaux ou les documents d'archives. Mais, quand il parle par exemple de Bossuet ou de Molière, des libertins du XVIIe siècle ou des Encyclopédistes du XVIIIe, de Chateaubriand ou de Bonald, pourquoi faut-il qu'on sente presque toujours s'interposer entre M. Seippel et nous des souvenirs ou des réminiscences de Vinet ou de Sainte-Beuve, de M. Brunetière ou de M. Faguet? On voudrait retrouver partout dans son ouvrage la vivacité d'impressions et de lectures personnelles qui caractérise les pages par lui consacrées à Calvin, à Rousseau, à Auguste Comte. D'autre part, ces autorités historiques ou critiques qu'il suit et qu'il écoute, M. Seippel les choisit-il toujours avec l'entière indépendance d'esprit qu'il faudrait? Il ne paraît pas avoir la constante habitude d' « ouïr les deux parties », comme disait Pascal. Les ouvrages de M. de Grandmaison sur *la Congrégation*, de M. Thureau-Dangin sur *la Monarchie de Juillet* paraissent lui être inconnus. Les historiens qui le documentent presque exclusivement sur l'histoire de l'Église à l'époque de la Révolution et au XIXe siècle, ce sont MM. Aulard, Seignobos et Debidour, — « M. Debidour, avoue-t-il naïvement, dont les convictions anticléricales ne peuvent être suspectées par personne ». Sur les événements contemporains, il invoque avec complaisance le témoignage de M. Anatole France et celui... de M. Cornély. M. Seippel n'aime évidemment ni la France rouge, ni la France noire, et nos modernes Jacobins n'auront pas à se louer de l'amusant chapitre qu'il

a consacré à *l'Église de la Libre Pensée*; mais, au total, l'une de ces deux Frances lui est encore plus odieuse que l'autre, et, pour mieux prouver son antipathie à la France noire, il se laisse trop volontiers aider à la noircir un peu plus qu'il n'est équitable.

Enfin, et surtout, il n'est pas jusqu'à l'idée maîtresse de son livre qui ne soit singulièrement discutable. Il est vraiment trop simple d'expliquer par la survivance de la « mentalité romaine » l'esprit autoritaire des deux Frances rivales et leur désir passionné d'unité. Si c'est là en effet une tradition du Bas-Empire, — et pourquoi du Bas-Empire? — qui s'est transmise à la France moderne, pourquoi la France moderne se l'est-elle si aisément assimilée? C'est apparemment parce qu'il y avait en elle quelque chose qui s'en accommodait excellemment, parce qu'il y avait, pour ainsi dire, une sorte d'harmonie préétablie entre le « génie français » et le « génie romain ». Les peuples, comme les individus, ne subissent que les influences qu'ils sont comme prédestinés à subir; et vouloir expliquer leur caractère par ces influences mêmes, c'est ne rien expliquer du tout. On pourrait, du reste, contester, sinon le fait, tout au moins la profondeur de cette « latinisation » de la culture et de la mentalité françaises. « En somme, dit très bien à ce propos M. Fouillée dans sa *Psychologie du peuple français*, en somme, Ibéro-Celto-Germains par le sang, nos ancêtres ont été latinisés par l'éducation romaine; mais l'action ne fut pas toujours pro-

fonde. La fameuse « culture classique » dont Taine a exagéré l'influence, n'aurait eu qu'une influence superficielle, si elle n'avait trouvé en France certaines aptitudes natives qui n'ont rien de romain [1]. » Et l'on peut aller plus loin encore. Car enfin, cette « mentalité romaine » d'où proviendrait tout le mal, si par hasard nous la retrouvions dans les pays les plus étrangers à l'influence de Rome, ce serait une preuve assez forte qu'elle n'est pas, comme on le prétend, exclusivement « romaine ». Et, de fait, sans qu'il soit même besoin de quitter l'Europe, et d'invoquer l'exemple de la Chine ou du Japon, on voudrait bien savoir si la France a jamais été plus dogmatique, plus éprise d'unité morale, plus intolérante que l'Angleterre à l'époque d'Élisabeth ou de Cromwell : il n'y a pas quatre-vingts ans que la législation britannique, on l'oublie trop, a rapporté les odieuses lois d'exception contre les catholiques. Chacun sait d'autre part qu'il est peu de pays au monde où l'esprit autoritaire soit aussi développé que dans l'Allemagne contemporaine. M. Seippel, qui ne déteste point le paradoxe, prétendra-t-il que ce sont là, dans ces pays de race germanique ou anglo-saxonne et de tradition protestante, tout autant d' « infiltrations » de l'esprit latin? On n'aurait alors qu'à lui rappeler l'exemple de l'autocratique Russie ou de la Tur-

1. *Psychologie du peuple français*, Paris, Alcan, 1901, p. 170-171. — Voir en particulier, dans ce volume, l'intéressant chapitre intitulé *le Caractère français jugé par les étrangers*, et du même auteur, à la même librairie, l'*Esquisse psychologique des peuples européens*.

quie. La révocation de l'Édit de Nantes est, à n'en pas douter, un crime de lèse-patrie et de lèse-christianisme; mais elle a été précédée de l'épouvantable répression qui, en Angleterre, a puni les innocentes victimes de la prétendue conspiration papiste de 1678 et, d'ailleurs, quel est le pays du monde qui n'a pas eu *ses* révocations de l'Édit de Nantes? La vérité est qu'aucun peuple, — non pas même les cantons de la Suisse protestante contemporaine, — en fait d'intolérance et de dogmatisme, n'a rien à reprocher à ses voisins. Il ne faut accuser de cela ni le catholicisme, ni le protestantisme, ni même la mentalité « romaine », mais tout simplement la mentalité... *humaine*. L'homme, que Rousseau croyait naturellement bon, — j'ai toujours pensé qu'il avait jeté ses enfants à l'hôpital pour se dispenser d'étudier sur le vif la réelle humanité, — l'homme naît au contraire naturellement intolérant et despotique; quand il suit sa pente naturelle, c'est pour imposer ses idées et ses croyances, et pour dicter sa volonté; et ce n'est que peu à peu, en réagissant contre sa nature, et sous l'empire d'une haute idée morale, — ou plutôt religieuse, — qu'il peut s'élever au respect vrai et effectif du droit et de la conscience d'autrui.

Ce respect, d'ailleurs, est-il inconciliable avec ce désir d' « unité morale » qui doit être, lui aussi, un des besoins impérieux de la nature humaine, puisqu'on le retrouve, plus ou moins épuré, plus ou moins pénétré de vraie charité, chez tous les peuples du monde et à toutes les époques de l'histoire?

M. Seippel paraît le croire : il a un tel culte de la liberté individuelle qu'il est en garde contre tout ce qui risque d'être un jour pour elle une entrave, une chaîne, une limite. Certes, la liberté est une fort belle chose et un très noble besoin. Mais encore faudrait-il savoir ce qu'on entend exactement sous ce mot, qu'il est si difficile de définir et dont il est si facile d'abuser et de se griser. « O liberté! s'écriait Mme Roland en montant à l'échafaud, que de crimes l'on commet en ton nom! » Et de nos jours même, ne voyons-nous pas que, sous prétexte de sauvegarder la « liberté » de l'enfant, on supprime celle du père de famille, et qu'on les confisque toutes deux pour garantir celle du professeur ou de l'instituteur? N'entendons-nous pas affirmer que la liberté de la pensée de M. Thalamas est chose infiniment plus respectable et sacrée que celle des enfants qui sont confiés à ses soins? Or, M. Seippel ne nous dit nulle part quelle est sa conception de la liberté : c'est pour lui une idée, un mot plutôt, un mot prestigieux, sonore et vague, dont il se berce et dont il s'enchante, — et qu'il s'abstient de critiquer [1]. En parlant de l'*Encyclopédie*, il déclare, — et la formule est extrêmement heureuse, — qu'elle a

1. Dans un opuscule qui a suivi la publication de cet article, et qu'il a intitulé *la Critique des « Deux Frances »* (Genève, A. Jullien), M. Seippel s'est efforcé, sur ce point, et sur quelques autres, de donner satisfaction à ses contradicteurs. Avouerai-je que j'aurais souhaité une précision plus grande et des explications plus nettes? Et je laisse subsister mes critiques, quand bien même quelques-unes d'entre elles, — peut-être par la faute de l'auteur des *Deux Frances*, — pourraient paraître aujourd'hui porter un peu à faux.

eu pour effet de « débrider l'anarchisme de l'instinct ». Est-il bien sûr que la liberté, telle qu'au fond il la conçoit et il la prêche, ne se ramène pas à un véritable « anarchisme de l'intelligence » ; et en quoi cet « anarchisme »-là est-il plus respectable que l'autre, dont il est, à vrai dire, un des aspects? Ce qui est en tout cas certain, c'est que, quels que soient, en théorie, les « droits » de l'homme, ces droits, en fait, — je veux dire dans la réalité de la vie, — ne sauraient être absolus ; sa liberté ne saurait être illimitée. Si l'homme, en effet, est un être essentiellement social, s'il ne vaut et s'il n'existe même que dans et par la société, la limite de ses droits, c'est l'ensemble des conditions nécessaires à l'existence même de cette société. Il n'y a pas de société possible sans une abdication consentie, de la part des individus qui la composent, d'une partie de leur liberté. Et les hommes, d'instinct, sentent si bien cela, que cette abdication, le plus souvent, ne leur coûte guère : ils aiment, ils bénissent leur « servitude volontaire » ; ils recherchent ce qui les rapproche et ce qui les unit ; ils se plaisent à prier en commun, à poursuivre des fins générales communes : ils fondent des nations, et ils fondent des Églises. Leur désir d'unité morale est une forme et une conséquence de leur instinct social.

Et c'est pourquoi la France contemporaine est peut-être le pays du monde où, à l'heure actuelle, la question de l'unité morale est posée et discutée avec le plus de violence. La « mentalité romaine » n'a rien à voir en cette affaire. Il était inévitable

que le peuple où, de l'aveu des étrangers, l'instinct social est le plus développé, et la vie sociale le plus charmante, fût plus vivement épris qu'aucun autre de cette unité morale qui donne aux rapports sociaux un charme, une profondeur, une intimité incomparables. Et si, plus qu'aucun autre peuple, la France rêve de la réaliser dans l'avenir, c'est que, plus qu'aucun autre peuple, elle en a, dans le passé, connu les bienfaits et éprouvé la douceur. Car l'unité morale existait en France avant le XVIe siècle : et depuis que la Réforme est venue briser cette unité, nous ne l'avons jamais complètement retrouvée : la France même du XVIIe siècle est moralement moins une que celle du XVe. Cette unité d'autrefois, les deux Frances dont M. Seippel s'est fait l'historien s'efforcent, chacune à leur manière, et par des moyens d'ailleurs également condamnables, de la reconstituer. M. Seippel semble s'étonner que leur conflit soit essentiellement d'ordre religieux. « Dans la plupart des pays de haute culture, écrit-il, et dans tous les pays où le protestantisme a une influence prépondérante, la religion devient de plus en plus le terrain réservé des convictions intimes. L'unité nationale est constituée en dehors de ce terrain-là. Les citoyens, divisés par les croyances, se sentent unis pour la poursuite d'autres fins. » En effet, il n'y a guère qu'en France que les croyances divisent aussi profondément les esprits. Mais cela même n'est-il pas à l'honneur du génie français? S'il est vrai que le problème religieux soit au fond de tout,

nulle part cela n'apparaît plus clairement que dans l'histoire de France depuis quatre siècles. Ce peuple, qu'on prétend léger, a eu sur ce point une vue plus nette, plus juste et plus profonde que tous les autres. Chez lui, la question religieuse est toujours au premier plan; elle n'est pas compliquée de questions étrangères, politiques ou nationales, économiques ou sociales, qui en obscurcissent ou en dénaturent le sens; ou plutôt encore, toutes les autres questions sont subordonnées et comme suspendues à cette question essentielle, comme devant en recevoir leur naturelle solution. Et la question religieuse y est posée comme elle doit l'être, non pas comme elle l'est ailleurs, entre ceux qui croient plus et ceux qui croient moins, mais simplement, nettement, on serait tenté de dire loyalement, entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas. La logique et la probité françaises n'admettent pas en pareille matière de moyens termes et de tempéraments. Là est la véritable raison pour laquelle la Réforme, malgré d'imposantes conquêtes individuelles, n'a jamais entraîné très fortement la grande masse de la nation. De très bonne heure, on s'est rendu compte en France que les « difficultés de croire » étaient aussi grandes dans le protestantisme que dans le catholicisme, et ceux qui les jugeaient insurmontables n'ont pas cru devoir s'arrêter à ce stade intermédiaire et accommodant sur les chemins de l'incroyance. D'autre part, on a bien vite reconnu dans le protestantisme, — celui de Calvin en particulier, — « une sorte de catholicisme nou-

veau, plus austère, plus rigoriste, plus étriqué », — c'est M. Seippel ici qui parle ; — et, dogmatisme pour dogmatisme, nos ancêtres ont mieux aimé s'en tenir à celui qui avait fait ses preuves historiques, et qui, du moins, s'était établi sans verser de sang, — ou tenter résolument d'autres voies. Peut-être y avons-nous perdu sinon pour toujours, au moins pour bien longtemps, notre « unité morale ». Mais nous avons mieux aimé nous exposer à la perdre sans retour que la conserver au prix d'une « fâcheuse équivoque ».

III

Est-il bien vrai, d'ailleurs, que nous l'ayons perdue sans retour? Et n'exagère-t-on pas, par intérêt, ignorance ou parti pris, nos divisions intérieures? La France est toujours aux yeux de l'Europe la grande vaincue de 1870 ; et les vaincus ont toujours tort! Autant on est indulgent ou aveugle même à l'égard des vainqueurs, autant on se montre sévère et injuste à l'égard des vaincus[1]. On ne leur pardonne pas de s'être laissé battre : on instruit incessamment leur procès; on découvre sans cesse de nouvelles raisons de leurs défaites passées; on escompte leurs défaites futures; on se partage d'avance leurs dépouilles. On ne dira

1. Puisque M. Seippel a paru s'y méprendre, je suis bien aise de dire ici qu'il n'était pas visé personnellement dans ces quelques lignes. Elles visent un état d'esprit qui est très fréquent à l'étranger et qui, parfois, s'impose, à leur insu, aux amis les plus fidèles et les plus généreux de notre pays.

jamais assez à quel point le *Væ victis!* demeure l'éternelle devise du pharisaïsme international.

On aurait peut-être raison de nous condamner à la décadence si d'abord nos discordes théologiques avaient sérieusement compromis notre unité nationale. Mais, grâce à Dieu, il n'en est rien. Chez nous aussi, « les citoyens, divisés par leurs croyances, se sentent unis pour la poursuite d'autres fins ». On l'a bien vu dans une circonstance récente, quand, suivant le conseil d'un éloquent orateur, M. Ribot, toute la Chambre française, — et Dieu sait pourtant si elle représente imparfaitement le pays! — s'est « groupée autour du gouvernement », — ou du drapeau, pour mieux dire. Seuls, quelques énergumènes ou quelques habiles du parti collectiviste, — et quelle nation, à cette heure, n'a pas les siens? — ont cru devoir faire sécession. Ce jour-là, l'unité nationale de la France s'est retrouvée aussi forte qu'aux meilleurs jours de notre histoire.

Et il y aurait lieu peut-être aussi d'être inquiet de l'avenir moral de notre pays, si, à côté des deux Frances qu'étudie M. Seippel, il n'y avait pas... la France tout simplement. M. Seippel, du reste, serait le premier à en convenir. Et l'on résumerait assez exactement son livre en disant que, d'après lui, il y a deux Frances qui n'en font qu'une, mais que la vraie France..., c'est la troisième.

Les deux Frances sont-elles toute la France? — se demande-t-il dans une aimable et brillante page. — Certainement non. Il en est une troisième à laquelle nous vou-

lons réserver la première place, parce que c'est la France que nous aimons, celle à laquelle nous devons beaucoup dans le passé et qui a encore de beaux exemples à nous donner : la France du clair bon sens, de la droiture intellectuelle et morale; l'héritière de tout ce qu'il y a de meilleur, de plus sain, de plus généreux dans le génie de ce peuple si richement doué. Cette France-là a été, à travers les siècles, et demeure encore l'un des plus ardents foyers de la civilisation européenne, et si ce foyer-là venait à s'éteindre, la nuit serait près de tomber sur notre monde occidental. Elle a fait preuve à travers les âges d'une vitalité intellectuelle merveilleuse. On la croit épuisée, elle se relève plus vaillante que jamais et plus féconde. Sa littérature compte près de dix siècles de production en pleine sève. Son art, que tant de moissons de chefs-d'œuvre n'ont point épuisé, demeure sans rival par le sens inné de l'harmonie et de l'élégance. Et qu'il fait bon séjourner en ce pays dont le ciel a la douceur « angevine » chantée par Du Bellay! Que ses horizons largement ouverts, baignés d'une lumière fine, s'accordent bien avec son vif et clair langage! Pourquoi donc, se dit-on sans cesse, tant de discordes sous un ciel si clément, pourquoi tant de haines? La vie semble si bonne ici! On y sait encore, quoi qu'ils disent, conserver le secret d'être aimable. On y cause, on y sourit. Et que les Français de vieille race savent mettre dans leurs amitiés de cordialité enjouée, délicate et réchauffante! Rencontrer sur cette terre un honnête homme est toujours un don du ciel : s'il vient de France, le don est inestimable; car il est honnête homme sans effort, avec grâce et avec goût. On sent en lui l'affinement d'un long passé de haute culture.

Oui, cette France-là dont on ne parle point assez, sans doute parce que ses sœurs tapageuses ne font que trop parler d'elles, cette France exquise est pourtant la vraie France. Son cœur est chaud; son esprit est fait de clarté et de juste mesure. Ceux qui ne l'aimeraient point seraient doublement à plaindre : ils auraient l'intellect béotien et l'âme ingrate. Dieu nous garde de la méconnaître comme elle se méconnaît elle-même!...

Certes, cette France existe; et M. Seippel, qui n'est point Béotien, en sent vivement le charme. Mais est-elle, à proprement parler, « la vraie France »? Et cette vraie France, M. Seippel ne lui assigne-t-il pas des limites singulièrement étroites? M. Faguet faisait observer récemment, et avec raison, que cette France-là n'est, en somme, qu'une élite, donc une minorité infime, et que peut-être ne faudrait-il pas négliger les vingt ou vingt-cinq millions de Français « de petite bourgeoisie et de peuple agricole », dont la France rouge et la France noire se disputent tour à tour la domination, et qui ne leur ressemblent guère. Cette troisième France, M. Seippel ne l'a pas totalement méconnue dans son livre, et j'ai plaisir à y relever les lignes suivantes, trop courtes, malheureusement, et trop perdues, alors qu'il eût fallu toujours, à l'arrière-plan de l'ouvrage, qu'on en retrouvât le souvenir ou l'écho :

Quelques tapageurs encombrants ne doivent pas nous faire oublier que *l'immense majorité de la nation, muette et laborieuse, prépare dans le silence les réserves de force de l'avenir*. Dans la fourmilière française, si agitée à la surface, la masse est formée par les bonnes ouvrières qui peinent sans relâche, amassent pour l'hiver et travaillent âprement à réparer les bévues des autres.

La voilà, la troisième France, la vraie, la plus nombreuse et la plus modeste, celle que l'on ne connaît pas assez, à l'étranger surtout, et qui mériterait tant de l'être et de rencontrer enfin son exact et équitable historien. Cette France-là, on l'a déjà

dit, elle n'est ni rouge, ni noire : elle travaille. Elle n'a pas le temps de s'occuper de politique : elle travaille. Elle a peu de goût, et même un peu de mépris pour l'idéologie : elle travaille. Elle travaille avec âpreté, ferveur et continuité. Depuis qu'elle se connaît, elle a toujours travaillé [1]. Comme tous les groupements humains, elle a sans doute des qualités et des défauts mêlés. Elle peut avouer les uns et reconnaître les autres sans rougir et même avec une certaine fierté.

Avant tout, elle est passionnément éprise d'ordre et de tranquillité, et elle a une tendance à favoriser tout pouvoir établi qui donne satisfaction à ce besoin essentiel. Elle n'a aucune espèce de mysticisme politique. Elle a été, en l'espace d'un siècle, et à plusieurs reprises, successivement monarchiste, césarienne, républicaine. Si le régime actuel, auquel, pour l'instant, elle semble assez attachée, venait à compromettre plus gravement qu'il ne l'a fait encore la paix intérieure, ou la sécurité, et surtout la dignité extérieures, — car elle est très ombrageuse sur ce dernier chapitre, —

1. « Belle consolation, m'a écrit quelqu'un, de nous dire que la France est travailleuse! Ce n'est pas une originalité. L'Allemagne, la Suisse, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre le sont aussi. Et aussi l'Italie, quoi qu'on dise. » — Je n'en disconviens nullement; et je ne crois pas m'être donné ici le ridicule de distribuer aux différents peuples des « prix de travail ». J'ai voulu simplement rappeler à ceux qui l'ignorent ou qui l'oublient que l'on travaille beaucoup en ce pays « où l'on s'amuse », — où les étrangers du moins disent que l'on s'amuse. Peut-être même y travaille-t-on plus que dans certains pays qui passent pour extrêmement laborieux. Et, en tout cas, ce qui me paraît certain, c'est que l'on y épargne plus qu'ailleurs.

elle pourrait demain se refaire tout aussi bien césarienne, ou même royaliste. Au fond, elle a conservé, je ne dis pas des idées, mais des mœurs et des habitudes monarchiques. Elle ne se désintéresse assurément pas des affaires publiques, mais elle en remet trop volontiers le soin à ceux qu'elle délègue à cet office, qu'elle ne choisit pas toujours très bien, et qu'elle ne surveille pas d'assez près. Sa patience à leur égard n'est pas inépuisable, mais elle est grande. Un peu timorée parfois, un peu positive, généreuse pourtant, on pourrait la souhaiter plus activement préoccupée des humbles, plus curieuse de ses devoirs sociaux, plus empressée à les remplir.

> La fourmi n'est pas prêteuse :
> C'est là son moindre défaut.

Il est parfaitement exact que cette France-là, comme l'observe M. Seippel, « maintient depuis plus de vingt ans à la Chambre une majorité anticléricale » ; mais elle n'est pas elle-même anticléricale[1]. Dans l'ensemble même, elle est foncièrement attachée à la religion traditionnelle ; elle lui reste reconnaissante d'avoir, dans le passé, présidé à la constitution de son unité nationale et politique ; et, en dépit de malentendus passagers, elle estime que, dans le présent, cette religion n'a pas cessé

1. Ce sont souvent les populations les plus religieuses qui ont la représentation la plus « radicale » : tel est, par exemple, le cas de la Savoie et de la Haute-Savoie. Voir à ce sujet le livre excellent et suggestif de M. Jean Guiraud : *la Séparation et les Élections*. Paris, Lecoffre, 1906.

de mériter sa confiance : elle a conscience d'être, à l'heure actuelle, — c'est l'avis des étrangers renseignés, — le pays du monde où le catholicisme a la vie intellectuelle, morale et sociale la plus forte, la plus riche, la plus profonde, et où il est à la veille peut-être d' « absorber » tous ses « hérétiques » de réflexion et de bonne foi. Tous les paradoxes qu'elle a entendu développer sur « la morale scientifique » ou « la morale laïque » n'ont pas entamé son robuste bon sens.

Ce *Bloc* enfariné ne lui dit rien qui vaille.

Elle a gardé l'excellente habitude de juger l'arbre par les fruits, et elle demande aux théoriciens des morales nouvelles de lui montrer parmi eux un seul saint Vincent de Paul. En attendant, elle s'en tient aux traditions qui lui ont été transmises. Ceux-là mêmes qui s'en sont détachés, faute parfois de les bien connaître, et d'en avoir éprouvé la « force vitale » et la puissance de renouvellement, ceux-là n'ont à leur égard aucune hostilité et aucune aigreur ; ils s'obstinent à voir en ces traditions, suivant le mot célèbre de Taine, « la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même » et « le meilleur auxiliaire de l'instinct social » ; ils savent tout ce que, en les détruisant, on risquerait d'accumuler de ruines spirituelles ; ils se rendent compte eux aussi, comme le déclarait déjà Scherer, qu' « une morale n'est rien, si elle n'est pas religieuse ». Et cette constatation leur suffit pour qu'ils se sentent en commu-

nion d'idées et d'aspirations avec ceux qui ont gardé intactes des croyances qu'ils ne partagent plus.

Cette troisième France enfin a conservé une très forte vie familiale. Nous ne sommes pas assez fiers de nos admirables familles françaises, si unies, si laborieuses, si économes, et où il y a de si précieuses réserves de santé morale [1]. Les prédications contemporaines sur l' « élargissement du divorce » et sur le « mariage libre » ne les ont pas encore sérieusement entamées. Elles ont leurs défauts, certes, que nous ne cherchons pas à celer. Elles n'envoient pas assez leurs enfants à l'étranger; elles ne développent pas assez en eux l'esprit d'initiative; elles rêvent trop uniformément de faire d'eux des « fonctionnaires ». Elles ont trop lu aussi peut-être les *Annales de la jeunesse laïque*, trop écouté, et non point partout d'ailleurs, les étranges et pernicieux conseils qu'on leur y prodiguait. Ce sont là défauts passagers, et guérissables. Les qualités subsistent, que les étrangers ne connaissent guère, mais qui les frappent vivement quand ils s'avisent de les découvrir. M. Seippel a là-dessus quelques lignes un peu rapides, mais fort justes de ton, et que je m'en voudrais de ne pas citer :

On raconte, écrit-il, qu'en dépouillant des correspondances privées saisies dans les ballons capturés, les officiers allemands étaient tout surpris d'y découvrir des lettres assez semblables à celles qu'ils écrivaient eux-mêmes à

1. Voir là-dessus le livre cité plus haut de miss Betham-Edwards.

leurs femmes et à leurs enfants, plus aimables peut-être et plus gaies, bien qu'elles vinssent de la ville affamée. Ils ne croyaient pas qu'il y eût de bons ménages dans ce pays de perdition. Ils ignoraient ce qu'est la famille française, quand elle est honnête, quelle impression paisible et charmante on a en pénétrant dans son intimité, et que le bonheur domestique s'y éclaire d'un sourire inconnu en des contrées où la vie est plus rude, le ciel moins indulgent.

Ce témoignage, sous une plume non française, et souvent partiale, est de ceux qui se passent de commentaires.

Encore une fois, c'est cette France-là qui est la vraie France. C'est elle dont les deux autres Frances couvrent la voix, et qu'elles essaient de confisquer à leur profit. C'est elle qui, de loin en loin, et trop rarement sans doute, leur impose sa volonté, et les force à se réconcilier quelque temps. L'unité morale, dont les autres parlent tant, elle n'a que faire d'en parler, elle ; elle l'a réalisée : elle en donne le vivant exemple, sachant bien qu'une nation n'est pas une poussière d'humanité. Cette France-là est la France de Jeanne d'Arc et de Corneille, la France des Croisades et de l'art gothique ; c'est celle aussi de Gambetta et de Jules Ferry, à leurs meilleurs jours. Elle sait qu'elle n'est pas née d'hier, et elle ne renie aucune de ses gloires. Elle est tolérante ; elle est l'ennemie-née de tous les fanatismes, de toutes les Révocations de l'Édit de Nantes, de celle du XVIIe siècle, comme de celles qui, sous nos yeux, sont décrétées tous les jours. Elle le fera bien voir. Elle a le droit de parler haut. C'est elle qui, après toutes nos grandes crises, après les guerres reli-

gieuses du XVIe siècle, après la Fronde, après la Révolution, après l'Empire, après la guerre de 1870, a refait en quelques années, sous les regards de l'Europe admirative et stupéfaite, la fortune et la prospérité du pays. C'est d'elle que sont sorties, dans tous les ordres, la plupart de nos illustrations nationales. Et si l'on veut un nom qui résume et symbolise en lui toute la vitalité et toutes les vertus de cette troisième France, un nom qui, à lui tout seul, suffit à prouver aux deux Frances ennemies que l'attachement aux traditions du passé n'est pas inconciliable avec l'amour du présent et le souci de l'avenir, c'est M. Seippel lui-même qui va nous suggérer celui de Pasteur.

1er février 1906.

ANTICLÉRICALISME

ET

CATHOLICISME

« Il n'y a pas d'année où, soit en livres, soit en notes pour moi-même, je n'aie écrit la matière de trois ou quatre volumes de critique. » M. Émile Faguet, — car ces lignes sont de lui, — ne se vante point. Je suis convaincu que s'il recueillait tout ce qu'a produit sa verve intarissable, il n'aurait pas loin de cent cinquante volumes à son actif. Hâtons-nous, avant qu'il en écrive un autre, de lire le livre que le fécond écrivain vient de publier sur la question religieuse [1].

I

Il est fort intéressant, ce livre, et, comme tous ses aînés, il est suggestif, et il est vivant. Il provoque à la réflexion, et même à la discussion. C'est

1. *L'Anticléricalisme*, par M. Emile Faguet, de l'Académie française; 1 vol. in-16. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie.

évidemment ce que veut l'auteur. M. Faguet est un étonnant excitateur d'idées; la paresse intellectuelle lui est insupportable; et je le soupçonne même, çà et là, de faire quelques sacrifices au paradoxe uniquement parce qu'il craint que son lecteur ne s'habitue trop vite à lui donner toujours raison. Renan disait qu'il ne pourrait avouer comme disciples que ceux qui le contrediraient: et cette boutade, si elle n'est pas une moquerie à notre adresse, prouve simplement que Renan ne se connaissait guère lui-même. On a l'impression, en lisant M. Faguet, qu'il pourrait reprendre le mot sérieusement à son compte; et cette impression est de celles qui ne trompent pas. On usera librement, dans les pages qui vont suivre, du droit que M. Émile Faguet reconnaît avec tant de bonne grâce à tout esprit sincère de discuter loyalement ses idées.

L'avouerai-je? Le plus grave défaut peut-être de ce livre sur *l'Anticléricalisme*, c'est d'être en réalité... un second volume, — un second volume écrit et publié avant le premier. Je me hâte d'expliquer cette bizarre formule. L'anticléricalisme n'est pas ce que l'on pourrait appeler un état d'esprit primitif; c'est, — le mot même en témoigne, — une doctrine de combat, une doctrine de *réaction*. L'anticléricalisme suppose nécessairement une religion ou, à tout le moins, une certaine conception de la religion contre laquelle il s'insurge et qu'il voudrait ruiner à tout prix. Imaginez un pays complètement irréligieux, ou, pour mieux dire, entièrement *areligieux*, un pays tout entier livré à l'indifférence reli-

gieuse : l'anticléricalisme n'aurait pas même l'ombre d'un prétexte pour y naître et s'y développer. Il s'ensuit que, pour bien connaître l'anticléricalisme dans sa vraie nature, dans ses causes, dans la diversité de ses attitudes et de ses manœuvres, ce qu'il faut étudier tout d'abord, et de très près, c'est la doctrine religieuse que l'anticléricalisme, — de son vrai nom, l'anticatholicisme [1], — veut anéantir et remplacer, à savoir, le catholicisme. L'anticléricalisme n'existe, pour ainsi dire, qu'en fonction du catholicisme : il en est la vivante contradiction et, le plus souvent, la grossière et haineuse caricature. Il y a lieu de posséder à fond l'original, quand on veut connaître la copie. Et voilà pourquoi j'aurais souhaité que le livre de M. Faguet sur *l'Anticléricalisme* fût précédé d'un autre, — qu'il nous doit, et qu'il nous donnera, j'espère, — sur *le Catholicisme*.

Son étude, si je ne me trompe, y eût gagné en ampleur, en précision et en vérité tout ensemble. L'idée maîtresse de son livre, idée qu'il développe d'ailleurs dans un premier chapitre, sur *l'Irréligion nationale*, avec une ingéniosité spirituelle, un entrain de style, une verve persuasive qui font le plus grand honneur à son talent d'écrivain, c'est que le Français est par nature foncièrement irréligieux. « Le

1. « La distinction entre le catholicisme et le cléricalisme disait en 1880, dans une loge, M. Courdaveaux, est purement officielle, subtile, pour les besoins de la tribune ; mais ici, en loge, disons-le hautement, pour la vérité, le catholicisme et le cléricalisme ne font qu'un. » (Lenervien, *le Cléricalisme maçonnique*, p. 121.)

fond de la race française, écrit-il, la généralité des Français me semble toujours avoir été peu capable d'embrasser et d'entretenir l'esprit religieux et le sentiment religieux.... Nietzsche a dit, dans la même phrase, je crois, que le Français est essentiellement religieux et qu'il est essentiellement irréligieux. Il n'a pas tort, à la condition seulement qu'on mesure l'étendue des manifestations religieuses des Français et l'étendue des manifestations contraires. Le Français, ce me semble, a des dispositions naturelles essentiellement irréligieuses; seulement, et précisément à cause de cela, par réaction des esprits nés religieux contre leurs entours, il y a eu des groupements pénétrés de l'esprit religieux le plus intense; il y a eu des îlots religieux singulièrement nets et pour ainsi dire aigus, comme il y a des îlots granitiques au milieu des pays calcaires, qui tranchent vigoureusement avec tout ce qui les entoure et se font remarquer d'autant. Cela, ce me semble, à toutes les époques : vaudois, cathares, huguenots, jansénistes.... » — Et les catholiques, dont on ne dit pas un mot dans toute cette jolie page, n'y en a-t-il donc jamais eu en France? N'ont-ils donc pas formé, ne forment-ils pas encore la masse générale de la nation? Et croirons-nous aisément que le pays de saint Bernard et de saint Vincent de Paul, de Bossuet et de Bourdaloue soit un pays foncièrement irréligieux[1]? — Simples individualités,

1. On notera que la piquante étude que fait M. Faguet des « causes psychologiques les plus générales de l'anticléricalisme en France » revient à l'énumération et à la description des prin-

dira-t-on peut-être, « âmes douées de l'esprit de contradiction », et qui, « par réaction contre leurs entours », ont été « provoquées au sentiment religieux ». — Il resterait à expliquer pourquoi, après les hésitations du début, la Gaule romaine s'est si rapidement convertie au christianisme; pourquoi, durant tout le moyen âge, par la ferveur de sa foi et par les services de tout genre qu'elle a rendus à la papauté, la France a mérité le titre de « fille aînée de l'Église » ; pourquoi enfin elle a été par excellence le pays des Croisades, de la chevalerie et de l'art gothique. Ce sont là des faits généraux, des faits collectifs et ethniques qui ne cadrent pas avec cette thèse d'un tempérament national « essentiellement irréligieux ». Et qu'on ne dise pas qu'à partir du XVIe siècle tout change, et que le fond anticlérical du caractère français, jusqu'alors opprimé et masqué, se libère et s'épanouit enfin sans contrainte. Car la France alors ne s'est pas plus faite « libertine », — et peut-être moins, — qu'elle ne s'est faite protestante : elle est demeurée catholique. Or sa fidélité à la religion traditionnelle n'a pas laissé d'être alors assez méritoire, et elle a eu d'incalculables conséquences historiques. Si, à la fin du XVIe siècle, la France était devenue protestante, les destinées générales du catholicisme

cipaux défauts français. M. Faguet l'avoue, du reste, avec son habituelle franchise : « Le Français, dit-il, est esprit fort dans l'âme, de par tous les défauts qui se trouvent ordinairement en lui. » On ne saurait mieux dire, — à condition d'avouer que le Français a peut-être aussi quelques qualités qui, lorsqu'elles dominent, entretiennent en lui la disposition religieuse.

auraient été profondément modifiées. On n'aurait pas eu en particulier ce magnifique épanouissement de la pensée catholique qui caractérise le XVIIe siècle français, et que l'Italie même, au siècle précédent, n'avait pas su réaliser. Et sans doute, l'irréligion, surtout pendant les deux siècles qui ont suivi, a fait des progrès. Mais d'abord, comme on se tromperait, — M. Faguet l'a très bien vu et très fortement dit, — si l'on croyait que la propagande encyclopédique a dépassé certaines couches sociales, et qu'elle a entamé au XVIIIe siècle cette « troisième France » dont nous parlions plus haut! Et depuis, elle l'a entamée assurément un peu; les idées voltairiennes, — qui se sont d'ailleurs singulièrement modifiées dans les classes supérieures, — sont descendues de proche en proche dans la petite bourgeoisie et jusque dans le peuple. Mais pourtant, et sans parler ici des diverses renaissances religieuses dont le XIXe siècle a été le témoin, à l'heure actuelle où trente années de « déchristianisation » méthodique et officielle ont sans doute produit leurs naturels résultats, peut-on dire, doit-on dire que la France soit profondément irréligieuse? Nos hommes politiques l'ont cru, et ils commencent à s'apercevoir qu'ils se sont étrangement trompés. La vérité est que, à la prendre dans son ensemble, et *exceptis excipiendis*, la France d'aujourd'hui est restée très attachée à ses croyances héréditaires; on en jugera par ces deux faits d'ordre très différent, mais également significatifs : la France contemporaine est le pays du monde qui donne le plus pour les mis-

sions et pour le Denier de Saint-Pierre; et c'est aussi le pays qui fournit le plus de missionnaires[1].

A un autre point de vue, — tous ceux qui, depuis une vingtaine d'années, observent et suivent d'un peu près le mouvement religieux contemporain en conviendront aisément, — il n'est aucun pays au monde, nous le répétons, — non pas même l'Amérique, — où la vie intellectuelle au sein du catholicisme soit aussi développée, aussi intense que chez nous : on le verrait bien, si nous pouvions dénombrer ici tous les livres ou articles signés de prêtres qui, dans les ordres les plus divers, ont, en ces dernières années, fait honneur au clergé français. Chose plus caractéristique peut-être

1. Il n'est pas mauvais de préciser cela par quelques chiffres. On sait que les missions catholiques sont surtout alimentées par l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*. Or, durant l'année 1904, — le dernier exercice connu, — sur une somme totale de 6 493 307 fr. 71, la France, *à elle toute seule*, a fourni *plus de la moitié*, à savoir 3 510 043 fr. 24. Après la France, viennent les États-Unis, avec 784 714 fr. 60 ; la Belgique, avec 366 735 fr. 84 ; l'*Alsace-Lorraine*, avec 335 540 fr. 96 ; l'Allemagne, avec 330 365 fr. 88 ; l'Italie, avec 301 687 fr. 50. D'autres exercices, celui de 1898, par exemple, portent *aux deux tiers* de la somme totale la contribution française. En 1898, sur une somme totale de 314 421 505 fr. 10, depuis l'origine de l'œuvre, la France avait fourni les deux tiers, soit 204 421 505 francs. On notera, pour ce qui concerne la France, que les souscriptions annuelles sont rarement supérieures, mais souvent inférieures à 2 fr. 60. — Quant aux missionnaires, la France, *à elle toute seule*, fournit *les deux tiers* de leur contingent. — Un critique de la *Revue chrétienne*, M. Charles Serfass (*Quelques mots sur l'influence de l'hérésie*, août 1906), m'a fait charitablement observer que « l'étiage des produits du Denier de Saint-Pierre n'est décidément pas un critère sérieux ». — Je n'attribue pas à ce « critère » plus d'importance qu'il ne convient, et il y en a, je le sais et je l'ai dit, de plus topiques. Mais ce fait, joint à quelques autres, prouve au moins qu'en France on est religieux — jusqu'à la bourse, inclusivement.

encore, les laïques, au lieu de se cantonner, comme ils n'y eussent pas manqué jadis, dans leurs spécialités, se sont passionnés pour l'étude du problème religieux sous toutes ses formes, et ils ont aidé les théologiens de profession à en mieux saisir les données actuelles, et peut-être à le mieux poser. Des travaux de très haute portée ont ainsi vu le jour. Grâce à cette active et toute spontanée collaboration des laïques et des prêtres, il s'est fait en France une véritable et singulièrement heureuse refonte des conceptions et des méthodes de la philosophie religieuse, de l'apologétique et de la théologie elle-même. De tels rajeunissements, qui sont des œuvres avant tout collectives, n'ont jamais lieu à des époques de décadence religieuse. Que d'autres faits non moins suggestifs on pourrait rappeler! Il n'est aucun pays catholique, — Renan ne nous eût pas désavoué, — qui ait une élite de prêtres comparable pour la distinction intellectuelle, l'élévation morale et religieuse, l'ardeur sacerdotale, à ceux que forment quelques-uns de nos grands séminaires. Et enfin à ceux qui sont surtout épris d'activité sociale, on peut dire qu'à cet égard, on ne trouve nulle part l'exact équivalent de ce mouvement si français, si généreux et si plein d'avenir du *Sillon*[1]. — Vaincu au point de vue politique, traqué, proscrit, persécuté, presque éliminé de la

1. Voir à ce sujet Marc Sangnier, *la Vie profonde*, Paris, Perrin; Louis Cousin, *Vie et doctrine du Sillon*, Paris, Vitte; la revue *le Sillon*; le journal l'*Éveil démocratique*, et les différents *tracts* de ce groupe.

vie publique et des organisations officielles, jamais, en réalité, depuis Bossuet et saint François de Sales, depuis le XIIIe siècle peut-être, le catholicisme français n'a été plus fort, plus fécond et plus vivant.

On le sait bien à Rome; et là est sans doute la vraie raison de la prédilection singulière que Léon XIII a toujours manifestée pour la France. Des esprits superficiels ont pu croire que son successeur aurait à notre égard des sentiments tout autres; et certes, nos politiciens lui en ont fourni d'assez nombreux prétextes. Or, le nouveau Pape ne déclare-t-il pas à qui veut l'entendre qu'il aime la France « d'une tendresse particulière », qu'il ne la rend nullement responsable des fautes ou des attentats commis par ceux qui la gouvernent, et qu'elle ne cesse pas d'être à ses yeux « la fille aînée de l'Église »? Et faut-il croire que l'expression d'une sympathie aussi continue, aussi persistante s'adresse à un peuple aussi « essentiellement irréligieux » que paraît le penser M. Émile Faguet? J'ai peur que ce dernier ne se soit aventuré à soutenir un paradoxe historique.

Comment cela se fait-il? Comment M. Faguet, si averti d'ordinaire, a-t-il pu se laisser en quelque sorte hypnotiser par le sujet de son livre, au point de ne vouloir voir dans la France de tous les temps que l'anticléricalisme? Je crois le savoir, ou le deviner tout au moins. C'est que M. Faguet, toutes les fois qu'il parle de l'esprit français, ne peut s'empêcher de songer presque exclusivement

à Voltaire. La confusion date déjà de loin chez lui. On se rappelle la conclusion de sa mémorable étude sur Voltaire, — ah! les jolies pages, piquantes, spirituelles, piaffantes et caracolantes à souhait! — « Ni Corneille, ni Bossuet, ni Pascal, ni Racine, ni Rousseau, ni Chateaubriand, ni Lamartine ne me donnent l'idée, même agrandie, embellie, épurée, du Français, tel que je le vois et le connais.... Voltaire, lui, nous ressemble. L'esprit moyen de la France est en lui. Un homme plus spirituel qu'intelligent et beaucoup plus intelligent qu'artiste, c'est un Français. Un homme de grand bon sens pratique, de grande promptitude de répartie, de jeu de plume brillant et vif, et qui se contredit abominablement quand il se hausse aux grandes questions, c'est un Français. Un homme impatient des jougs légers et s'accommodant des plus lourds, c'est un Français. Un homme qui se croit novateur et qui est conservateur de toute son âme, et qui, en littérature et en art, est étroitement attaché à la tradition, pourvu qu'il ait le plaisir d'être irrespectueux, c'est un Français. — Voltaire est léger, décisif et batailleur : c'est un Français.... Il est à peu près incapable de métaphysique et de poésie : c'est un Français....[1] » — Autrement dit : expulsez de votre notion de l'esprit français, et Corneille, et Bossuet, et Pascal, et Racine, et Rousseau, et

1. Émile Faguet, *Dix-huitième siècle, études littéraires*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, p. 275-276. — La 1re édition de ce livre est de 1890.

Chateaubriand, et Lamartine, et il vous restera Voltaire. Sans doute; mais de quel droit mutiler ainsi, rétrécir et appauvrir notre conception de l'esprit français? Et si Voltaire est assurément un Français, pourquoi Pascal n'en serait-il pas un autre? « Celui-là n'est guère Français, écrit aujourd'hui M. Faguet, qui cherche en gémissant; mais celui-là est très Français qui affirme fermement ce qu'il n'a pas approfondi, ou qui nie en riant ce qu'il fait le ferme propos de ne pas approfondir. » En d'autres termes, le vrai Français, c'est Voltaire; et tout ce qui ne ressemble pas à Voltaire n'est pas français. « Le Français, dira-t-il encore, croit avoir tout dit quand il a dit : Je ne comprends pas; et c'est une chose qu'il dit extrêmement vite. » Voltaire, peut-être, et avec lui la plupart des petits bourgeois français dont il est le type supérieur. On a publié récemment de très curieuses *Notes inédites de Voltaire sur la Profession de foi du Vicaire savoyard*[1] : ce sont des réflexions, souvent fort désobligeantes, écrites par le « patriarche » en marge d'un exemplaire de l'*Émile*. « Que faire, — s'écrie Rousseau, après le célèbre passage sur « la vie et la mort de Jésus » qui « sont d'un Dieu », — que faire au milieu de toutes ces contradictions? Être toujours modeste, respecter en silence ce qu'on ne saurait ni rejeter, ni comprendre. » Et Voltaire d'écrire en marge : « *Si*

1. *Annales Jean-Jacques Rousseau*, année 1905. Genève, A. Julien, p. 272-284. — Ces *Notes inédites* ont été publiées par M. Bernard Bouvier.

tu ne comprends, rejette. » Ne le voilà-t-il pas tout entier? Et ce mot n'est-il pas la formule même de sa nature d'esprit? Mais, quoi qu'en dise M. Faguet, tous les Français n'y souscriraient pas. Il y en a qui, contrairement à la pensée de Voltaire, croient avec Pascal que « tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être[1] ». Et qui sait si ce ne sont pas les plus nombreux? Et ceux-là estiment que c'est un peu calomnier l'esprit français que de le rabaisser au niveau de celui de Voltaire.

Dirons-nous donc à notre tour que le Français est « essentiellement religieux »? Nous ne le dirons pas, quoique assurément la formule fût peut-être plus voisine de la vérité que la formule contraire. Mais nous dirons simplement que le Français a, par nature, le goût et la passion même de l'apostolat. Le Français est un être essentiellement social; il ne peut vivre et penser pour lui tout seul; il éprouve l'impérieux besoin de faire partager sa conviction par d'autres : il est né apôtre. Et s'il s'est si facilement converti au catholicisme, c'est qu'il a reconnu comme une sorte de convenance intime entre ses instincts les plus profonds et une religion qui faisait de l'apostolat le premier des devoirs. Et cela est si vrai, cette disposition au prosélytisme est chez lui si puissante qu'elle subsiste au sein même de l'incroyance. Quand le Français devient incrédule, son

1. Cf. Bossuet : « Outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales, qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles, qu'on renverserait tout en les niant. »

incrédulité a un caractère presque religieux. C'est une foi à rebours. Il faut qu'il la communique et qu'il la répande. Son ardeur de propagande a changé d'objet : elle n'a pas changé d'intensité. On l'a bien vu pendant la période révolutionnaire, et depuis. Le scepticisme souriant, tranquille, discret, l'irréligion « à part soi » n'est pas notre fait. Il nous faut prêcher, combattre, — *fortiter certare et argute loqui*, comme disait déjà César, — il nous faut convertir. Et c'est pourquoi la question religieuse est toujours chez nous à l'ordre du jour, toujours agitée, toujours vivante ; et c'est pourquoi aussi l'anticléricalisme est chez nous plus ardent, plus violent que partout ailleurs [1].

C'est de cet anticléricalisme-là, tel qu'il fleurit en France, que M. Émile Faguet a entrepris d'écrire l'impartiale histoire et de faire la critique. Il le suit depuis ses premières manifestations extérieures jusqu'à notre époque contemporaine, entre-

1. Car l'anticléricalisme n'est pas, comme M. Faguet paraît le croire, chose purement française. « Je vais étudier, nous dit-il, — et ce sont les premières lignes de son livre, — je vais étudier une des maladies de la race française, la plus répandue et l'une des plus profondes à la fois et des plus aiguës. » Quoique ce ne fût pas son sujet, il eût été bon de rappeler, — sinon pour notre justification, au moins pour notre excuse, — que d'autres peuples ont connu ou connaissent encore cette maladie qui, au total, ne date guère chez nous que de la Révolution. Il y a, comme chacun sait, un anticléricalisme italien et un anticléricalisme espagnol. L'histoire d'Angleterre depuis Henri VIII n'est qu'une longue guerre déclarée au « papisme » ; et les belles études de M. Georges Goyau sur l'*Allemagne religieuse* nous ont fait connaître, dans le plus précieux détail, les principales phases de l'histoire de l'anticléricalisme autrichien et allemand. Voir Georges Goyau, *le Catholicisme allemand* ; — *Vieille France, Jeune Allemagne* ; — et *Lendemains d'unité* (Paris, Perrin).

mêlant, comme il se plaît si souvent à le faire, le récit des faits et l'exposition des idées, de discussions et de réflexions personnelles qui ne sont pas de son livre la partie la moins neuve et la moins intéressante. Est-il besoin de dire que le sujet est abordé et traité par lui avec une entière liberté d'esprit, et que les solutions qu'il propose sont inspirées par le plus clairvoyant patriotisme et par le libéralisme le plus sage? « Je pense, nous dit-il, apporter de l'impartialité dans cette étude, n'appartenant à aucune confession religieuse, ni, ce qui est peut-être plus important encore dans l'espèce, à aucun parti politique. » Et, sans partager sur toutes les questions qu'il discute toutes les idées de M. Faguet, on souhaiterait que son livre fût entre les mains de tous nos hommes politiques, pour inspirer leur conduite et leurs votes. On souhaiterait enfin que ce livre contribuât à constituer en France le « parti de modérés très énergiques » qu'appelle de tous ses vœux M. Faguet et qui, s'il se formait, s'il prenait conscience de sa force, qui est celle de la France même, serait sans doute le salut du pays.

De cette histoire, on goûtera vivement les chapitres consacrés par le sagace écrivain à l'étude de l'anticléricalisme au XVIIe et au XVIIIe siècle, et sous la troisième République. On aimera peut-être moins, ou, pour être plus exact, on discutera peut-être davantage les chapitres intermédiaires sur l'anticléricalisme pendant la période révolutionnaire, sous le Consulat et l'Empire, sous la Restauration, sous Louis-Philippe, sous la seconde Répu-

blique et le second Empire. Cela tient, si je ne me trompe, à ce que, dans le premier cas, M. Faguet nous apporte le résultat d'études entièrement personnelles, poursuivies pendant très longtemps, ou encore d'observations faites au jour le jour sur le vif des événements contemporains ; et que dans le second, — on ne saurait tout savoir, tout lire et tout étudier également, — il a peut-être accordé trop de confiance à un guide que nous croyons peu sûr. Je veux parler du gros livre de M. Debidour sur l'*Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France de 1789 à 1870*[1]. A notre avis, ce livre, quelque « documenté » qu'il soit, — ou paraisse être, — est l'un des ouvrages les plus tendancieux et les plus inconsciemment partiaux qu'il y ait sur l'histoire des idées religieuses en France au XIXe siècle[2]. On le dirait écrit pour préparer et pour justifier par avance la séparation de l'Église et de l'État : de fait, c'est là que les auteurs de la loi nouvelle ont puisé la plupart de leurs arguments historiques[3]. En

1. *Histoire des rapports de l'Église et de l'État en France de 1789 à 1870,* par A. Debidour, in-8° ; Paris, Félix Alcan, 1898.

2. Telle est bien d'ailleurs sur cet ouvrage l'opinion de M. Faguet lui-même. Il y a quelques années, écrivant à propos du volume de M. Debidour qui venait de paraître un article sur et pour la séparation, il disait : « Cette étude, très consciencieuse, *très sûre, aussi complètement documentée que possible* (?), et peut-être trop pour la patience de quelques lecteurs, n'a que le tort, léger du reste, de devenir un peu un pamphlet à mesure qu'elle se rapproche des temps où nous sommes et de prendre peu à peu pour épigraphe inconsciente le mot de Gambetta : Le cléricalisme, voilà l'ennemi. » (*Problèmes politiques du temps présent*, Paris, Colin, 1901.)

3. M. Debidour vient d'être nommé « professeur d'histoire du christianisme dans les temps modernes » à la Faculté des lettres de l'Université de Paris (septembre 1906).

réalité, le livre de M. Debidour serait tout entier à refaire, et à toutes les pages on y rencontre des erreurs d'appréciation et même de fait qui sont parfois assez grossières. En voici un exemple très significatif : je le choisis entre bien d'autres, parce que, sur ce point, M. Debidour, ce qui m'étonne, a réussi à convaincre M. Faguet.

« Il est assez probable, écrit ce dernier, que presque personne en France ne le désirait [le Concordat de 1802]. Comme M. Debidour l'a fort lumineusement démontré, qui aurait pu le désirer? Ni le clergé constitutionnel, qui n'avait besoin que d'un gouvernement fort; ni le clergé « réfractaire », qui n'avait besoin que d'un gouvernement libéral qui ne le fusillât point; ni la masse des fidèles, qui n'avait besoin de rien, sinon que les églises fussent ouvertes, et qu'on ne la fouettât point quand elle y allait. » — Pour soutenir ce paradoxe, il faut que M. Debidour ait feuilleté d'une façon bien distraite les journaux, brochures, correspondances et mémoires du temps; il faut qu'il ait bien profondément oublié les ouvrages publiés sur le Concordat auxquels il renvoie lui-même. En fait, le Concordat n'a eu contre lui que les généraux de Bonaparte, les derniers révolutionnaires, le clergé constitutionnel, les idéologues, et quelques protestants comme Mme de Staël, Benjamin Constant et Cuvier, qui avaient rêvé d'une conversion en masse de la France au protestantisme[1]. En fait, le Concordat a

1. Voir là-dessus E. Begin, *Villers, Mme de Rodde et Mme de Staël;* Isler, *Briefe an Ch. de Villers*, et Mme de Staël elle-même,

été désiré, souhaité, voulu par toute la France catholique[1] ; et il l'a été, parce que, dans une France qui était concordataire depuis plus de trois siècles, on ne concevait pas d'autre moyen de « légaliser », pour ainsi dire, l'attachement du pays à sa religion, parce que l'on ne pouvait assurer définitivement la paix religieuse et même sociale, réorganiser l'Église de France, obtenir d'elle, relativement aux « biens nationaux » par exemple, les sacrifices nécessaires, que par une entente officielle et durable avec le

notamment dans ses *Dix années d'exil* (édition Paul Gautier, Plon, p. 52-53), dans ses *Considérations sur la Révolution française*, et dans le curieux écrit *Des circonstances actuelles*, etc., que M. Paul Gautier a fait connaître le premier, et que M. John Viénot vient de publier, d'une manière assez imparfaite d'ailleurs, au complet, à la librairie Fischbacher.

Il est à noter que tous les protestants furent très loin de protester contre le Concordat : plusieurs consistoires de France exprimèrent publiquement leur satisfaction ; et dans une lettre officielle « adressée par les ministres du culte protestant à Genève, au citoyen Portalis », je trouve la remarquable déclaration que voici relativement au catholicisme : « Le sentiment de fraternité et de charité qui nous a fait partager avec l'émotion constante d'une vive douleur les calamités de cette Église, et nous a engagés à soulager comme les autres Églises protestantes, autant que nous l'avons pu, ceux des ministres du culte catholique qui ont cherché un asile dans nos murs, se change maintenant en un sentiment de joie à la vue de l'avenir qui s'ouvre pour cette Église. *Notre vœu le plus ardent serait que toutes les communions chrétiennes n'en formassent avec le temps qu'une seule* ; et s'il nous était permis de dire ce que nous pensons sur les statuts relatifs à la grande portion de l'Église chrétienne que nous venons de désigner, nous dirions que l'on ne pouvait, ni moins, ni mieux faire. » (*Moniteur universel* du 23 floréal an X.)

1. Sur tous ces points, les travaux récemment parus sont unanimes : voir notamment ceux de M. Albert Sorel, le livre de l'abbé Sicard, *les Évêques pendant la Révolution*, t. III : *De l'exil au Concordat*, le livre du cardinal Mathieu sur *le Concordat de 1801*, et, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1903, l'article de M. Georges Goyau sur *les Origines populaires du Concordat*.

Saint-Siège. C'est ce que Bonaparte avait admirablement compris : il n'était pas homme, en pareille matière, à faire œuvre inutile ; il savait bien que la pacification religieuse ne lui vaudrait pas moins de popularité que ses victoires mêmes ; il savait bien que c'était là pour lui l'exact équivalent de ce qu'avait été pour Henri IV sa conversion au catholicisme [1]. Négocier le Concordat, c'était, à ses yeux, achever la conquête de la France. Et l'enthousiasme universel qui accueillit cette mesure lui prouva surabondamment qu'il ne s'était point trompé, et qu'il avait réalisé le vœu le plus cher, le plus profond et le plus ardent de tout un peuple. Il y a des faits qu'il est peut-être bon, surtout à notre époque, de ne pas laisser travestir.

De ce travestissement, M. Faguet n'est point responsable. Et même, je n'ai pas assez dit combien les objections mêmes qu'il provoque, il les rend souvent inutiles par l'empressement avec lequel il rétablit, dans le détail, la réalité des faits qu'il avait tout d'abord paru négliger. Quand, d'ailleurs, cette étude sur *l'Anticléricalisme* soulèverait plus d'objections encore, et de plus graves, que celles que nous lui avons adressées, il resterait que ce livre est plus, et mieux qu'un livre : c'est un acte, — un acte de courage, de patriotisme et de raison. Fermement convaincu que « l'anticléricalisme a fait un mal énorme à la France, et qu'il

1. Sur cette conversion de Henri IV, M. Faguet a écrit dans son livre (p. 177-178) une page admirable de pénétration et de sens historique, à laquelle je renvoie.

continuera à lui en faire un qui est difficilement calculable », M. Faguet a écrit son livre pour nous faire toucher du doigt ce mal qui nous mine et pour nous inviter à l'enrayer. Le remède, à ses yeux, nous l'avons dit, c'est la constitution d'un fort parti énergiquement libéral, « chose du reste, ajoute-t-il, qui ne s'est jamais vue », parti qui imposerait sa volonté pacifiante aux anticléricaux et à leurs adversaires. « C'est donc aux libéraux, conclut-il, à être les plus nombreux. C'est pour en augmenter le nombre que j'ai écrit ces quelques pages, après d'autres, au cas où je pourrais avoir quelque force de persuasion. » L'entreprise était généreuse, et elle est singulièrement opportune. Essayons, à notre tour, en nous aidant du livre de M. Faguet, de nous demander s'il y a un moyen de sortir de l'impasse où l'anticléricalisme de ces dernières années nous a littéralement acculés.

II

L'anticléricalisme français contemporain a des origines ou des causes assez diverses. Il en est, n'hésitons pas à le dire, d'inavouables ; et pour s'en convaincre, hélas ! il n'est pas besoin de pénétrer dans le mystère des « loges » et des « ateliers » où s'élaborent toutes les lois persécutrices qu'enregistre ensuite un très docile Parlement ; il suffit de lire au jour le jour le compte rendu des Chambres, de feuilleter de loin en loin les journaux, les bro-

chures ou les livres du parti jacobin. Un bas appétit du pouvoir, un désir effréné, et à peine déguisé, de participer à la grasse curée officielle des honneurs, des sinécures et des places, une soif inextinguible de jouissances matérielles, un désintéressement complet, absolu, de tout ce qui n'est pas la réélection prochaine, et l'espoir qu'en agitant sans cesse « le spectre clérical », on sera l'éternel grand homme et l'éternel élu de sa province, ce sont là les nobles sentiments qui s'agitent au fond de l'âme de la plupart de nos modernes terroristes, qui leur dictent leurs votes, et qui bien souvent percent à travers la phraséologie de leurs discours. Je ne m'étonne pas qu'indépendamment du désir qu'ils ont toujours de conserver un bon « tremplin électoral » et du désir qu'ils ont eu de capter, sous une forme ou sous une autre, le « milliard » des congrégations, ils aient tenu à honneur de proscrire moines et moniales; je ne m'étonne pas qu'ils s'érigent en ennemis personnels de l'Église, de ses dogmes, de sa morale : en effet, leur conception de la vie est tout autre que celle que suggère et qu'impose le catholicisme; et ils n'ont que faire de la « morale révélée » : n'ont-ils pas « la morale indépendante », — indépendante surtout de ce qu'ils appellent les préjugés vulgaires? A bien des égards, l'anticléricalisme est comme une insurrection de toutes les parties fangeuses de la nature humaine contre tout ce qui est règle, abnégation, idéalisme, sacrifice et subordination volontaires de l'être individuel à quelque chose qui le dépasse.

L'anticléricalisme a toutefois des causes, — ou des prétextes, — d'un ordre un peu plus élevé. Il invoque habituellement des raisons politiques et sociales, dont quelques-unes ne laissent pas d'être assez spécieuses. Il reproche à l'Église, — s'il était équitable, il dirait : à certains catholiques, — d'être l'alliée naturelle de ce qu'il appelle « les partis de réaction » ; il l'accuse d'être l'ennemie-née du régime que la France, voilà trente-cinq ans, s'est librement donné, et des réformes « démocratiques » qu'il s'efforce d'accomplir ; il l'accuse d'avoir irrémédiablement lié sa cause à celle des monarchies tombées, à celle des intérêts « aristocratiques » ou « bourgeois » que les régimes déchus sont censés représenter. Encore une fois, une accusation de ce genre, dans sa généralité et dans son absolutisme, est fausse, et elle est même calomnieuse. Elle est formellement démentie non seulement par les instructions, les déclarations et les Encycliques de Léon XIII et de Pie X, mais encore par l'histoire exacte, impartiale et complète du catholicisme français depuis 1870. Néanmoins, deux choses sont certaines qui, par des esprits superficiels ou prévenus, peuvent être exploitées, et le sont tous les jours avec insistance contre les catholiques français. Il est indéniable, d'une part, que, dans leur ensemble, les catholiques n'ont pas accueilli les débuts de la troisième République avec la faveur qu'ils ont témoignée à d'autres régimes, la Restauration et le second Empire, par exemple, et que, trop longtemps, — comme s'ils avaient eu toujours à se louer

des monarchies disparues, — ils ont cru inséparables la cause du « trône » et celle de « l'autel ». Et, d'autre part, les directions de Léon XIII, si elles ont désarmé bien des hostilités, encouragé bien des initiatives, rassuré bien des consciences, n'ont pas été suivies avec l'unanimité qu'on aurait pu souhaiter. On a fourni ainsi à d'habiles ennemis tous les prétextes qu'ils cherchaient. Ils n'ont eu qu'à rappeler à leurs électeurs, en les exagérant d'ailleurs, toutes les imprudences, les maladresses ou les fautes que les catholiques ont pu commettre au cours des derniers siècles, quand ils étaient les plus forts, et ils ont fait payer chèrement à ces « éternels adversaires de la société moderne » toutes leurs velléités, anciennes ou récentes, « d'émigration à l'intérieur ». Il faut bien avouer que, à cet égard, tout n'est pas faux dans les accusations dirigées par les anticléricaux contre les catholiques de France.

Et tout n'est pas faux non plus dans les reproches d'ordre intellectuel ou moral que ses ennemis adressent au catholicisme. La grande objection, l'objection classique qu'on lui oppose, — combien n'a-t-elle pas défrayé d'articles, de livres et de discours! — c'est qu'il est en contradiction irrémédiable, absolue avec la science, et, comme tel, il apparaît, dit-on, à tout esprit de bonne foi, comme une forme manifestement périmée de la pensée humaine. L'objection n'est pas très forte : elle ne saurait émouvoir quiconque a médité la célèbre théorie de Pascal sur les trois « ordres » de

réalités et de connaissances, et quiconque, d'autre part, a suivi les discussions instituées en ces dernières années non seulement par des penseurs, mais par des savants contemporains, sur « la critique des sciences ». En fait, ce n'est pas la science, en tant que science, que l'on oppose ainsi à la religion; c'est la science *interprétée* par une certaine philosophie; c'est une certaine conception *philosophique*, non *scientifique*, de la science, conception que les savants qui pensent sont de nos jours unanimes à désavouer. Toutefois, cette objection, qui date des Encyclopédistes, comme M. Brunetière l'a très bien montré[1], a inquiété plus d'un bon, et même plus d'un grand esprit; Renan et surtout Taine, on le sait, la jugeaient irréfutable; et l'on conçoit qu'elle fasse encore impression sur des esprits peu au courant du mouvement des idées. Ayons même la loyauté de reconnaître que, présentée sous une forme un peu moins naïve, elle pourrait être assez embarrassante. A voir, à lire, à entendre beaucoup de catholiques, on se rend compte que leur façon de raisonner, et même de penser, n'est pas d'aujourd'hui : il y a, à n'en pas douter, un écart de plusieurs siècles entre leur « mentalité » et la « mentalité contemporaine ». D'où vient ce singulier phénomène? Nous n'avons pas à le rechercher ici; mais le fait est là, et il ne serait que trop facile à prouver. Que

1. Dans une leçon, l'une des plus fortes et des plus neuves peut-être, de son cours sur *les Origines de l'Encyclopédie* (*la Formation de l'idée moderne de science*).

de fois, par exemple, dans des sermons de prédicateurs même instruits et distingués, n'entend-on pas développer des arguments qui feraient sourire de simples bacheliers! Il est même arrivé que l'exemple descendît de plus haut qu'on ne voudrait, et, sous des plumes très justement réputées, on a rencontré des opinions à tout le moins singulières. N'est-ce pas de Mgr d'Hulst qu'est cette appréciation qu'on trouvera sans doute un peu inquiétante : « Les *Pensées* de Pascal, toujours sublimes, souvent fausses, sont presque un mauvais livre »? Le tort le plus grave que le protestantisme ait causé au catholicisme, c'est peut-être moins de lui avoir enlevé une partie de la chrétienté, que de l'avoir forcé, pour ainsi dire, à se constituer à l'état de « contre-Réformation » perpétuelle. L'Église du moyen âge avait une vivante liberté d'allures, une souplesse d'adaptation, une bonne grâce hospitalière et accueillante, — il y a là-dessus, dans *le Prince Vitale*, de Cherbuliez, une admirable page, — qui ne se sont pas, ou qui ne se sont guère retrouvées depuis. Il semble encore que l'on se soit trop souvent fait de l'« orthodoxie » une conception étroite, ombrageuse, inquiète et comme épeurée; qu'on ait eu peur des « opinions libres », peur du « laïcisme » et des laïques, — comme si l'immense majorité des hérésies n'était pas l'œuvre des « clercs »! — peur des initiatives hardies et des idées : en un mot, qu'on ait trop souvent pris la servilité et le psittacisme pour la fidélité, et qu'ainsi, d'une doctrine essentiellement

positive, d'une doctrine de vie par exellence, on n'ait vu et développé que les côtés négatifs. Cela ne s'est pas fait sans dommage. Et l'on conçoit que des esprits, d'ailleurs sincères, mais peu informés, et trop intéressés ou trop prompts à rendre l'Église responsable des fautes de ses fidèles, aient pu conclure à une opposition profonde, irréductible entre le catholicisme et la pensée moderne.

Ce sont là, semble-t-il, les causes principales de l'anticléricalisme français contemporain. Elles ont créé un parti, non pas peut-être très nombreux, mais très énergique, admirablement organisé, et depuis longtemps, pour la lutte électorale, et, en tout cas, à l'heure actuelle, à peu près tout-puissant. Il a le pouvoir en mains, et il en use sans générosité, sans scrupules et sans défaillance. Jamais encore, sauf pendant la période révolutionnaire, l'exploitation et l'oppression d'un grand pays par une minorité, n'avaient été pratiquées avec une pareille impudeur ; jamais encore on n'avait affecté, à l'égard des sentiments vrais d'une nation, un pareil mépris. La France n'est assurément point « cléricale », — au sens propre du mot ; — mais elle est encore bien moins anticléricale. Et la preuve en est que, sur une question qui aurait pu rallier les suffrages d'un certain nombre d'incroyants simplement libéraux, celle de la séparation de l'Église et de l'État, nos maîtres d'un jour n'ont pas osé, sachant bien d'avance qu'ils seraient désavoués, en appeler au peuple ; ils ont décrété la séparation de leur autorité privée ; ils n'ont pas reculé devant

un véritable coup d'État, espérant bien, — et l'évènement leur a d'ailleurs donné raison, — que leurs électeurs ne protesteraient pas contre un fait accompli. Car il ne faut pas oublier que la dernière Chambre n'avait pas même *un quart* de ses membres élus sur un programme séparatiste ; et combien cette proportion eût-elle baissé encore si un *referendum* eût permis à l'opinion publique de s'exprimer en toute liberté sur une question aussi capitale ! Or si, parmi les séparatistes — de théorie tout au moins, — il n'y a pas que des anticléricaux, on peut affirmer que l'anticléricalisme est chose à peu près inconnue parmi les antiséparatistes ; et, par cette simple statistique, où d'ailleurs on ne tient pas compte des femmes, puisqu'elles ne votent pas, on peut évaluer combien la « réaction anticléricale » est chose artificielle en France, et combien elle répond peu aux dispositions foncières et aux vœux secrets du pays. Mais ne fallait-il pas donner satisfaction à la franc-maçonnerie toute-puissante ? Ne fallait-il pas complaire à un ancien clerc que les hasards de la vie politique et la volonté d'un habile avocat, — qu'on essaie vainement de transfigurer en homme d'État, — Waldeck-Rousseau, ont sacré durant près de trois ans président du conseil[1] ? Le mal fait au pays

1. Je ne résiste pas au plaisir de reproduire ici cette jolie page vengeresse de M. Faguet : « Les élections de 1902 ayant renforcé quelque peu la partie antireligieuse de la Chambre des députés, M. Waldeck-Rousseau, fatigué et peut-être voyant qu'après l'avoir mené déjà plus loin qu'il ne lui plaisait d'aller, on le mènerait encore beaucoup plus outre, se retira volontairement du ministère.

pendant ce temps-là, et dont nous commençons à voir les résultats, est incalculable. Les intérêts de la défense nationale entièrement négligés et même gravement compromis, au moment où il eût été le plus urgent de ramasser toutes ses forces, la guerre civile à la veille d'éclater, et même déjà ouverte : voilà, à voir froidement les faits, les conséquences matérielles de cette dictature anticléricale ; et l'on peut se demander combien il faudrait à la France d'un pareil régime pour disparaître entièrement du nombre des nations. Et ce n'est pas tout : nous nous aliénons comme à plaisir toutes les sympathies que nous valait à l'étranger notre titre de puissance catholique ; nous perdons peu à peu notre protectorat en Orient, et, comme M. Faguet l'a fait très justement observer, nous détachons de nous et nous rapprochons de l'Allemagne la catholique Alsace[1]. La « troisième France » finira-t-elle

Mais ce qui laisse à soupçonner qu'il n'était point fâché que les iniquités qu'il ne voulait pas commettre fussent commises, pourvu qu'elles le fussent par un autre, — et on trouvera toujours du « je ne sais quoi » dans la conduite de M. Waldeck-Rousseau, et l'on ne saura jamais s'il fut plus ingénu ou plus perfide, — c'est qu'il désigna pour lui succéder le plus borné et le plus violent des hommes politiques, M. Combes, à qui M. Loubet, qui ne pouvait pas le souffrir, mais qui a passé sa vie à faire ce qu'il désapprouvait, et à blâmer dans ses discours la politique qu'il signait au bas de tous ses décrets, s'empressa de confier la présidence du Conseil et la direction du gouvernement » (p. 205-206).

1. On ne saurait trop insister sur les dangers de toute sorte que le fanatisme anticlérical et maçonnique fait courir aux intérêts français. S'il est un fait établi par de nombreux et peu suspects témoignages, c'est bien celui-ci, que partout où pénètrent nos missionnaires, c'est l'influence française qui, pour le plus grand bien du pays, pénètre, se propage et, finalement, s'impose ; et pendant bien longtemps, nos ministres les moins « cléricaux »

par ouvrir les yeux? Finira-t-elle par s'apercevoir qu'on la trompe, qu'on la pille et qu'on travaille à sa ruine? Se débarrassera-t-elle un jour des fanatiques étroits et violents qui ont surpris sa confiance? Les remplacera-t-elle par ces « modérés très énergiques » dont M. Faguet souhaite énergiquement l'avènement? Ce pourrait être, en tout cas, un excellent moyen de « solutionner la question cléricale ».

Il y en a peut-être un autre, et celui-là est entre les mains des seuls catholiques. Il consisterait pour eux à s'efforcer, par tous les moyens en leur pouvoir, de ne pas fournir à leurs ennemis les prétextes d'hostilité qu'ils ont trop souvent fournis à

favorisaient au dehors ce qu'ils avaient quelque peine à tolérer en France. On est en train de changer tout cela. Il faut lire à ce sujet les pages puérilement déclamatoires et qui, d'ailleurs, n'articulent aucun fait précis, que M. Foureau a écrites sur la « colonisation des missionnaires », dans le récent volume où il publie les *Documents scientifiques de la mission saharienne Foureau-Lamy* : « Gambetta, écrit-il, disait autrefois : L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. Quant à moi, je suis d'un tout autre avis, et je dis : Les missionnaires et les religieux sont de détestables articles d'exportation; gardons-nous d'en expédier jamais à destination de nos colonies si nous voulons voir s'épanouir et prospérer dans la paix nos possessions d'outre-mer et si nous avons le souci de faire une œuvre profitable à notre pays. » (*D'Alger au Congo par le Tchad*, par F. Foureau, 3e fascicule, in-4°, Paris, Masson, 1905, p. 1169-1171.)

De son côté, l'auteur de l'article FRANC MAÇONNERIE de la *Grande Encyclopédie*, après avoir célébré les « bienfaits » de « la Veuve » « dans les pays latins où elle soutient la lutte contre le cléricalisme », fait sans ironie la suggestive déclaration suivante : « On peut regretter, dit-il, qu'elle n'ait pas organisé de propagande parmi les races inférieures, et les abandonne à l'action des missionnaires dont les effets sont si contestables ». — On ne saurait mieux faire entendre que les rites maçonniques sont exactement adaptés à la mentalité des nègres du Congo.

ces derniers dans le passé et même dans le présent. Assurément, il n'est pas, ou il n'est guère en leur pouvoir de transformer en sentiments généreux et en idées élevées les passions dont ils sont les victimes, et de convertir en noblesse morale l'habituelle bassesse d'âme de la plupart de leurs persécuteurs. Mais ils peuvent ne pas donner prise aux reproches en partie justifiés qui leur sont adressés, et que nous rappelions tout à l'heure. Ils peuvent, à force de bonne volonté, de courage, de patience, de charité persévérante, dissiper peu à peu les préjugés dont ils sont l'objet.

En matière politique et sociale, les préventions seront, on peut le craindre, assez longues à faire tomber. Il y a quelque temps, avec une autorité, une vigueur, une haute raison qui nous dispensent de revenir sur ce sujet, M. Brunetière rappelait dans un retentissant article[1] quelle faute impardonnable ce serait au catholicisme français de songer à se constituer, ou à se reconstituer en parti politique. Dès 1876, un écrivain anglais[2], M. Hamerton, notait la terreur irraisonnée et puérile, mais d'autant plus profonde, qu'inspirait à nos paysans l'idée d'un retour à l'ancien régime, à la corvée, à la

1. *Quand la séparation sera votée...* (*Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1905).

2. Voir, sur le livre, déjà cité plus haut, de M. Hamerton, dans le *Journal des Débats* du 28 janvier 1877, un article de Taine, qui n'a pas été recueilli en volume, et, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1890, l'article de M. Jean Bourdeau, *la France et les Français jugés à l'étranger* : ce dernier article a été recueilli dans le volume récent du même auteur, *Poètes et Humoristes de l'Allemagne*, in-16; Hachette.

dîme, à tous les abus dont leurs pères avaient pu souffrir. Ce sentiment-là, habilement entretenu et exploité par nos politiciens radicaux [1], est peut-être dans nos campagnes plus vivace que jamais, et il suffit à expliquer, dans les pays restés très religieux, un grand nombre d'élections à première vue assez surprenantes. Les catholiques, depuis trente-cinq ans, n'ont pas toujours fait tout ce qu'il y avait à faire pour l'extirper. Si, au lendemain de nos désastres, ils avaient loyalement offert, et, au besoin, imposé leur collaboration aux organisateurs du nouveau régime; s'ils s'étaient mis à l'œuvre avec entrain; s'ils avaient résolument adopté et divulgué, s'ils s'étaient efforcés de réaliser le programme social que quelques-uns des plus généreux et des plus

1. Ces lignes étaient écrites quand, dans une brochure intitulée : *Courtes réponses aux partis d'opposition*, brochure publiée par l'*Alliance républicaine démocratique*, et qui a été répandue à profusion pendant la dernière période électorale, j'ai trouvé la savoureuse page que voici : « Le premier souci de la République, fille du peuple, est pour les humbles : c'est à eux que sont allées toujours ses prédilections. Ils sont innombrables les dégrèvements qu'elle a effectués, malgré les charges énormes que lui avaient laissées les régimes précédents et les réformes de toute sorte qu'elle a accomplies. Que nous sommes loin de l'époque où ceux que l'on appelait les roturiers, petits paysans et artisans modestes, étaient à la merci de ces messieurs de la noblesse et du clergé! Le meilleur de leur revenu allait au château ou à l'abbaye. Le peuple d'il y a cent ans conservait son bien; il en était le maître et le fécondait par son travail. Seulement il n'en percevait pas les fruits, et c'est tout au plus s'il en retirait le morceau de pain nécessaire. *Monarchistes et cléricaux voudraient bien revenir à ce bon temps-là, où les petits n'étaient rien, où il n'y avait qu'un maître : le roi. Sans doute, ils n'osent le dire tout haut, par prudence, mais ils le pensent.* Si la France leur était livrée, vous verriez ce qu'ils en feraient : sans tarder, ils la saigneraient aux quatre membres, à leur profit. »

avisés d'entre eux avaient déjà conçu et élaboré [1], s'ils étaient tous allés régulièrement voter, leur situation actuelle ne serait pas ce qu'elle est, et ils auraient fait évanouir bien des injustes méfiances. L'œuvre est à reprendre aujourd'hui, dans des conditions toutes différentes, au total peut-être meilleures. Il faut donc souhaiter que le clergé, d'une manière générale, s'écarte systématiquement de la politique et évite de donner des gages aux partis, surtout à ceux qui déjà ne l'ont que trop souvent compromis aux yeux des masses. Quant aux laïques que la vie publique attire, on suspectera sans doute longtemps encore leur loyalisme ; mais s'ils savent être patients, intervenir et agir avec résolution et avec tact, on finira bien par rendre hommage à la sincérité de leurs convictions et à la générosité de leur zèle. Tous ensemble enfin, prêtres et laïques, devront être les infatigables représentants et les ardents défenseurs des justes revendications populaires. Dès qu'il s'agira de faire passer dans les mœurs, dans les lois et dans les faits un peu de cette « fraternité » qui est le dernier mot du christianisme, de réaliser plus complètement notre idéal moderne de justice sociale, de répartir plus équitablement entre ceux qui peinent et ceux qui jouissent les charges et les sourires de la vie, il faut que les catholiques soient toujours, et au premier rang, sur la brèche ; il faut qu'à cet égard, ils

1. Voir à ce sujet le livre de M. Georges Goyau, *le Pape, les Catholiques et la Question sociale*, 3e édition refondue. Paris, Perrin, 1899.

donnent sans se lasser l'exemple de l'activité, de la bonté, du désintéressement; il faut que d'eux viennent non seulement les collaborations les plus efficaces, mais les initiatives les plus fécondes. Surtout, il faut que toute cette action sociale ne soit inspirée par aucune espèce d'arrière-pensée politique ou d'ambition personnelle. Le pouvoir reviendra, ou ne reviendra pas aux catholiques, peu importe : l'essentiel pour eux est de faire œuvre utile, de remplir intégralement leur vie et leur devoir d'hommes et de citoyens. Il faut que leurs adversaires eux-mêmes sentent que si un jour les catholiques redevenaient les plus forts, s'ils rentraient en possession de la légitime part d'influence qui leur est due dans les affaires générales du pays, ils n'auraient rien à craindre de cette majorité nouvelle, ni « réaction », ni « Terreur blanche », ni représailles d'aucune sorte. Les catholiques ne revendiquent aucune espèce de privilège; ils ne se réclament que du droit commun; ils sauront respecter les droits d'autrui. M. Combes lui-même pourra finir en paix sa longue et glorieuse carrière; on le laissera avec sa récente « médaille » présider aux destinées de la Gauche démocratique du Sénat; on se contentera de ne plus l'appeler à la présidence du Conseil. Les dernières révocations de l'Édit de Nantes doivent être laissées à l'actif des anticléricaux.

La tâche intellectuelle qui s'impose aux catholiques français n'est pas moins urgente que la tâche sociale, et en un certain sens elle est peut-être plus

essentielle encore. Car, que l'Église catholique ait été dans l'histoire, et qu'elle soit encore de nos jours une institution incomparable, de vie religieuse, d'énergie morale et d'activité sociale, c'est ce que bien des non-croyants d'aujourd'hui admettent de la meilleure grâce du monde; et Taine, on s'en souvient, a écrit sur ce thème une fort belle page. Mais les mêmes incroyants admettent comme un fait acquis, évident, qu'il y a une contradiction que rien ne peut effacer ou pallier entre le dogme et la pensée moderne, et c'est ainsi qu'ils expliquent ce qu'ils appellent « l'éloquente médiocrité intellectuelle » des catholiques. S'ils avaient raison, s'il était vrai, et prouvé, que le catholicisme n'est après tout que la philosophie des esprits médiocres, il y aurait donc lieu de se demander si la religion catholique, correspondant à un état encore rudimentaire de civilisation et de culture, n'est pas nécessairement destinée à disparaître de la surface du globe, et à faire place à une doctrine plus épurée, plus large et plus haute. Pour ruiner à tout jamais l'objection dans les esprits, il ne suffira pas de prouver, par d'innombrables exemples, qu'en fait la croyance catholique la plus assurée n'est point inconciliable avec la vie de l'esprit la plus haute, la plus riche, la plus hardie ; il faudra encore et surtout que la pensée catholique reprenne conscience de toutes les ressources cachées de sa tradition, et qu'elle s'incorpore, pour ainsi parler, toutes les vérités découvertes en dehors d'elle, dans tous les ordres de recherches, et qu'elle a trop longtemps affecté

d'ignorer. Elle le peut, sans changer sa nature, sans sacrifier aucune des vérités nécessaires ; elle le peut, et elle le doit. Elle le doit, parce que c'est la mission même de l'Église que de pouvoir « remplir tous les besoins » de l'homme de tous les temps ; parce que rien n'est plus conforme à sa tradition séculaire que de s'adapter d'âge en âge, et d'évoluer, et de progresser, et de s'enrichir sans s'altérer ; parce qu'il n'est pas plus difficile pour elle d'absorber, en quelque sorte, la culture moderne qu'il ne l'était aux temps apostoliques de s'assimiler la civilisation gréco-romaine, et, au XIIIe siècle, la philosophie d'Aristote. Quand cette assimilation sera achevée, quand cette remise au courant et au point sera un fait accompli, quand les résultats en auront passé dans l'enseignement et se seront imposés aux esprits les plus divers, aux humbles comme aux « habiles », alors on s'apercevra qu'on a enfin trouvé, ou retrouvé, ce « pouvoir spirituel » des temps nouveaux, que tant d'esprits généreux et pénétrants du dernier siècle, — M. Faguet l'a très bien montré jadis [1], — ont essayé de constituer, et qu'ils ont été impuissants à fonder. Et peut-être, dans le monde élargi et renouvelé, une « chrétienté » nouvelle se formera-t-elle, où une humanité plus fortunée que la nôtre retrouvera enfin cet équilibre moral et cette vivante unité de vie spirituelle que nous souffrons surtout d'avoir perdus.

A cette œuvre de rénovation intellectuelle et

1. Voir à ce sujet les trois volumes des *Politiques et Moralistes du XIXe siècle* (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie).

morale, à cette refonte de la mentalité catholique, nulle part, nous l'avons dit, à l'heure actuelle, on ne travaille plus résolument et plus activement qu'en France. En philosophie, en histoire, en apologétique, des voies nouvelles ont été tentées, ou plutôt, et plus exactement, des traditions fâcheusement oubliées ont été ressaisies et reprises ; des efforts ont été faits, des travaux ont été publiés qui se sont imposés à l'attention des plus prévenus d'entre les incroyants. Les ouvriers de ce mouvement sont trop généreux et trop vraiment chrétiens pour ne pas oublier les suspicions, les dénonciations, les inintelligences et même les injures dont ils ont été l'objet de la part de ceux-là mêmes qu'ils voulaient servir. Ils n'ont qu'à persévérer dans la voie qu'ils ont ouverte. Déjà les initiatives individuelles, déjà les sillons parallèles se rapprochent : déjà les points de convergence se multiplient à l'horizon. On commence à entrevoir le moment où ces tendances communes viendront se grouper et se fondre dans une œuvre d'harmonieuse et puissante synthèse. Il faut souhaiter, pour le bien du pays, pour l'avenir général du catholicisme, que cette œuvre se réalise ; que ce *Génie du Christianisme* adapté aux besoins de notre temps trouve un écrivain de forte pensée, de savoir et de talent pour l'écrire. Ce jour-là, l'anticléricalisme doctrinal aura vécu.

15 avril 1906.

NOTES SUR LA LITTÉRATURE SUISSE CONTEMPORAINE[1]

I

LES CARACTÈRES ESSENTIELS DE LA LITTÉRATURE DE LA SUISSE FRANÇAISE

Si l'on voulait rechercher « le caractère essentiel », comme dirait M. Brunetière, de la littérature de la Suisse française, on en trouverait, me semble-t-il, non pas un, mais deux : la tendance cosmopolite et la préoccupation morale. Qu'on prenne en effet tous les Suisses qui se sont fait un nom dans les lettres en deçà, comme au delà du Jura : je n'en vois guère dont l'œuvre ne présente au moins l'un des traits qui viennent d'être signalés. Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, Vinet,

1. La littérature « romande » contemporaine n'est peut-être pas assez connue en France. Parmi les *Revues* françaises, je ne connais guère que la *Revue latine* qui s'en préoccupe régulièrement et méthodiquement. Ayant été chargé par le directeur de cette *Revue*, M. Faguet, d'y suivre le mouvement littéraire de la Suisse française, je recueille ici quelques-unes des chroniques qui m'ont paru le plus susceptibles d'intéresser des lecteurs français.

Scherer[1], Amiel, Cherbuliez, M. Édouard Rod, d'autres encore, tout autant de cosmopolites ou de moralistes; et même, à part peut-être Vinet, ne pourrait-on pas dire que tous ces moralistes ont été en même temps, selon le mot de l'un d'eux, des « esprits européens »? Le très regretté Joseph Texte a écrit tout un livre, et un fort bon livre[2], pour montrer que le plus grand d'entre tous ces écrivains, Rousseau, était précisément aux origines de ce qu'il appelait ingénieusement « le cosmopolitisme littéraire ». La thèse était peut-être un peu paradoxale : je crois, pour ma part, que Mme de Staël, plus justement que Rousseau, méritait cet honneur. Mais elle contient une large part de vérité. Et si, plus sûrement encore qu'un « cosmopolite », l'auteur de l'*Émile* peut être dit un moraliste, — un moraliste d'ailleurs peu sûr et, parfois même, assez dangereux, — nous sommes un peu en droit de voir en lui le « modèle idéal », le représentant de toute une race, et dans son œuvre l'expression presque symbolique d'un même génie national.

Cosmopolitisme, « moralisme », sont-ce là des faits premiers, irréductibles, ou bien au contraire, peut-on les rattacher à des causes plus générales et plus profondes? — L'instinct cosmopolite s'explique tout naturellement par la situation géogra-

1. Je sais que Scherer, comme Mme de Stael, est né à Paris; mais comme elle, il est d'origine suisse.

2. *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, par Joseph Texte, 1 vol. in-16; Paris, Hachette, 1895.

phique de la Suisse. Placée au centre de l'Europe, au confluent de plusieurs races, « au carrefour des nations », entre l'Allemagne, la France et l'Italie, n'ayant pas une langue qui lui soit propre, la Suisse est comme prédestinée par la nature à servir de lien entre les divers peuples qui l'entourent, à les faire communier entre eux, à les rendre intelligibles les uns aux autres. A ce rôle, à cette véritable mission intellectuelle, elle n'a jamais failli. — La persistance de la préoccupation morale est plus difficile à expliquer. En fera-t-on honneur au protestantisme? Et, de fait, tous les écrivains que nous avons mentionnnés plus haut sont protestants, tout au moins d'origine et d'éducation. La question est assez délicate. Pour ma part, je serais tout prêt à la trancher par l'affirmative, s'il m'était prouvé que Calvin fût plus préoccupé des questions morales que Bossuet, lequel n'est assurément point protestant. Si, jusqu'à présent, les Suisses catholiques de langue française ne comptent point encore un seul écrivain de premier, ou même de second ordre, cela tient, ce me semble, à des causes accidentelles et assez complexes : leur nombre assez restreint, leur dispersion, peut-être aussi, jusqu'à ces dernières années, l'absence d'un établissement d'enseignement supérieur qui leur fût spécialement affecté. Et quant à ce goût de moraliser que nous rencontrons chez la plupart des Suisses qui ont écrit dans notre langue, j'inclinerais à croire qu'il ne leur est point particulier: j'y verrais volontiers un des caractères essentiels de la littérature fran-

çaise prise dans son ensemble, et par conséquent l'un des traits qui rattachent la littérature suisse à la littérature proprement française. Car, contrairement à ce que pensent de nous les étrangers qui s'obstinent à ne voir dans notre littérature que les romans de Zola et ceux de M. Mirbeau, — et à juger, hélas! d'après eux la société française contemporaine, — ce souci de la pratique, cette préoccupation obsédante des question morales, ce besoin d'y ramener toutes les autres, il me semble les retrouver à chaque pas chez les écrivains de pure tradition française : de Montaigne à Doudan, les « moralistes » sont légion chez nous; ils sont lignée; ils ont créé un « genre ». Ce « genre » a été enrichi par plus d'un écrivain suisse, et ni la Suisse, ni la France ne doivent s'en plaindre. Les moralistes suisses ont d'ailleurs bien leur originalité parmi tous les autres : ils se reconnaissent en général à ce signe que chez eux la préoccupation morale est plus intérieure, moins impérieusement *sociale* qu'elle ne l'est chez la plupart de nos Français; et peut-être est-ce uniquement à cela qu'il convient de réduire l'influence littéraire du protestantisme dans la Suisse française.

*
* *

La Suisse ne serait pas le pays par excellence du cosmopolitisme littéraire, si elle ne prêtait pas assez souvent à la France quelques-uns de ses meilleurs écrivains, et si, d'autre part, elle n'offrait pas une

cordiale et paisible hospitalité à plus d'un écrivain français. Dans l'œuvre des uns et des autres, elle peut revendiquer une certaine part. C'est à l'Académie de Lausanne, comme chacun sait, que Sainte-Beuve a professé et élaboré sous sa forme première son admirable *Port-Royal*. Or, le livre aurait-il jamais été écrit, et, s'il l'avait été, serait-il, surtout dans les deux premiers volumes, exactement tout ce qu'il est, si d'ingénieux amis ne s'étaient pas employés à ménager pour quelques mois au poète inquiet des *Consolations* « abri et soleil », si enfin l'ouvrage n'avait pas été « pensé et formé sous les yeux » des auditeurs de Lausanne, sous ceux aussi du « sagace, profond et si pur Vinet »? « Ce livre leur appartient », disait Sainte-Beuve lui-même dans la dédicace de la première édition. Il appartient donc aussi un peu, — et M. Phillipe Godet s'en est très justement avisé[1], — à l'histoire littéraire de la Suisse française. Il en est de même, ce me semble, de la plupart des livres nés sur le sol suisse et écrits par des Français : l'historien de la littérature suisse a le droit et le devoir d'en tenir compte. Et à bien plus forte raison il ne saurait se désintéresser des écrivains de talent que la Suisse a envoyés à la France et que

1. *Histoire littéraire de la Suisse française*, p. 524-528. Ce livre, très informé et très agréablement écrit, œuvre d'un lettré délicat qui sait être à la fois historien, chroniqueur et poète, est, avec les deux savants volumes de M. Virgile Rossel, la meilleure étude d'ensemble que nous ayons sur la matière. Il a paru une nouvelle édition, revue, illustrée et très augmentée de l'*Histoire littéraire de la Suisse romande* de M. Rossel (F. Zahn, Neuchâtel).

celle-ci a si bien adoptés qu'elle les honore comme ses propres enfants. M. Édouard Rod sera bientôt sans doute de l'Académie française, comme Cherbuliez en a été. Ce ne sera que justice. Mais il serait en droit de se plaindre de ses compatriotes si ceux-ci l'abandonnaient entièrement à leurs voisins. Ils sont trop fiers de lui pour encourir jamais ce reproche.

II

« LA MÉTHODE SCIENTIFIQUE DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE ».

La méthode scientifique de l'histoire littéraire[1]. Sous ce titre dont le plus grand tort, selon moi, est de préjuger la question qu'il soulève (pourquoi n'avoir pas dit : *la Méthode scientifique* ET *l'histoire littéraire?*), M. Georges Renard a publié un livre intéressant, plein de faits et tout foisonnant d'idées, çà et là un peu languissant d'allure, mais qui fait penser et qu'il faut avoir lu. Ce livre est le résumé de nombreuses années d'enseignement à l'Université de Lausanne où M. Georges Renard, un ancien élève de notre École normale supérieure, occupait tout récemment encore la chaire de littérature française. C'est donc un livre franco-suisse au premier chef; et voilà pourquoi on croit devoir en parler à cette place.

L'objet que s'y propose l'auteur, c'est « d'esquisser le plan sur lequel une histoire de la littérature

1. Un volume in-8°, Paris, Alcan.

peut et doit être construite pour être aussi scientifique que possible ». Et M. Renard emploie les 500 pages de son livre à décrire avec beaucoup de finesse les divers procédés auxquels, selon lui, il faut recourir pour réaliser ce vaste dessein, indiquant les innombrables questions que le véritable historien littéraire doit se poser, entrant dans le détail, multipliant les exemples et les vues, signalant les résultats obtenus, les solutions possibles ou probables, bref, serrant de très près le problème à résoudre, et s'efforçant de réduire au minimum dans l'étude littéraire la part des « préférences personnelles », du goût individuel, de l'élément subjectif. Car, en dépit de son titre, très loyalement il reconnaît que ce dernier « élément d'incertitude dû à l'intervention du goût personnel » ne pourra jamais être entièrement expulsé de l'histoire, et même, ce dont je lui sais gré, il paraît en prendre assez aisément son parti. Je suis loin, pour ma part, de partager sur tous les points les idées de M. Renard : je me bornerai à lui présenter deux objections essentielles.

Tout d'abord, M. Renard « voudrait qu'on distinguât nettement l'*histoire de la littérature* de la *critique* proprement dite ». Le critique, selon lui, en jugeant les œuvres littéraires, « a l'intention avouée ou tacite, d'influer sur ses contemporains » : il appartient à un parti, il combat : « l'impartialité n'est pour lui ni désirable ni possible ». Même quand il s'occupe des morts, c'est « toujours en vue des vivants » : « il les utilise comme des instru-

ments qui lui servent à défendre ses convictions ou ses prédilections personnelles ». L'historien, au contraire, « doit se défaire autant qu'il peut de sa personnalité » : ses convictions les plus chères sont « un secret entre sa conscience et lui, un secret qu'il lui est interdit de trahir dans ses jugements » : il doit s'abstenir même de « soutenir une thèse » : il doit avoir en un mot « l'intelligence assez ouverte et le cœur assez calme pour rendre justice aux œuvres les plus contraires à son propre tempérament ».

La distinction est ingénieuse : n'est-elle pas un peu arbitraire? et correspond-elle bien à la réalité des faits? Le critique n'est pas toujours un « polémiste » : et j'ai beau chercher, je ne trouve pas de thèse, de « visée utilitaire » dans les articles de Sainte-Beuve sur Bourdaloue, sur Montesquieu, sur Duclos, sur Charron, sur combien d'autres encore! D'autre part, j'avoue humblement ne connaître aucun historien, même littéraire, qui ait su jusqu'à présent dépouiller assez complètement sa personnalité pour ne jamais laisser percer dans ses jugements, même littéraires, ses convictions intimes : M. Renard se garde bien de nous en citer un seul. Et s'il dit qu'il s'est simplement proposé de tracer le portrait de l'historien idéal, qu'est-ce, humainement parlant, qu'un idéal qui n'a jamais été réalisé, et qui, évidemment, ne le sera jamais? Est-ce même bien un idéal? Car l'impartialité de l'historien, telle qu'on vient de nous la définir, « n'est ni désirable, ni possible ». « Il faut, bon

gré mal gré, qu'il se prononce, qu'il prenne parti, qu'il choisisse entre les diverses façons de concevoir l'art et la vie, sous peine de se décerner à lui-même un brevet de parfaite insignifiance. » C'est M. Renard lui-même qui nous parle ainsi du critique : il me semble que telle doit être aussi la devise de l'historien vraiment digne de ce nom.

Et ce n'est certes pas à dire que les distinctions proposées par M. Renard n'aient pas, dans une certaine mesure, leur raison d'être. Si j'avais pour mon compte à en proposer d'autres, reprenant et complétant une très juste observation de Nisard, voici à peu près ce que je dirais : *Histoire littéraire*, — *histoire de la littérature*, — *critique littéraire*, trois termes à distinguer, semble-t-il, assez soigneusement les uns des autres. L'histoire littéraire est essentiellement un inventaire méthodique de toutes les œuvres écrites dans une langue donnée : elle les catalogue, les analyse, donne sur les circonstances de leur publication, sur les éditions qui en ont été faites, sur la manière dont elles ont été accueillies, sur leurs auteurs respectifs, enfin, tous les renseignements que les recherches et les progrès de l'érudition positive sont capables de fournir. L'histoire de la littérature fait un choix parmi les innombrables écrits recueillis et classés par l'histoire littéraire : elle ne retient d'eux que *ceux qui comptent*, ceux qui, par la beauté et l'originalité de la forme, ou par l'intérêt général et humain du fond, ont droit à l'attention de la postérité. Elle s'efforce de les comprendre, elle tâche de les expli-

quer; elle essaie d'en montrer aux regards les plus prévenus les vrais mérites, d'en dégager le sens intime et l'exacte portée; enfin, elle porte sur eux un jugement d'ensemble qui les place à leur juste rang dans la série des œuvres notables de l'esprit humain. Et la critique, elle, a précisément pour objet et pour fonction de faire le départ entre les œuvres qui relèvent uniquement de l'histoire littéraire, et celles qui sont dignes d'entrer dans l'histoire de la littérature : soit qu'elle s'occupe des ouvrages contemporains, soit qu'elle revienne sur ceux du passé, elle se propose d'en déterminer la valeur; d'un seul mot, elle les *juge*. A ce titre, à peu près absente de l'histoire littéraire, elle fait partie intégrante de l'histoire de la littérature. On ne concevrait pas un historien de la littérature qui ne serait pas en même temps un critique littéraire. Car il faut qu'il juge : et s'il ne lui est pas permis d'ignorer les jugements que d'autres critiques ont portés, encore bien moins doit-il s'en autoriser pour se dispenser de juger à son tour.

Mais au nom de quoi jugera-t-il? Ceci m'amène au second reproche que je suis tenté d'adresser à M. Renard, et qui, à vrai dire, est bien plutôt une critique de forme, et presque de langue, qu'une critique de fond et de doctrine. Quand un historien ou un critique a recueilli toutes les informations extérieures qui lui sont nécessaires pour mieux entrer dans l'esprit d'une œuvre littéraire, pour la bien comprendre et pour la bien juger; quand il a fait tout ce qui dépendait de lui pour « ajouter,

comme disait Taine, à son esprit tout ce qu'on peut puiser dans les autres esprits », il reste ceci : d'un côté une âme humaine, plus ou moins cultivée, élargie, affinée, et, de l'autre, une œuvre d'art qui fait sur cette âme ainsi préparée telle ou telle impression. Or, c'est cette impression qui, quoi qu'on fasse, déterminera nécessairement le jugement final qui sera porté sur l'œuvre à apprécier. Soit que ce jugement soit simplement l'expression, naïve en quelque sorte et toute spontanée, d'une sensibilité affectée de telle ou telle manière, soit qu'il soit rendu au nom d'une philosophie déterminée, toujours il reflétera une certaine façon particulière de sentir et de penser. Car qu'est-ce qu'une philosophie, sinon la projection d'un *moi* humain sur l'univers? Il y a là un élément individuel, *subjectif*, un « coefficient personnel » qu'il est impossible d'éliminer. Et c'est d'ailleurs ce qui fait l'intérêt passionnant, la haute signification humaine, — et peut-être la vanité *scientifique*, — de toute construction historique.

Mais, dès lors, pourquoi parler à tout prix, en matière d'histoire littéraire, de « science » et de « méthode scientifique »? En science, on peut parvenir à éliminer, — ou à peu près [1], — le « coeffi-

1. Je dis : ou à peu près, pour faire court. Car il serait facile de montrer, après les travaux de MM. Duhem et Poincaré, Grasset, Le Roy et Wilbois, — pour ne parler que des savants de profession, — que les sciences positives ne nous livrent pas, comme on le croit trop généralement, des résultats infaillibles et indiscutables : du moins, quand ils sont tels c'est qu'ils sont insignifiants. Mais, dès que l'on s'élève un peu, dès que l'on dépasse

cient personnel » : en histoire, et en histoire littéraire, M. Renard lui-même en convient, nous l'avons noté, on ne peut pas l'éliminer; et c'est pourtant le coefficient personnel qui prononce en dernier ressort. « Il est possible, il est probable même, a écrit quelque part M. Faguet, que la critique est, *comme toutes les sciences qui s'appliquent à l'humanité*, une science toujours en partie conjecturale, c'est-à-dire *un savoir plutôt qu'une science*, une connaissance incomplète qui est mêlée d'art et de science : qui sait jusqu'à un certain point; ensuite a des intuitions; ensuite suppose; ensuite imagine; et enfin est destinée à se rapprocher toujours de la science sans l'atteindre jamais. » Voilà qui me paraît le bon sens même. J'aurais voulu que M. Renard qui, au fond, est bien de cet avis, le dît plus nettement; j'aurais voulu qu'il évitât une fâcheuse confusion de mots, qu'il dît tout simple « philosophique » au lieu de « scientifique » : et lui qui n'a pas commis une confusion d'idées que tant d'autres ont commise, j'aurais souhaité qu'il ne se donnât pas l'air de la commettre.

Si d'ailleurs il fallait une dernière preuve que ni la critique, ni l'histoire ne sont la science, et qu'elles ne peuvent donc prétendre, comme la

l'ordre des purs et simples phénomènes, la part de l'invention personnelle, de la divination, de la conjecture, bref de la construction subjective et de la *croyance* augmente progressivement. Dans les sciences positives comme ailleurs, « toute certitude véritable est une foi ». J'emprunte cette saisissante formule à une très remarquable conférence de M. Édouard Le Roy *sur la notion de vérité* qu'a publiée la *Correspondance* de l'*Union pour la vérité* (1906, n° 1).

science, à l'objectivité absolue, à la parfaite impersonnalité, il serait facile de l'emprunter au livre même de M. Renard. M. Georges Renard, en effet, n'est pas seulement, comme l'on sait, le « critique de combat » de la *Lanterne* : il est l'un des théoriciens les plus distingués du socialisme français contemporain : c'est à ce titre qu'il enseigne aujourd'hui l'histoire du travail au Conservatoire des Arts et Métiers, à Paris. Comme tel, il professe sur les questions sociales et religieuses des opinions peut-être un peu particulières. Or, ces opinions percent à plus d'une reprise dans ce livre sur *la Méthode scientifique de l'histoire littéraire*. « Militarisme et liberté, écrit M. Renard, sont deux choses ennemies. » Et ailleurs : « La terre doit compenser la banqueroute du ciel... ; les misérables, privés, comme a dit plus tard Jaurès, de la vieille chanson qui berçait la misère humaine, *doivent* nécessairement réclamer leur part *immédiate* de soleil et de joies... » Il parle ailleurs du catholicisme comme « d'une doctrine plus tendre que forte, plus féminine que virile ». Ailleurs enfin, je cueille comme au hasard cette aimable phrase : « Depuis lors, suivant les moments et les besoins, l'Eglise a essayé, soit de faire alliance avec la démocratie montante, comme on l'a vu un instant lors de la révolution de 1848 et dans les premières années du pontificat de Léon XIII [1], soit, *ce qui est plus con-*

1. Il y a là sans doute une allusion à l'encyclique *Rerum novarum* ; or, l'encyclique est de 1891, et Léon XIII est monté sur le trône en 1878 ; elle ne date donc pas tout à fait des premières

forme à sa tradition, d'enrayer la marche du peuple en s'unissant aux partis conservateurs, *représentants, comme elle du passé.* » — Ainsi donc, voilà un livre qui n'est pas un livre de critique, ni même un livre d'histoire, mais un livre de philosophie d'histoire littéraire. Il semble que s'il y a un ouvrage où il soit facile d'être impartial, impersonnel, objectif, « scientifique » enfin, c'est celui-là. Et cependant, l'auteur ne peut se tenir d'y glisser ses opinions personnelles, opinions qui n'ont rien de « scientifique », qui expriment simplement des préférences métaphysiques, de certaines façons très subjectives de concevoir le bonheur ou l'ordre social, et qui, trop souvent, bien loin d'être inspirées par les faits, les négligent, les dénaturent ou les déforment comme à plaisir. J'ai peur que la cause de « la méthode scientifique *de* l'histoire littéraire » ne soit un peu compromise.

Il reste que le livre de M. Renard est intéressant, ingénieux, et qu'il remplit une bonne part de son objet. De plus d'un bon livre on ne saurait en dire autant.

années du pontificat. D'autre part, on aimerait savoir en quoi l'encyclique *Graves de communi*, sur la *Démocratie chrétienne* (1901) dément l'encyclique *Rerum novarum*, sur la *Condition des Ouvriers*.

III

UNE HISTOIRE DU « QUATTROCENTO »

Les deux volumes un peu touffus de M. Philippe Monnier sur le *Quattrocento*[1] sont assurément l'étude la plus complète que nous ayons encore sur cette période, et on ne les refera pas de sitôt. Ils portent pour sous-titre : « Essai sur l'histoire littéraire du xve siècle italien », mais, comme il convient en un pareil sujet, l'histoire proprement littéraire y est directement rattachée à l'histoire des idées et des mœurs, et à tout le mouvement de la civilisation générale. En cela, d'ailleurs, l'auteur se conformait heureusement à l'exemple que lui avait donné Burckardt dans son célèbre ouvrage sur *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, ouvrage qui a dû lui donner l'idée de son livre, et dont il s'est manifestement inspiré. « Le *Quattrocento*, nous dit M. Ph. Monnier, par quoi il faut entendre le xve siècle d'Italie, est un des moments

1. Deux volumes in-8°, Paris, Perrin, et Lausanne, Payot.

les plus considérables de l'esprit humain. Il comprend, au delà des dates rigides que lui assigne la chronologie, la période d'histoire qui s'étend de la mort de Pétrarque à la naissance de l'Arioste, du déclin des Giottesques à la *Cène* de Léonard, et, si l'on veut, du tumulte des Ciompi à l'invasion étrangère. » Et sur cette curieuse époque qui forme comme la transition entre le moyen âge et l'âge moderne, M. Monnier nous fournit en abondance tous les faits, tous les textes, toutes les indications bibliographiques dont nous pouvons avoir besoin, utilisant et rassemblant les derniers résultats de l'érudition contemporaine, et les complétant sur plus d'un point par ses recherches personnelles. Le livre est intéressant, et il est indispensable à quiconque s'occupe des origines de la Renaissance. On souhaiterait que ce fût comme la préface de cette vaste *Histoire de l'humanisme* que tout le monde réclame et que personne encore n'a osé traiter avec tous les développements qu'elle comporte. Il me semble que, par ses traditions de famille, par ses études antérieures, par son érudition cosmopolite, l'auteur du *Quattrocento* serait mieux qualifié que personne pour nous la donner.

Si, pour le fond, son livre n'offre pas beaucoup à reprendre, la forme laisse un peu plus à désirer. Elle n'est en général pas assez simple, et un puriste aurait, çà et là, bien des observations à présenter. Je note des phrases comme celles-ci : « Un grand *cœur*, composé de *l'âme* de citoyens unis ensemble en un seul vouloir, tel l'organisme social ». — « Il

ne chante point mû par la nécessité *infrangible* de l'être intérieur... » — « Bacon et Descartes, *initiant* [pour *inaugurant* : je crains que ce ne soit pas une faute d'impression] la méthode expérimentale... » Les traductions de l'italien, du latin ou du grec de l'époque que M. Philippe Monnier enchâsse dans son texte ont une vague allure non pas de vieux français, mais de mauvais français. « Pour les impôts levés à l'occasion des guerres, ajoute Domenico del Coro, je suis resté non seulement pauvre, mais mendiant, et très vieux d'années, — *huitante-quatre* ou environ, — et avec la femme malade, et encore moi peu sain, et encore réduit à tel point que je peux faire peu de chose. Et je ne vois la façon de pouvoir entretenir ma dite femme malade et moi. » Nous aurions un peu plus pitié de Domenico s'il s'exprimait un peu mieux.

Il m'a paru aussi que M. Ph. Monnier, qui connaît admirablement le XVe siècle italien, connaît moins bien le moyen âge et qu'il ne rend pas à cette grande époque toute la justice à laquelle on s'attendrait de la part d'un historien vraiment impartial. Ce n'est là qu'une impression de ma part, sur laquelle je ne veux pas insister. J'observe qu'à propos d'Averroès, il renvoie uniquement au livre de Renan sur *Averroès et l'averroïsme* : or, l'ouvrage de Renan, très remarquable pour l'époque, est aujourd'hui bien dépassé, et il faudrait consulter sur la question le grand travail du P. Mandonnet sur *Siger de Brabant et l'Averroïsme latin*. Mais ce ne sont là que des vétilles sans importance. D'une

manière générale, l'étude de M. Philippe Monnier est très bien informée et très judicieuse. Il a su d'ailleurs, et il faut l'en féliciter vivement, garder toute sa liberté d'esprit et de critique. Il ne se contente pas de faire revivre sous nos yeux toute cette civilisation si brillante et si factice : il la juge, — et ici reparaît le moraliste genevois, — avec une fermeté pleine de finesse et d'élévation. De la brillante et forte page qui termine son livre, je détache les lignes suivantes : « Le *Quattrocento*, qui redonna à l'humanité confiance dans sa force et dans sa raison, qui produisit les exemples d'humanité les plus complets, les plus harmonieux, les plus universels qui furent au monde, qui vit briller un Leone-Battista Alberti, régner un Laurent de Médicis, mourir un Pic de la Mirandole, et naître un Léonard de Vinci, montra tout ce que l'homme pouvait. Et ce fut sa gloire. Il montra aussi, — *et c'est là la leçon qu'il nous laisse*, — que l'homme livré à ses propres forces, arraché de l'ensemble, n'appuyant que sur lui-même et ne vivant que pour lui seul ne peut pas tout. »

J'aime cette haute façon d'entendre les « leçons de l'histoire ».

Août 1902.

IV

UN ROMAN « RUTHÈNE[1] »

Je ne sais jusqu'à quel point je suis autorisé par la rubrique de cette chronique littéraire à venir parler ici de ce livre. Car c'est un roman russe et même « ruthène », écrit par un — ou une — Russe, qui signe Sémène Zemlak. Mais enfin, il a été imprimé et édité à Genève ; l'auteur est, je pense, l'un de ces Russes réfugiés comme il y en a beaucoup en Suisse ; et si c'est en Suisse qu'il a appris à écrire comme il écrit en français, je lui en fais, — ainsi qu'à ses maîtres, — mes bien sincères compliments. « La forme de mon ouvrage, nous dit-il, n'est pas celle du roman parisien. D'ailleurs, vouloir reproduire cette dernière eût été de ma part une prétention ridicule, je ne l'ai point eue. J'ai pensé et j'ai senti en slave, pour ne pas franciser ce qui, me semble-t-il, devait conserver son carac-

1. *Sous le knout*, roman ruthène, par Sémène Zemlak, chez Ch. Eggimann, à Genève.

tère primitif. » Ce roman ruthène n'est donc pas une traduction : « pensé et senti en slave », il a été écrit directement en français. Je crois qu'il n'est pas sans y avoir gagné quelque chose. En tout cas, c'était faire à la langue de M. de Vogüé beaucoup d'honneur. Et nous avons en France toute sorte de bonnes raisons pour bien accueillir cette intéressante tentative.

A être écrit en français le roman a gagné d'abord, ce me semble, d'être court et bien composé. D'une manière générale, telle n'est pas la qualité maîtresse des romans étrangers. Je lisais récemment une lettre inédite de Taine où l'historien de la *Littérature anglaise* reprochait assez vivement à George Eliot de ne point la posséder; et, au contraire, il louait fort Tourguénef, — qui, lui aussi, d'ailleurs, fut presque nôtre, — d'avoir su « faire court ». Combien peu de romanciers étrangers mériteraient cet éloge! Nous trouvons longue, bien longue, nous autres Français, la lecture de l'admirable *Guerre et Paix* de Tolstoï; et encore nous ignorons d'ordinaire que la prudente traductrice a pratiqué dans le texte original de nombreuses coupures. La brièveté, le don de la composition harmonieuse et forte, je n'oserais prétendre que ce sont là des qualités exclusivement françaises; mais ce sont bien en tout cas des qualités essentiellement *latines*, et on les retrouvera avec plaisir dans ce roman « franco-russe ». En moins de trois cents courtes pages l'écrivain a traité tout son sujet et épuisé sa matière. L'intrigue se développe sans heurts, sans

digressions ; elle est conduite d'un mouvement rapide et sûr jusqu'à la catastrophe finale ; les « scènes à faire » sont faites, et bien faites, je veux dire fort habilement préparées, éclairées d'une juste et vive lumière, traitées avec sobriété et largeur tout ensemble. Un petit nombre de personnages tous nécessaires vivent sous nos yeux et se révèlent successivement à nous par leurs paroles et par leurs actes plus que par l'analyse détaillée et indirecte des sentiments qu'on leur prête ; ils évoluent dans un cadre toujours le même, mais dont la vision est ingénieusement renouvelée et comme rajeunie par de courtes et vivantes peintures de mœurs et d'usages locaux, par de suggestives descriptions de nature, bref, par tout un ensemble de détails qui ont l'air vrais, vécus, observés de très près, et qui composent à cette dramatique histoire d'amour un décor étrange et lointain, poétique et douloureux tout à la fois, et qui s'harmonise singulièrement avec elle.

Voici en quelques mots la donnée de ce roman. Petro Topola a été désigné pour le recrutement. Mais il est le fiancé tendrement aimé de la belle Oliana, et il ne peut se résoudre à partir au loin et à porter le fusil pendant quinze ans. Il se cache pour échapper aux recherches de la police ; mais il commet une imprudence en revenant voir sa fiancée ; il est aperçu et dénoncé par son rival, le malfaisant et tortueux Youri Worobetz : il est pris, envoyé en Sibérie. Mais il a promis à Oliana de revenir, et celle-ci attend, le cœur plein d'un inta-

rissable espoir. Or, un jour, la vieille Domna découvre dans la forêt voisine, « sur un amas de mousse et de feuilles mortes, un homme qui dormait. Un manteau de soldat, un manteau en loques couvrait son corps presque nu : son visage hâve, noir, portait la trace d'une misère insondable et d'une souffrance impossible à décrire ». C'est Petro : il a déserté ; il a été repris ; il a été condamné au knout et frappé de trois cents coups de bâton ; il a fui encore, et l'amour, plus fort que le knout, plus fort que la mort, a fait ce miracle de le ramener au village natal. Les deux fiancés se revoient mystérieusement toutes les nuits dans la forêt protectrice de leurs tragiques amours : ils se croient heureux. Mais Youri veille, le traître Youri qu'Oliana a repoussé, et qui ne rêve que vengeance. Il surprend le retour du malheureux fugitif, et il le dénonce de nouveau à la police. Une battue s'organise. Prévenue à temps par Domna, Oliana, par une horrible tempête de neige, va rejoindre Petro dans la forêt. Tous deux ils fuient le knout, plus terrible que la mort, le knout qui « boit le sang ». Et le lendemain, sous une épaisse couche de neige, les chiens qu'on a conduits à cette chasse humaine découvrent deux cadavres raidis, lèvres contre lèvres, enlacés dans une dernière étreinte...

La donnée d'un roman n'est rien ; et tout dépend de la mise en œuvre. Le style ici est excellent, très moderne d'allure, mais net, rapide, incisif, avec quelque chose d'un peu inachevé qui convient à merveille à la description de ces lointaines contrées,

à l'expression des sentiments qui s'agitent dans ces âmes primitives.

Voici un paysage d'automne qui, évidemment, est plus slave, — je n'ose dire « ruthène », — que français, et l'on serait un peu étonné, ce me semble, si l'on nous disait qu'il a été brossé par M. André Theuriet ou M. René Bazin :

Les jours filaient; l'automne arrivait d'un pas rapide. Les arbres, revêtus d'or et de pourpre royale, contemplaient les champs verdoyants semblables à un tapis d'émeraude que les fils de la Vierge recouvraient d'un tissu argenté et frissonnant sous le souffle de la brise. Dorée par les rayons d'un soleil encore chaud, comblée de toutes les richesses que l'automne lui apportait, la Ruthénie sommeillait tranquille, confiante... Les meules de blé se dressaient dans les granges bien closes, les arbres des vergers appelaient l'homme pour lui payer le prix de son labeur; et là, bien haut, sous un ciel encore bleu et serein, les grues formant leur triangle parfait s'envolaient vers les pays du soleil et jetaient leurs derniers cris d'adieu.

Lorsque le Ruthène entend ce cri, il lève la tête; d'un œil triste il suit le vol des oiseaux qui passent, et en soupirant il murmure : « Les grues s'en vont, l'hiver arrive. »

Je goûte fort aussi cet éveil du matin dans la forêt silencieuse :

Les oiseaux s'éveillaient; devant l'aube joyeuse la lune fuyait vers un autre monde; l'alouette montait dans les nuages, la brise courait sur les blés en fleurs. Et chaque épi inclinait la tête, sur chaque branche passait un souffle... L'esprit de Dieu était dans l'air, le chant de l'alouette tombait du ciel, comme des grains de rosaire; comme des gouttes de rosée, il tombait, tombait toujours. L'aube avait

frappé, le temple s'ouvrait tout grand... *Dans la lumière du matin Dieu descendait sur la terre* [1].

Je trouve ce dernier trait tout simplement admirable. Et voyez-vous comme les comparaisons, les pensées religieuses se présentent naturellement sous la plume de l'écrivain. Cela encore est, je crois, un trait de race. Ces Slaves ont des âmes profondément, naïvement mystiques. « Et son front était si pensif, nous dit le romancier en parlant d'Oliana, ses yeux étaient si rêveurs... des yeux slaves qui semblent fuir dans l'infini. » C'est cela même. Ces pauvres Ruthènes, tels du moins qu'on nous les présente ici, n'ont pour toute religion qu'un christianisme très rudimentaire, surchargé d'une foule de superstitions à demi païennes, un christianisme tout imprégné de fatalisme oriental, mais qui pourtant fait luire encore comme un rayon d'idéal, de moralité et de poésie dans ces misérables vies, dans ces consciences obscures, dans ces imaginations enfantines. Voilà ce que l'auteur de ce roman ruthène a rendu excellemment. Et il a fort bien rendu aussi, sans jamais tomber dans la déclamation, ce qui eût été facile, l'impression de sombre résignation ou de révolte désespérée qui envahit ces âmes incultes quand la loi d'airain des iniquités

1. Cf. Hugo, *le Sacre de la Femme* :

> La *prière* semblait à la *clarté* mêlée
> Et sur cette nature encore immaculée
> Qui du Verbe éternel avait gardé l'accent,
> Sur ce monde céleste, angélique, innocent,
> Le *matin*, murmurant une *sainte* parole,
> Souriait, et l'aurore était une auréole.

sociales vient les atteindre. Elles vivent littéralement « sous le knout », et rien qu'à exprimer, sans y mêler ses réflexions personnelles, les sentiments d'horreur instinctive que ses personnages éprouvent à la simple pensée de l'instrument de leur supplice, l'auteur réussit à nous les faire partager, et à nous faire prononcer à notre tour le mot de la vieille Domna qui termine l'ouvrage : « Dieu de miséricorde ! quand donc auras-tu pitié de ton peuple ! » Il me semble que cette « peur du knout qui déchire et qui tue », que cette naïve disposition religieuse, que cette profonde poésie naturaliste, bref, que tous les principaux traits de « l'âme ruthène » sont fondus et rendus à merveille dans cette scène de la première rencontre de Petro et d'Oliana :

« Oliana, reprit Petro, lorsque j'étais là, si loin... sur le chemin de la Sibérie, chaque nuit je te voyais... Et j'entendais les cloches de notre village, j'entendais le chalumeau... et ta chanson, je l'entendais... tu sais, la dernière. Alors, je pris la fuite. J'ai longtemps erré dans la steppe, je ne connaissais pas le chemin... On m'a saisi. »

Il se tut, un frisson d'horreur le secoua des pieds à la tête.

« On t'a saisi ! répéta la fille, en se blottissant toute pâle sur la poitrine du garçon.

— On m'a saisi et on m'a jugé... Je devais recevoir cinq cents coups de bâton.

— Ah !... et Dieu où était-il ?

— Il était si haut... Je ne pus supporter que trois cents coups, et je tombai entre les deux haies de soldats qui me frappaient.

— Petro, Petro ! et Dieu où était-il ?

— Il était si haut... »

Il s'interrompit encore. Le rossignol chantait sa symphonie d'amour; la forêt somnolente l'écoutait, les étoiles l'écoutaient, le colosse de pierre semblait rêver...

« Entends-tu, Oliana? dit Petro tout bas. C'est beau, le petit oiseau.

— C'est beau... On dit qu'il chante ainsi, parce qu'il aime.

— Oui, c'est pour elle qu'il chante...

— Petro! et de trois cents coups on t'a frappé!

— Le chemin était rouge de mon sang et mon corps était labouré... On me porta à l'hôpital.

— Et après, après?...

— On me soigna et on chercha à me guérir, car après la guérison, je devais recevoir encore deux cents autres coups pour compléter les cinq cents, chiffre commandé. C'est la loi... Et toutes les nuits j'entendais les cloches de mon village... Je pris la fuite... »

Je sais qu'au fond de tout cela, il y a un peu, et même beaucoup, sinon de nihilisme, tout au moins d'anarchisme. Mais le livre a si peu l'air d'une thèse, il s'en dégage une impression si poignante de large et profonde humanité, il est écrit avec un si rare talent, que je n'en puis vouloir à l'auteur d'avoir enrichi la littérature française de ce roman ruthène.

Mai 1903.

V

« LE SCULPTEUR DE CHRISTS[1] »

Ce livre est un recueil de « nouvelles genevoises ». L'auteur visiblement a vécu au moins quelque temps en Angleterre, et c'est à ses souvenirs personnels qu'elle emprunte, semble-t-il, la plupart de ses récits. L'ensemble est original et dénote un réel talent d'écrivain. Voici une « vue » de « Bruges la morte » qui me paraît assez bien prise :

Seules, dans la ville sombre, les fenêtres s'animaient, flamboyaient. Sur les éblouissants vitraux des cathédrales, les silhouettes des saints se découpaient. De mystérieuses lueurs passaient dans l'eau noire. Les églises y reflétaient leurs vitraux et les maisons, leurs fenêtres, ces discrètes fenêtres qui semblent vous suivre de leur regard pensif. D'autres maisons, endormies ou mortes, avaient clos leurs yeux, et les rayons des réverbères, traversant le canal, venaient jouer sur leurs carreaux. Au coin des rues, des lanternes rouges ou vertes, illuminaient, dans leurs niches, les saintes vierges.

1. Noelle Roger, *le Sculpteur de Christs* : 1 vol. in-16. Lausanne, Payot, 1903.

Mme Noëlle Roger, on le voit, sait écrire, — et décrire. Et je goûte fort aussi ce joli paysage d'automne :

Une brume bleue flottait, adoucissant les contours des hauts troncs, rendant plus profonde la voûte d'un vert sombre; çà et là, les hêtres jetaient une flambée de joie. Le soleil de novembre se faisait chaud pour cette fête dernière des feuilles.

Elles riaient et se balançaient et babillaient au bout des branches, frileuses et coquettes encore, avant d'aller rejoindre leurs sœurs qui pourrissaient sous les fougères. Des chemins s'enfonçaient entre les taillis, se perdaient dans de mystérieux infinis d'or; et il y avait des échappées sur d'autres clairières, envahies de plantes rousses et voilées de brumes.

Pour finir, voyez encore ce coin d'un mauvais quartier de Londres :

Mme Hélier s'engagea dans une petite rue transversale, qui s'ouvrait, noire, déserte, tortueuse. Plus de boutiques. Les hautes maisons se suivaient, muettes et lugubres. L'une d'elles l'effraya. Les vitres brisées étaient béantes. Et ces trous noirs semblaient des bouches qui grimaçaient. Des enfants se roulaient sur les seuils. Quelques femmes en cheveux passaient, traînant leurs savates. Mme Hélier *sentit l'humidité froide lui tomber sur les épaules.*

D'une allure très moderne, ce style par sa sobriété alerte tranche sur celui de la plupart des écrivains suisses[1]. Ceux-ci, — voyez Vinet, par

1. Je n'ai guère noté qu'un « helvétisme », qui revient à deux ou trois reprises : « On voyait défiler toute la défroque *usagée* de la petite ville... » — Je note aussi ceci, qui est, je crois, un « anglicisme » : « Elles avaient l'âge de sa sœur, ses allures et le même mépris de leur *apparence* », au lieu de : « leur *extérieur* ». Enfin, j'ai la faiblesse de ne pouvoir m'habituer à ces façons de parler,

exemple, et Töpffer, — ont presque pour caractère commun d'écrire d'une manière quelque peu *languissante*; et je sais que souvent cette nonchalance n'est point sans grâce; mais enfin, nos habitudes françaises nous font exiger d'ordinaire quelque chose de plus vif, de plus rapide, de plus en relief. Les lecteurs français ne seront pas dépaysés en lisant *le Sculpteur de christs*.

Le fond de ces histoires est mélancolique. La pensée de la mort y revient fréquemment, mais sans rien de ce qui peut en adoucir l'amertume. — « Dites, reprit soudain ma compagne, ne croyez-vous pas qu'il y aura une autre vie? » C'est sur cette question, laissée sans réponse, que se termine une des nouvelles, qui commence ainsi : « Ceci est une histoire vraie. » Je crois bien que le silence est aussi une « histoire vraie ». Et l'on s'explique l'accent d'âpre désespoir qui, parfois, accompagne, sous la plume de Mme Noëlle Roger, la poignante vision de l'inévitable dénouement. Mais ici, il faut citer :

Les jeunes gens s'étaient tus. Immobiles, ils regardaient l'église. Et tout à coup, chacun sentit frissonner l'autre.

L'être invisible venait de les frôler. L'être invisible, sans cesse oublié, qui rôde en attendant son heure, et parfois s'évoque, au milieu des félicités et vous met brutalement la main sur l'épaule : Je suis là....

Ensemble ils l'avaient senti, implacable, irrésistible, plus fort que la jeunesse et narguant l'amour. Et comme leurs

qui relèvent, selon moi, du mauvais français contemporain : « Et elle se met à questionner, un peu troublée, atteinte déjà par cette *ambiance* de découragement.

deux âmes vibrantes se révoltaient, protestaient éperdument, demandaient à durer, à survivre, en pleine ferveur d'amour, ils avaient eu la troublante vision des crânes enfouis, là-bas, dans l'obscurité de l'ossuaire. Ils avaient beau se cramponner l'un à l'autre, ils se savaient si faibles, vaincus d'avance, deux fètus emportés par le vent au-dessus d'un abime d'épouvante. Et dans cet abîme, durant une seconde, chacun vit l'autre s'enfoncer, disparaître, et se sentit seul. Le même cri d'atroce épouvante leur échappa.

— Oh!

Ils s'interrompirent, glacés par la crainte superstitieuse de rendre plus réelle, en l'exprimant, l'obsédante image.

Je serais étonné que cette très belle page ne fût que « de la littérature ». J'en aime en tout cas l'humanité, l'accent de vérité et de profonde émotion. Si cela n'a pas été « vécu », cela aurait pu l'être. Je me rappelle avoir lu un article sur *le Temple enseveli* de Mæterlinck dont les dernières lignes m'avaient frappé : « Avec les plus originaux des poètes d'aujourd'hui, y disait-on, il (Mæterlinck) a abandonné la plainte pessimiste sur la vie, résidu de religion évaporée, pour l'amour viril, éclairé, de la vie telle qu'elle est, pleine de misères, incertaine, éphémère, obscure, sans providence et sans paradis, avec cela belle, et grande, et douce. » L'auteur de ces lignes évidemment n'a jamais éprouvé le sentiment qu'a si bien rendu Mme Noëlle Roger dans la page que j'ai citée. Il n'est pas sûr que ce lui soit une supériorité. Pour l'éprouver cependant, ce sentiment, il n'est pas nécessaire d'être chrétien, ce nous semble, ni même religieux. Il suffit d'être homme et de vivre. Et qu'est-ce qu'une philosophie de la vie, pourrions-

nous demander, qui ne résiste pas à l'épreuve de la vie?

Un livre qui, sans le vouloir, pour ainsi dire, soulève de pareilles questions, et qui est d'ailleurs écrit avec la distinction et le talent dont j'ai donné plus d'un exemple, mérite, ce me semble, qu'on le signale. Ou je me trompe fort, ou il y a lieu de retenir le nom de l'auteur.

P.-S. — Mme Noëlle Roger vient de publier un roman, le *Docteur Germaine*[1]. Ce n'est pas le premier. Son premier roman, je crois, antérieur au *Sculpteur de Christs*, est intitulé *les Troënes*[2]. C'est la curieuse histoire, — très fouillée au point de vue psychologique, — d'une petite fille qui, née avec un caractère indompté et presque à demi-sauvage, s'élève peu à peu à la vie morale. — *Docteur Germaine*, et je suis bien loin d'en blâmer l'auteur, est un livre à thèse. Il étudie la douloureuse opposition d'une femme dont le bonheur conjugal et maternel ne remplit pas la vie, et qui se sent appelée à se dévouer à ceux qui souffrent, et d'un homme dont les aspirations sociales sont toutes différentes de celles de sa femme, et qui surtout est profondément jaloux de ces déshérités qu'elle soulage au détriment, croit-il à tort, de ce qu'elle lui doit à lui-même et à son fils. La thèse est fort bien posée, et

1. Noëlle Roger, *Docteur Germaine*: 1 vol. in-16. Lausanne, Payot, 1904.

2. Noëlle Roger, *les Troënes*: 1 vol. in-18. Genève, Ch. Eggimann, et Paris, Fischbacher, 1899.

elle est développée et conduite avec une netteté, une franchise, une impartialité qui font grand honneur à l'auteur. Au point de vue de l'art, l'exécution est peut-être moins parfaite que celle des nouvelles qui composent *le Sculpteur de Christs*. Si *les Troënes* n'étaient pas là pour infirmer cette impression, on pourrait croire que le talent de Mme Noëlle Roger s'accommode mieux des récits courts et rapides que des longues histoires, lesquelles exigent d'ordinaire une composition plus serrée, plus liée, mieux maîtrisée. Dans le *Docteur Germaine*, la manière de l'écrivain, — et en cela, elle trahit bien son sexe, — a quelque chose d'un peu trop *successif*, et par suite de trépidant et de scintillant qui fatigue aisément à la longue. Mais sous cette réserve de pure forme, le livre est de ceux qui intéressent, qui attachent et qui font penser. Les problèmes qu'il pose sont devenus, on le sait, à notre époque de féminisme, particulièrement actuels et vivants. J'y crois sentir çà et là encore ce très personnel accent de détresse morale qui m'avait déjà frappé dans *le Sculpteur de Christs*. — Au total, voici un écrivain de vrai talent et de noble pensée et qu'il sera bon de suivre d'année en année et d'œuvre en œuvre.

Avril 1904.

VI

POÈTES SUISSES

Les petits enfants blancs et roses,
Qui viennent droit du paradis,
Ont les yeux pleins de douces choses
Et le front de rêves hardis.

Ils sont ignorants et candides,
Et ne savent rien d'ici-bas;
Ils songent aux soleils splendides
Que notre ciel ne connaît pas.

Ils ont de petit corps si frêles,
Que tout pour eux nous fait trembler;
Ils se souviennent de leurs ailes,
Mais ne peuvent plus s'envoler.

Comme nous rivés à la terre,
Ils vont l'arroser de leurs pleurs,
Et comme nous apprendre à taire
Les plus chers désirs de leurs cœurs.

Eux dont la main fut toujours bonne,
Ils deviendront durs comme nous;
Ils ne sauront plus comme on donne,
Ni comme on se met à genoux.

Ils verront fuir, les pauvres anges,
Leur fraîche innocence aux yeux bleus,
Et bientôt perdront dans nos fanges
Le souvenir lointain des cieux.

Voilà, n'est-il pas vrai? une pièce de Sully Prudhomme. Elle n'est pourtant pas du poète des *Vaines tendresses*. Elle est l'œuvre d'Henri Warnery, le dernier professeur de littérature française à l'Université de Lausanne, mort il y a deux ans; et je la détache d'un recueil de *Chants du pays*, dont la troisième édition, revue par M. Philippe Godet, vient de paraître [1], et que je voudrais feuilleter avec vous.

Il est intéressant, ce recueil auquel vingt-six poètes genevois, vingt-deux poètes vaudois, seize poètes neuchâtelois, six poètes du Jura Bernois, six poètes fribourgeois, deux poètes valaisans se trouvent avoir ainsi collaboré. Il ne contient, s'il faut l'avouer, aucun chef-d'œuvre qu'on puisse, même d'assez loin, comparer au *Lac*, à la *Tristesse d'Olympio*, aux *Nuits*, à *Midi*, à *l'Agonie*. Mais sans doute il n'est point nécessaire de s'élever aussi haut qu'un Lamartine ou qu'un Hugo, pour avoir le droit de se dire poète; et l'on rencontrera dans ce volume plus d'une pièce qui, après tout, ferait honneur à quelques-uns de nos poètes de second ordre. J'en ai déjà cité une. En voici une autre qui, plus originale peut-être, mériterait, elle aussi, de figurer dans une *Anthologie*.

1. *Chants du pays*. Recueil poetique de la Suisse romande publié par A. Imer-Cuno. Troisieme edition, revue par Philippe Godet. Lausanne. Payot et Cie, éditeurs. 1904.

A vous.

Quand sur les champs du soir la brume étend ses voiles,
Lorsque, pour mieux rêver, la Nuit au vol errant
Sur le pâle horizon détache en soupirant
Une ceinture d'or de sa robe d'étoiles :

Lorsque le crépuscule entr'ouvre, aux bords lointains,
Du musical éther les portes nuageuses ;
Alors, avec les vents, les âmes voyageuses
Vont chercher d'autres cieux dans leurs vols incertains.

La mienne s'en retourne auprès de vous, fidèle ;
Mais bientôt un remords la surprend en chemin,
Et, jeune mendiante, implorant votre main,
Elle vous tend la sienne, en se voilant d'une aile.

Car c'est le repentir d'avoir aimé trop peu,
Qui, de l'exil, vers vous la rappelle angoissée,
Comme une ombre sortant de sa tombe glacée,
Surprise par la mort sans avoir fait d'adieu.

Non ! je n'ai pu comprendre et votre âme et la terre
Que de loin, quand les ans sont venus tout finir,
Et mon cœur n'a fleuri qu'autour du souvenir,
Comme autour du tombeau l'églantier solitaire.

Ces jours où ma jeunesse a fait souffrir les cœurs,
Je n'en pourrai gémir que seul avec moi-même,
Alors qu'il n'est plus temps de dire à ceux qu'on aime :
« A genoux me voici ; pardonnez-moi vos pleurs. »

Ainsi, c'est le passé, c'est la fuite des choses,
Le souvenir des maux qu'on ne peut réparer,
Qui m'évoquent vers vous, quand la nuit vient errer
Sur le large horizon, parmi l'or ou les roses.

L'auteur de ces vers est mort à vingt-quatre ans. Il faut reconnaître qu'il avait l'âme et déjà l'instrument d'un vrai poète. « Je confie cette admirable et profonde plainte aux cœurs poétiques : ils la

rediront souvent. Elle devrait suffire à faire vivre le nom de Frédéric Monneron, à l'empêcher de tout à fait mourir. » C'est Sainte-Beuve qui s'exprime ainsi : il a cité la pièce quelque part; et l'on ne peut lui donner entièrement tort. La première strophe surtout serait digne d'ouvrir une *Méditation* de Lamartine.

On rencontre dans ces *Chants du pays romand* quelques-uns des noms qui ont leur place marquée, — grande ou petite, — dans l'histoire de la prose française. Passons sur Rousseau, dont la gloire, — heureusement pour lui, — est ailleurs que dans ses vers. On nous donne quelques pièces de Vinet. L'une d'entre elles, intitulée *Biens redemandés*, d'un juste et noble sentiment chrétien, ne me paraît pas mériter, pour la forme, la réputation que certains critiques lui ont faite. En voici quelques traits :

Pourquoi reprendre,
O Père tendre !
Les biens dont tu m'as couronné?
Ce qu'en offrandes
Tu redemandes,
Pourquoi donc l'avais-tu donné?
Parle, Seigneur; tes œuvres sont si grandes,
Et mon regard est si borné!

. . . .

Sous un toit sombre,
Croissait dans l'ombre
Une humble enfant au cœur aimant,
Avec sourire
Je voyais luire
Son aurore dans mon couchant.
Mais tu l'as prise, et toi seul peux nous dire
Ce qu'est devenu notre enfant!

C'est, on le voit, le thème de la célèbre pièce des *Contemplations*, *A Villequiers*. Mais ici, comme le souffle est court! comme la forme est grêle! comme ces petits vers, mariés un peu gauchement aux grands alexandrins, donnent au mouvement général de la strophe quelque chose d'étriqué et de promptement essoufflé! Nous avons encore dans l'oreille les dernières modulations du puissant orchestre de Victor Hugo, et il nous faut quelque effort pour discerner le son pieusement discret de cette modeste flûte. Avec cela, des impropriétés d'expression, qu'on s'en voudrait de qualifier trop sévèrement, mais qu'il faut bien pourtant signaler au passage :

Oh! pour me rendre
Fidèle et tendre,
Mon Père, ne m'épargne pas!
Que sous ta flamme
Un or *sans blâme*
Se démêle d'un vil amas;
Sous ton ciseau, divin sculpteur de l'âme,
Que mon bonheur vole en éclats!

La dernière image est belle et originale; mais elle ne rachète peut-être pas les deux vers qui précèdent; et songez au parti qu'un artiste comme Hugo aurait su en tirer.

Voici maintenant des vers d'Amiel. Je n'aime pas beaucoup la pièce intitulée *Feu sous la neige*. Mais la pièce intitulée *Fidélité* est d'une jolie grâce attendrie, qui fait songer à certaines pièces de notre Sully Prudhomme.

C'était au premier jour d'avril.
Il m'en souvient, t'en souvient-il
De même?
Un soir, sous le ciel, à genoux,
Vous m'avez dit ce mot si doux :
« Je t'aime! »
Avril, peuplant l'air de chansons,
Gonflait prés, forêts et buissons
De sèves,
Quand le mot, tombé dans mon sein,
Y fit tourbillonner l'essaim
Des rêves...

J'en dirais volontiers autant de la pièce qui a pour titre *Reverdie*. Et enfin, voici une strophe dont au moins deux vers me paraissent de toute beauté :

Aux flancs obscurs des monts frissonne la rosée,
L'étoile du berger luit encore dans l'azur;
Sous le vent du matin fuit la brume irisée
Et la félicité traverse le ciel pur.

Ne vous semble-t-il pas que le premier vers surtout serait digne de figurer parmi ces grands vers frissonnants de vie et tout pleins de sève, comme il y en a tant dans Musset?

Aux flancs obscurs des monts frissonne la rosée...

Oui; si Musset avait trouvé ce vers-là, soyez sûrs qu'il l'eût placé dans une de ses *Nuits*.

Il y a dans cette Anthologie romande quelques pièces un peu banales; il y en a même de médiocres; il y en a une au moins qui est à la fois banale, médiocre et vulgaire, et qu'il faudra faire disparaître à tout prix de la prochaine édition. Pour

bien vous montrer que je n'exagère rien, la voici. Cela s'intitule *les Perchettes*.

Quand je déjeune à la Belotte
Au cabaret du bord de l'eau,
Bercé par la chanson du flot,
Je fais fi de la gibelotte!

Je dédaigne la matelotte
Et le pâté de cabillaud,
Quand je déjeune à la Belotte,
Au cabaret du bord de l'eau.

Mais pour les perches, saprelotte!
Ma bedaine est un vrai silo
Et je m'en fourre maint kilo
Jusqu'au niveau de l'épiglotte,
Quand je déjeune à la Belotte.

Cela est parfaitement détestable. Cela est affreux. C'est de la poésie de mauvais pêcheur à la ligne. Je ne vous dirai pas le nom de l'auteur, encore qu'il soit mort (au reste, dans ces quelques pages, je m'abstiendrai soigneusement de toucher aux poètes vivants). Mais n'est-il pas vrai qu'il ne vous faudrait pas beaucoup de vers comme ceux-là pour vous faire jeter le volume au panier?

Heureusement, il y en a d'autres, et beaucoup d'autres. Je n'ai pas ici la prétention d'énumérer, encore bien moins de citer toutes les pièces qui, par la distinction de la pensée, la profondeur du sentiment, l'originalité ou la justesse de la forme, m'ont semblé intéressantes et dignes d'attention ou de mémoire. J'en signalerai pourtant quelques-unes de Marc-Monnier (*A une vieille fille*), de Louis Duchosal (*Intermède maternel*, *Chanson*), d'Eugène

Rambert (*le Vieux Léman*), d'Ernest Bussy (*Amour discret, c'en est fait*)... Mais surtout, j'ai noté deux pièces de Mme E. de Pressensé, *le Psaume de la vie*, *Rêve*, qui m'ont paru vraiment remarquables d'inspiration et de mouvement, et d'une facture un peu oratoire peut-être, mais vigoureuse et virile à souhait. Je voudrais vous mettre sous les yeux quelques vers de cette dernière pièce :

Puis l'invisible main m'emporta dans l'espace,
Au sommet d'une tour,
Et j'entendais de loin, comme un aigle qui passe,
Un bruit confus et sourd.

Et l'Esprit me parla : Tu domines la terre.
Regarde, que vois-tu?
Et je dis : La douleur, le crime et la misère...
Grâce! j'en ai trop vu.

Mais lui : — Regarde encor, penche-toi sur le gouffre
Vers ce monde inconnu.
Ne te détourne pas... Qu'importe que l'on souffre?
Regarde, que vois-tu?

— Je vois le désespoir et je vois l'agonie,
Et la mort en tout lieu :
Des foyers sans amour, des jeunesses sans vie,
Et des âmes sans Dieu...

. . . .

Je vois des pleurs de femme et des sueurs d'esclaves,
Et le sang toujours chaud
Du martyr éternel qui brise ses entraves
Et les forge à nouveau.

Je vois des maux sans nom, des larmes, des souillures...
Mes yeux en sont lassés.
Esprit mystérieux, Esprit qui me tortures,
Laisse-moi, c'est assez!...

Et je me débattais. La sueur d'épouvante
Sur mon front ruisselait!
J'essayais d'échapper à l'étreinte puissante
De mon guide muet.

Alors il me parla : Rien de grand ne s'inspire
Sans lutte et sans effort.
Aimer n'est pas un jeu... C'est un divin martyre
D'aimer jusqu'à la mort.

Le Fils de l'homme aussi, devant ce grand abîme,
A frémi comme toi.
Son âme a défailli sous son fardeau sublime,
Mystérieux effroi....

Mais comme le héros pressant sur sa poitrine
Les glaives meurtriers,
Il livra tout son cœur à la douleur divine
De ses saintes pitiés.

Et son cœur se brisa. . — Qu'il transperce ton âme,
Ce glaive de douleur!
Laisse-toi consumer par la céleste flamme,
Laisse briser ton cœur!...

Car la compassion, c'est la passion sainte,
C'est le charbon de feu.
Celui qui la connaît n'a qu'une seule crainte,
C'est de souffrir trop peu.

Encore une fois, rien n'indique que ces vers ont été écrits par une femme. Mais cela n'est point nécessaire. Et peut-être trouvera-t-on qu'ils valent bien telle pièce de Mme Ackermann.

On pourrait, à propos de ce *Recueil poétique de la Suisse romande*, soulever diverses questions qui ne manqueraient pas d'intérêt.

On pourrait essayer, à travers bien des imitations et des réminiscences de nos poètes français, de dis-

cerner ce qui fait l'originalité propre de la poésie suisse-française. Et celui qui, faisant le même travail sur la poésie de la Suisse allemande et sur la poésie de la Suisse italienne, et qui, possédant également bien les trois langues et les trois littératures, saurait interpréter avec tout « l'esprit de finesse » désirable les conclusions de ses diverses études, celui-là arriverait peut-être à une définition satisfaisante de la poésie, et, en un certain sens, de l'âme suisse. On comprendra sans peine que je laisse à de plus compétents que moi le soin de résoudre ce difficile et délicat problème.

Une autre question, non moins complexe et délicate, serait celle de savoir, ou plutôt de rechercher, par-dessous les traits communs à tous ces poètes suisses, ce qui caractérise les différentes familles cantonales auxquelles ils appartiennent. Nous ne savons pas assez, nous autres Français, qu'il y a souvent plus de différence entre un Vaudois et un Genevois qu'entre un Bourguignon et un Tourangeau. « Il y a, à certains égards, écrit quelque part M. Philippe Godet, une énorme distance entre l'âme fribourgeoise et les âmes façonnées par Calvin, Osterwald ou Viret. » Et il s'exprime ainsi à propos d'un pauvre diable de poète fribourgeois, du nom d'Étienne Eggis, dont il s'est fait le « rééditeur » plus enthousiaste que récompensé (« la Suisse française, nous dit-il, ne voulait pas reconnaître son enfant, qui, de fait, ne lui ressemble guère... A Genève, à Neuchâtel, à Lausanne, on oublia d'acheter mon petit volume... »), et dont on

a placé de jolis vers dans le *Recueil* que nous feuilletons. En voici quelques-uns. Eggis était venu à Paris au début du Second Empire : il y connut toute la bohème littéraire du temps; il fut lié avec Maxime Du Camp, Arsène Houssaye, Ferdinand Fabre qui furent tous impuissants à fixer son humeur vagabonde.

Depuis trois ans passés, ma jeunesse coureuse
Errait, le sac au dos, sur le sol allemand;
Le long des grands chemins, ma vie aventureuse
Aux chênes des forêts écrivait son roman;
De Munich à Berlin, de Bâle à Varsovie,
Sous la brume et l'orage avaient bondi mes pas :
Rien n'avait pu lasser mon âme inassouvie,
Mes robustes seize ans défiaient le trépas...

En cousant une rime aux deux coins d'une idée,
Je m'en allais rêveur, le bâton à la main,
La tête de soleil ou de vent inondée,
Et laissant au hasard le soin du lendemain,
Je dérobais mon lit aux mousses des clairières,
Ma harpe me donnait la bière et le pain noir,
Et je dormais paisible aux marges des carrières,
Sous le ciel qu'empourpraient les nuages du soir.

. . . .

Mais, malgré tout, parfois une vague souffrance
Assombrissait mon cœur et voilait ma gaîté;
Une secrète voix m'appelait vers la France
Et me parlait de gloire et de célébrité :
La France! sol fécond, beau pays de ma mère,
Où de mes rêves d'or m'emportaient les chevaux;
Et puis la solitude est parfois bien amère!
Je n'avais pas d'amis, je voulais des rivaux.

Grisant mon jeune cœur d'illusions candides,
Seul, et toujours à pied, je m'en vins vers Paris;
J'escomptais l'avenir dans mes rêves splendides,
Et l'espoir guérissait mes pieds endoloris.

Je m'arrêtais parfois sur la route poudreuse
Qui s'allongeait toujours comme un boa sans fin ;
Ma lèvre avait tari ma gourde filandreuse,
Mes jambes trébuchaient de fatigue et de faim...

Ces vers ont du mouvement, de l'aisance ; ils contiennent d'heureux détails, et de jolies trouvailles ; la langue enfin en est assez ferme. Mais jusqu'à quel point l'âme fribourgeoise s'y exprime-t-elle? Et en quoi celle-ci diffère-t-elle de l'âme neuchâteloise? C'est ce que je ne vois pas assez nettement pour essayer même de le dire.

Autre question plus générale, et peut-être plus facile, sinon à résoudre, tout au moins à poser. Sauf erreur de ma part, il ne me paraît pas que la poésie suisse, quels qu'en soient d'ailleurs les réels mérites, ait encore produit une de ces œuvres de génie, ou même de très grand talent qui « classent » définitivement un écrivain, le mettent hors de pair, et dont puisse s'enorgueillir une grande littérature. En d'autres termes encore, si l'on supprimait d'un trait de plume toute l'œuvre poétique de la Suisse française, — et ce serait, certes, grand dommage, — on voit assez ce qui manquerait à la littérature suisse ; on ne voit pas bien ce qui manquerait *d'essentiel* à la littérature proprement française. Au contraire, supprimez seulement par la pensée l'œuvre en prose des écrivains suisses, celle d'un Rousseau et celle d'une Staël, celle d'un Benjamin Constant et celle d'un Vinet, celle d'un Cherbuliez et celle même d'un Amiel, — je ne parle encore et toujours que des morts, — et songez à ce qui man-

querait à l'histoire des lettres françaises. Pourquoi cette singulière, cette incontestable différence? Et faut-il croire, ou admettre, que, douée du génie de la prose, la Suisse française est irrémédiablement dénuée du vrai génie poétique?

Tel n'est pas mon avis. Et je ne vois pas du tout pourquoi un pays qui nous a donné un poète en prose tel que Rousseau devrait renoncer à l'espoir de nous donner quelque jour le grand poète complet auquel, après tout, il a bien droit.

Que si, jusqu'à présent, la réalité des faits et des œuvres n'a pas rempli cet espoir, peut-être ne faut-il voir là qu'une simple coïncidence. M. Bourget a immortalisé le nom de Monneron : peut-être ce nom eût-il été immortalisé d'une tout autre manière, si le poète admiré et goûté de Sainte-Beuve n'était pas mort à vingt-quatre ans.

Et s'il fallait expliquer à tout prix la supériorité de la prose sur la poésie suisse, j'invoquerais volontiers la raison suivante. En prose, la finesse, l'originalité, la richesse de la pensée peuvent, non pas toujours peut-être, mais assez souvent, nous faire oublier les imperfections de la forme; et c'est, je crois, ce qui est arrivé à plus d'un écrivain suisse. Vous rappelez-vous une bien juste et bien profonde observation de Sainte-Beuve à propos de Rousseau? « Je distingue chez lui, écrit-il quelque part, deux sortes d'altérations dans la langue : l'une qui tient seulement à ce qu'il est de province, et qu'il parle un français né hors de France… Il articule fortement et avec âpreté : il a par moments

un peu de goitre dans la voix. » Elevés et formés loin du centre où la vie littéraire est le plus active, où la langue se renouvelle incessamment, où les préoccupations d'art, les querelles d'école, les désirs de gloire entretiennent une émulation d'originalité, poussée parfois jusqu'à la recherche, et en tout cas jusqu'à l'horreur du vieilli et du banal, les écrivains suisses sont exposés à parler une langue moins vive, moins *actuelle*, plus mêlée peut-être aussi, bref, moins surveillée et plus uniforme que celle qui se parle en France même. Ils sont moins artistes que penseurs, et la forme chez eux l'emporte rarement sur le fond[1]. En prose, l'inconvénient n'est pas très grand, là du moins où la pensée est forte,

1. Dans un très intéressant discours sur l'*Esprit littéraire dans la Suisse romande*, qui a été prononcé aux fêtes du centenaire de la Société des Belles-Lettres, à Lausanne, le 6 juin 1906, M. Édouard Rod aboutit à des conclusions sensiblement analogues aux miennes : « Nous avons des écrivains, dit-il ; nous en avons eu qui ont été de bons écrivains, de jolis écrivains, ou même de grands écrivains... Mais nous n'avons pas une littérature romande. » Et l'une des raisons qu'il en donne, — les autres sont l'absence d'unité historique, la prédominance de la « littérature d'amateur » sur la « littérature professionnelle » qui, à proprement parler, n'existe pas, ne pouvant pas d'ailleurs faire vivre ceux qui la pratiqueraient, et la rareté enfin de la vraie critique, — c'est le peu de cas qu'on y fait généralement de la forme vraiment littéraire. « On comprend, déclare M. Rod, pourquoi le sens de la forme nous demeure étranger, pourquoi nous avons tant de peine à l'acquérir. Nous en sommes écartés par une longue éducation mauvaise, par une séculaire hérédité de termes impropres, d'expressions négligées ou par à peu près... Parmi nos écrivains, ceux qui recherchent la couleur ou la beauté sont toujours incompris ; non seulement on ne reconnaît pas qu'ils écrivent bien, mais on trouve qu'ils écrivent mal... Qu'ils se gardent surtout, pour plaire, de l'expression directe, simple, forte : des périphrases seront toujours mieux accueillies. Nous abritons volontiers ce dédain de la forme, qui n'est que de la paresse d'esprit, derrière

originale ou profonde; nous pardonnons à Auguste Comte d'être moins bon écrivain que Victor Cousin. En poésie, il n'en va plus tout à fait de même. La poésie est un art, et, comme telle, elle ne saurait se désintéresser des questions de forme. Le vrai poète n'est pas celui qui conçoit, — nous serions tous poètes à ce compte, — mais celui qui exécute. Vigny et Sully Prudhomme sont de moins grands poètes que Victor Hugo et Leconte de Lisle, — pour la qualité de la pensée et la profondeur du sentiment ils leur sont bien supérieurs, comme chacun sait, — parce qu'ils *font* moins bien les vers, tout simplement. La poésie exige donc une connaissance et une possession parfaite des finesses, des nuances, des ressources de la langue, une sorte de divination de ses propriétés de rajeunissement et de renouvellement, toutes qualités qui, certes, ne sont pas inutiles à ceux qui écrivent en prose, mais qui, cependant, ne leur sont point absolument indispensables. Or, ces qualités, il est assurément plus aisé de les acquérir dans un milieu purement français que dans un milieu purement suisse. Ce que nous autres Français, nous *savons* comme d'instinct, les écrivains

un paradoxe agréable à notre amour-propre. Nous disons : « Qu'importe la forme! Le fond avant tout! Nous écrivons mal, soit, mais nous pensons bien; et cela vaut mieux que l'inverse. » Ce serait vrai, sans doute, si la forme et le fond étaient séparables. Par malheur, ils ne le sont pas. Dans l'ordre littéraire, l'expression est à peu près ce qu'est l'action dans l'ordre moral : une belle pensée mal exprimée, c'est l'équivalent d'une bonne intention qui ne se réalise pas; elle n'est rien, pas même un fantôme. » (*Supplément* à la *Gazette de Lausanne* du 6 juin 1906.)

suisses, — après dix ans passés en Suisse, j'en puis parler avec quelque expérience, — ont besoin de l'*apprendre*. Il leur faut un effort, un effort parfois très méritoire, et que leur éducation première leur facilite assez rarement, pour *ressaisir la pure tradition française*, pour entrer en communication directe avec le foyer central où la vie s'élabore, où elle s'entretient, où elle se renouvelle. Si, littérairement, comme je le crois, la Suisse romande a pour fonction *d'exprimer son génie propre dans une forme française*, il faut que ses écrivains, de très bonne heure, se rattachent à ce centre commun de vie et d'activité littéraires : il faut qu'ils resserrent étroitement les liens, parfois trop lâches, qui les unissent aux écrivains français. C'est à ce prix, et à ce prix seulement, qu'elle pourra nous doter d'un grand poète.

Je ne sais : mais il me semble que ces idées ont déjà fait leur chemin, et produit leurs résultats naturels en Suisse même. Dans l'*Avant-propos des éditeurs* de ces *Chants du pays*, je lis ces lignes : « Nos poètes actuels font paraître *un plus grand souci de l'art* que plusieurs de leurs devanciers et ne s'en tiennent plus *à la forme négligée et banale dont on s'est souvent contenté dans notre Suisse française*. A cet égard, il y a progrès manifeste ; l'idéal s'est élevé ; on ne considère plus que la poésie réside dans les bonnes intentions, littéraires ou morales : elle est un art. Et c'est *l'art surtout* qui manquait à plusieurs de ceux dont nous avons dû restreindre ou même supprimer la place. » A lire ce

Recueil, je ne puis que donner raison aux éditeurs, — c'est-à-dire, je pense, à M. Philippe Godet. Les poètes actuellement vivants me paraissent singulièrement plus artistes, — et poètes plus complets, — que la plupart de leurs devanciers ; et j'aurais eu à citer d'eux de bien jolies pièces. Il faut leur souhaiter de vivre longtemps et d'avoir courage. Nos arrière-neveux retiendront peut-être quelques-uns de leurs noms quand ils étudieront l'histoire de la poésie française au XXe siècle,

Mars 1905.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. — Le problème religieux domine toute l'histoire de la littérature française. — Obligation qui en résulte pour la critique, et nécessité pour elle de se placer, non pas exclusivement, mais principalement, au point de vue religieux : la théorie pascalienne des « trois ordres » appliquée à la critique littéraire. — L'histoire, ainsi comprise, est chose vivante, actuelle, et elle est maîtresse d'action.. v

PASCAL ET LA CRITIQUE CONTEMPORAINE

I. LES ÉDITIONS RÉCENTES DES ŒUVRES DE PASCAL. — Les éditions des *Provinciales* : l'édition Faugère et l'édition Molinier; leurs mérites respectifs. — Le problème bibliographique et les éditions des *Pensées* : les éditions Gidel, Margival, Guthlin et Didiot; classements et restitutions. — L'édition G. Michaut : édition critique, reproduction de l'ordre du manuscrit autographe. — Les deux éditions Brunschvicg : nouvelle collation du manuscrit et nouveau classement; valeur de ces deux éditions. — La reproduction en phototypie du cahier autographe : intérêt de cette publication, et en quoi elle nous aide à mieux comprendre Pascal..... 1

II. LES TRAVAUX RÉCENTS SUR PASCAL. — Le livre de Joseph Bertrand : ses qualités et ses lacunes. — Le livre de M. Sully Prudhomme sur *la Vraie religion selon Pascal*. — Le livre de M. G. Michaut sur *les Époques de la Pensée de Pascal*. — Le *Pascal* de M. Souriau et celui de M. Hatzfeld. — Le *Pascal* de M. Émile Boutroux. — Originalité et mérites respectifs de ces divers travaux.............................. 24

III. Des raisons de l'actualité de l'œuvre de Pascal. — Que les *Provinciales* ont un peu vieilli, et pourquoi. — De la modernité des *Pensées*. — Le style : en quoi il intéresse l'homme tout entier, et en quoi il se trouve en conformité avec les exigences littéraires d'aujourd'hui. — La pensée : nombreuses idées toutes contemporaines que l'on retrouve dans Pascal. — La philosophie religieuse : que Pascal pose le problème religieux comme nous le posons de nos jours, et que son apologétique rejoint exactement la nôtre. — Pascal mérite mieux que Voltaire d'être considéré comme le plus grand écrivain français........................ 38

BOSSUET ET SON DERNIER HISTORIEN

Le *Bossuet* de M. Rebelliau et ses études antérieures sur Bossuet. — Ce nouveau livre est essentiellement une biographie intellectuelle et morale de Bossuet : avantages et inconvénients qui en résultent. — Le génie bourguignon. — La question des « doutes » de Bossuet. — Le dogme et la philosophie dans les sermons. — Le *Discours sur l'histoire universelle* et les *Oraisons funèbres* : Bossuet historien. — Les limites du génie de Bossuet : l'idée de tradition dans Bossuet et la notion de développement dans Newman. — Jugement d'ensemble sur l'étude de M. Rebelliau........................ 57

LES PRINCIPAUX COURANTS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE

I. L'évolution littéraire en France au XIXe siècle. — Classicisme, romantisme, naturalisme, idéalisme. — Les grands courants littéraires : classique, romantique, cosmopolite; leur rôle et leur action réciproque dans la formation des diverses écoles et doctrines littéraires........................ 78

II. La fonction propre du génie français. — Classicisme et influences étrangères. — L'état présent et le prochain avenir de la littérature française contemporaine. — Le rôle littéraire de la Suisse française........... 88

Appendice........................ 93

L'ŒUVRE DE SAINTE-BEUVE

I. LA CRITIQUE AVANT SAINTE-BEUVE. — Conception étroite et dédaigneuse que s'en formaient les écrivains et les critiques eux-mêmes. — Du Bellay. — La critique au XVIIe et au XVIIIe siècle : elle ne forme pas un genre à part. — Naissance de la critique moderne : Chateaubriand et Mme de Staël. — La critique est encore considérée comme un genre inférieur.............. 104

II. LA CRITIQUE APRÈS SAINTE-BEUVE. — Taine, Renan et Scherer. — Renversement du point de vue. — La critique devient peu à peu l'égale des plus grands genres. — Témoignages et exemples contemporains à ce sujet. — M. Brunetière et M. Jules Lemaître.... 11

III. LA PREMIÈRE ÉPOQUE DE LA CRITIQUE DE SAINTE-BEUVE. — Les débuts au *Globe*. — La conversion au romantisme : conception apologétique de la critique ; — le « portrait littéraire » ; — la critique de Sainte-Beuve s'enrichit progressivement de ses échecs dans les autres genres : — la « biographie psychologique »... 121

IV. LE « PORT-ROYAL ». — Multiple intérêt du sujet. — Valeur littéraire et artistique de l'ouvrage : le style et la composition. — La psychologie dans l'histoire religieuse. — La critique littéraire : les jugements critiques. — Élargissement et élévation de l'idéal critique. — Le *Port-Royal* de Sainte-Beuve est un *Génie du jansénisme*.. 131

V. LES LUNDIS. — Sainte-Beuve résigné à la critique ne retrouvera plus l'inspiration du *Port Royal*. — Infériorité du *Chateaubriand*. — Réserves à faire sur les *Lundis*. — Valeur d'art de ces « portraits littéraires ». — Équilibre final des éléments constitutifs de la critique de Sainte-Beuve. — Expérience morale qui se dégage de ces articles. — Les *Lundis* sont les *Essais* du XIXe siècle : — et l'œuvre propre de Sainte-Beuve est d'avoir constitué la critique en dignité........... 143

LA TROISIÈME FRANCE

I. LE LIVRE DE M. SEIPPEL SUR « LES DEUX FRANCES ». — La thèse : la « France rouge » et la « France noire », double expression de la « mentalité romaine » ; — leur long conflit à travers les siècles forme le fond de l'histoire de France.... 158

II. Examen critique de l'ouvrage. — Qu'il est très vrai que « l'histoire de France tout entière est dominée et déterminée par la question religieuse ». — La manie française de dénigrement national. — Difficulté pour un étranger de juger avec exactitude et impartialité les choses de France. — Information surtout livresque de M. Seippel. — Ce qu'il appelle la « mentalité romaine » s'appelle de son vrai nom la mentalité *humaine*. — La question de l'unité morale à l'étranger et en France.. 164

III. La troisième France. — Elle est la vraie France, étant la plus nombreuse, la moins bruyante et la moins connue. — Ses caractères : son habitude du travail et de l'épargne et son goût traditionnel de l'ordre en matière politique, sociale et religieuse. — Ses réserves de santé morale. — Que cette France-là pourrait être symbolisée par le nom de Pasteur.................. 183

ANTICLÉRICALISME ET CATHOLICISME

I. Le livre de M. Émile Faguet sur « l'anticléricalisme ». — L'idée maîtresse de l'ouvrage : « le Français a des dispositions naturelles essentiellement irréligieuses ». — Examen critique de cette thèse, et réserves qu'elle doit appeler : le catholicisme en France à travers l'histoire : — le catholicisme français contemporain : sa fécondité et sa vitalité. — Que Voltaire n'exprime pas et n'épuise pas tout l'esprit français. — L' « irréligion nationale » à travers notre histoire, selon M. Faguet : rares mérites de cette esquisse historique. — Le livre de M. Faguet est un acte de haute raison patriotique.................................. 193

II. L'anticléricalisme français contemporain. — Ses causes. — Les raisons inavouables. — Les raisons politiques et sociales et les raisons d'ordre intellectuel : en quoi elles sont fondées et en quoi elles ne le sont pas. — Les catholiques peuvent-ils quelque chose pour ruiner l'anticléricalisme? — Ce que devrait être leur attitude au point de vue politique et surtout social et au point de vue intellectuel. — La refonte de la mentalité catholique dans la France contemporaine.. 211

NOTES SUR LA LITTÉRATURE SUISSE CONTEMPORAINE

I. LES CARACTÈRES ESSENTIELS DE LA LITTÉRATURE DE LA SUISSE FRANÇAISE. — Tendance cosmopolite et préoccupation morale. — Ces caractères s'expliquent par la situation géographique de la Suisse et par les liens qui rattachent sa littérature à la littérature proprement française. — Littérature suisse française et littérature franco-suisse 229

II. « LA MÉTHODE SCIENTIFIQUE DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE », par M. Georges Renard. — Que l'application intégrale de la méthode scientifique à l'histoire littéraire n'est ni désirable, ni possible. — Histoire littéraire, histoire de la littérature, critique littéraire. — Preuves, par l'exemple même de M. Renard, de l'impossibilité, pour le critique ou l'historien littéraire, d'atteindre à l'entière impersonnalité 235

III. UNE HISTOIRE DU QUATTROCENTO. — Importance et intérêt du livre de M. Philippe Monnier. — Critiques de forme et de fond qu'il peut soulever. — Par où reparaît le moraliste genevois.............................. 244

IV. UN ROMAN « RUTHÈNE » : *Sous le knout*, par Semène Zemlak. — Sobriété toute française de la composition. — Donnée du roman. — Originalité du style. — Les paysages. — La peinture de l'âme ruthène........... 248

V. « LE SCULPTEUR DE CHRISTS », par Mme Noëlle Roger. — Sobriété alerte des descriptions et du style. — La pensée de la mort et l'accent de détresse morale. — *Docteur Germaine*.......... 256

VI. POÈTES SUISSES. — Sur un recueil de *Chants du pays romand*. — Réelle valeur d'un certain nombre de pièces. — Henri Warnery et Frédéric Monneron. — Vinet. — Amiel. — Mme E. de Pressensé. — Étienne Eggis. — Questions générales que soulève ce recueil. — Comment définir la poésie suisse? — Les différences cantonales à travers les recueils des poètes suisses. — Pourquoi la poésie suisse est-elle inférieure à la prose suisse : la question de la forme en poésie......... 262

1243-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 11-06.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

Nouvelles publications.

GASTON BOISSIER
de l'Académie française.

La Conjuration de Catilina. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 50.



G. BOISSIER.

« On ne dira pas, écrit M. Gaston Boissier, au début de son nouveau livre, que je cherche la nouveauté ; il n'y a pas de sujet, dans l'histoire ancienne, dont on se soit plus occupé que de la Conjuration de Catilina ». D'où vient donc le plaisir qu'ont trouvé les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, et que vont trouver désormais tous les esprits cultivés à suivre ce récit à la fois si abondant et si rapide ? De ce don de la vie que peu d'historiens ont possédé au même degré que M. Gaston Boissier, et qui s'unit si admirablement, chez cet illustre maître des études romaines, à l'érudition la plus sûre et la plus informée comme à la plus parfaite netteté.

Nous avons fait d'ailleurs nous-mêmes l'expérience de tant de mouvements révolutionnaires ! Comment s'étonner que nous comprenions mieux que nos devanciers celui qui fit trembler la bourgeoisie de Rome à l'époque de Cicéron ? En tout cas, nul n'avait mis en scène ce drame étrange et terrible avec un plus vif sentiment de la réalité que M. Gaston Boissier : à lire cette entraînante histoire, il semble parfois que nous revivions certaines heures tragiques de la nôtre.

ALFRED MÉZIÈRES
de l'Académie française.

Au Temps Passé. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 50.



A. MÉZIÈRES.

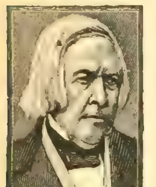
M. Mézières a tenu une si grande place dans la vie de notre temps, comme écrivain et comme homme politique, il a vu de près tant de choses et connu tant de personnes que ses amis lui demandaient depuis longtemps d'écrire ses Mémoires. Dès le premier chapitre qu'a publié cette année la *Revue des Deux Mondes*, l'attention publique a été vivement excitée. *Au Temps Passé* nous reporte vers la patrie de M. Mézières, vers la chère et noble cité de Metz.

Nous le voyons enfant dans un milieu tout pénétré de patriotisme, nous le suivons à Paris, au collège Sainte-Barbe, à l'École normale supérieure où il joua un rôle si courageux en 1848, comme aide de camp du général de Bréa, puis enfin à l'École française d'Athènes avec Beulé. Ces premiers souvenirs sont si variés et si attachants que le public en demandera nécessairement la suite.

GABRIEL MONOD, Membre de l'Institut.

Jules Michelet. Études sur sa Vie et ses Œuvres,

avec des *Fragments inédits*. — Un vol. in-16, br., 3 fr. 50.



J. MICHELET.

Michelet et l'Italie. — Michelet de 1839 à 1842. — Voyage en Allemagne, 1842. — Le Père de Jules Michelet. — Yves-Jean-Lazare Michelet. — Voyage en Belgique, 1849. — Michelet et George Sand.

Le volume d'études sur la vie et les œuvres de J. Michelet que publie M. Gabriel Monod contient des fragments importants du journal inédit de Michelet et éclaire d'un jour tout nouveau quelques-uns des points essentiels de sa vie intellectuelle et de sa vie intime.



G. MONOD.

L'histoire de ses relations avec l'Italie est accompagnée de sa correspondance avec ses amis italiens, en particulier Mazzini et Amari. Sa correspondance avec G. Sand n'est pas moins précieuse pour l'histoire de ses idées.

Son journal intime nous fait connaître quatre douloureux épisodes de son existence, la mort de sa première femme, la mort de son amie, Mme Dumesnil, la mort de son père, la mort du fils unique de sa seconde femme, épreuves qui ont marqué d'une profonde empreinte son caractère et sa pensée.

Le journal de son voyage d'Allemagne en 1842 est un morceau de premier ordre où Michelet mêle les émotions de son âme endolorie à l'évocation magique des hommes, des paysages, des monuments, des œuvres d'art qui ont passé sous ses yeux.

EUGÈNE MANUEL

Mélanges en Prose, publiés avec une Introduction, par M. Albert CAHEN. — Un vol. in-16, ill. d'un portrait par Léopold FLAMENG, broché, 3 fr. 50.



E. MANUEL.

La Poésie. — Brizeux. — Soulary. — Laurent-Pichat et le général Pittié. — Octave Feuillet. — Adolphe Frank. — Jules Simon. — Discours universitaires. — Les maîtres répétiteurs. — L'enseignement des jeunes filles. — Souvenirs de jeunesse. — Lettre aux Instituteurs sur la tolérance.

EXTRAIT DE L'INTRODUCTION :

« Eugène Manuel avait, devant ses amis, souvent exprimé le désir, si la destinée lui en laissait le temps, de réunir les souvenirs de sa vie. Ce qu'eussent été ces souvenirs, peut-être est-il permis de s'en former quelque idée d'après les fragments rédigés qu'on en trouvera dans ce volume même et d'après les notes éparses et manuscrites dont il nous a été donné de prendre connaissance....

Au reste, il n'est pas une des pages qui composent ce volume que Manuel ait écrite en dilettante, en homme de lettres. Ces notices, ces discours, ces rapports se rattachent presque toujours à quelque circonstance de sa vie, et font, en quelque sorte, eux aussi, partie de ses souvenirs. Dans celles mêmes de ces études qui sont d'un caractère plus général ou qui se rapportent moins étroitement à quelque date précise, Manuel est encore autre chose qu'un pur critique ou qu'un littérateur ; il n'en est aucune où le moraliste — et l'homme par conséquent — ne se révèle.

Ainsi, les regrets de ses amis s'atténueront peut-être de ne pouvoir lire ce livre qu'il eût voulu écrire et dont nous avons imparfaitement tenté nous-même de reconstituer la matière.

E. MARTINENCHE

Molière et le Théâtre Espagnol. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 50.



MOLIÈRE.

Dans un ouvrage précédent (*La Comedia espagnole en France de Hardy à Racine*), l'auteur avait étudié les origines et les caractères du drame espagnol, sa diffusion en France au dix-septième siècle et la part qu'il faut lui attribuer dans la formation de notre tragédie. C'est son rôle dans l'histoire de notre comédie classique qu'il se propose de mettre maintenant en lumière.

Comme tous les grands génies, Molière a pris son bien partout où il le trouvait. Parmi ses fournisseurs ordinaires, il en est un auquel on n'a point accordé l'importance qu'il mérite. Et c'est précisément le théâtre espagnol. On verra dans le livre de M. Martinenche qu'à partir du *Dépit amoureux*, Molière ne cesse guère de s'adresser à la comedia et à l'*entremes*, et qu'il y trouve les plus précieuses indications. Le théâtre espagnol ne lui a pas seulement fourni d'utiles matériaux : il l'a aussi dirigé vers la voie où il a rencontré la grande comédie.

Tous ceux qui pensent que l'étude des sources de Molière est le meilleur moyen de comprendre, en la précisant, l'originalité de son génie, liront avec profit le livre de M. Martinenche.

Louis CAYOTTE

Dictionnaire des Rimes classées d'après l'ordre alphabétique inversé et précédé d'un Traité de Versification française. — Un vol. petit in-8°, cart., 3 fr. 50.



EXTRAIT DE L'AVERTISSEMENT :

La rime est une règle de la versification française qui se modifie sans cesse, suivant le besoin. Il nous a paru nécessaire d'établir un dictionnaire des rimes complet, et surtout dont les mots seraient classés d'après une méthode simple rendant la recherche rapide et facile. A côté de cette qualité essentielle, il en est une autre, presque aussi importante, qui découle de l'idée même qui a présidé à la formation de ce nouveau dictionnaire : *la richesse de la rime*. Le mot que l'on cherche est immédiatement précédé ou suivi de celui qui offre la rime la plus riche, et ceux qui se présentent ensuite perdent peu à peu cette richesse.

Les mots sont classés alphabétiquement, mais en allant de la dernière à la première lettre ; pour faciliter la recherche, nous avons établi une composition typographique d'alignement des mots par la droite. On se rendra bientôt compte qu'il est aussi facile de trouver un mot classé alphabétiquement par la dernière lettre que par la première.

Pour plus de facilité encore, en haut de chaque page, après la consonance du premier et du dernier mot, nous faisons figurer, entre parenthèses, une partie de ces mots retournée lettre par lettre. Ces inversions forment donc un ordre alphabétique régulier de A à Z ; il suffira de se représenter la fin du mot cherché, en cette même forme inversée, pour trouver, comme dans un dictionnaire ordinaire, la page où il existe.



